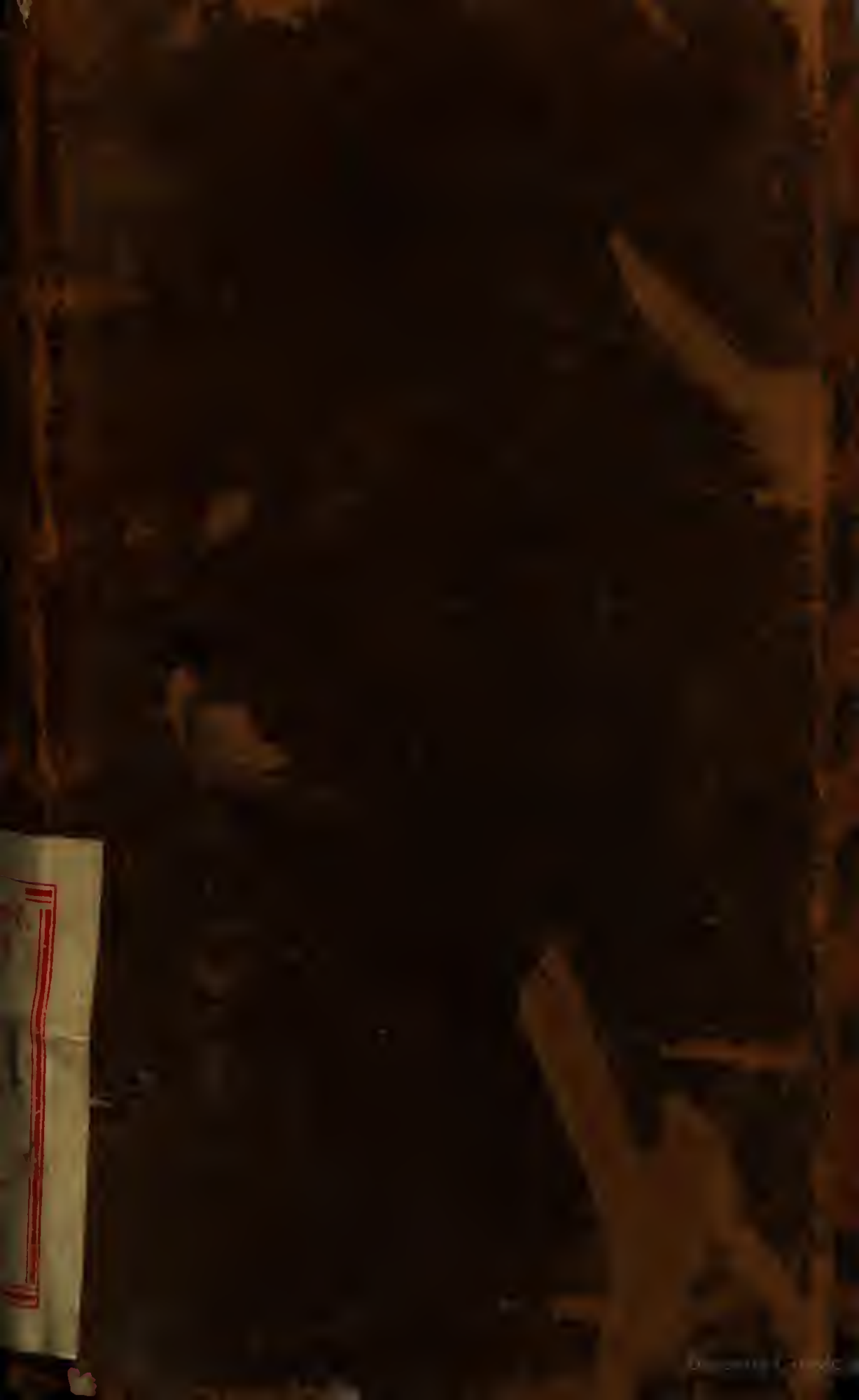
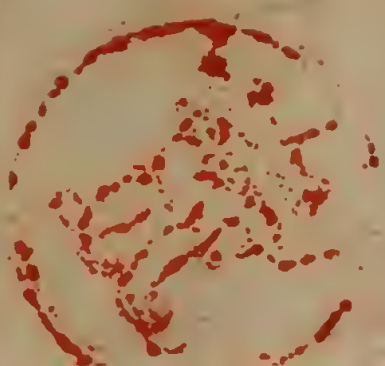


BIBLIOTECA NAZ.
Vittorio Emanuele III
XLIII
B
51
NAPOLI



ENTRETIENS FAMILIERS,

Pour l'Instruction

DE LA NOBLESSE ETRANGERE,

Ou il est traitté

De la maniere d'apprendre les Langues, De profiter dans les Exercices, De lire les Auteurs, D'écrire des Lettres, De vivre à la Cour, & de reüssir dans la Conversation:

Et en suitte,

Des Mœurs, des Coûtumes, Du Langage, De la Religion, du Gouvernement, & des Interests des differens peuples DE L'EVROPE, Selon la face qu'elle a auiourd'huy.

AVEC

Les Portraits & les Alliances

Des Roys, Princes, & autres Personnes Illustres de chacun de ses Etats.

SECONDE EDITION.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITT... NAPOLI

A Geneue, Pour I. H. WIDERHOLD.

M. DC. LXXI.

A LA NOBLESSE ETRANGERE.

VAILLANTE ET GENEREVSE NOBLESSE, qui aſpirez à la gloire auec tant d'ardeur, & qui taſchez de vous inſtruire dans la ſcience du Monde pour ſervir vôtre Patrie, & vous en rendre les fermes appuys, recevez cet ouvrage que ie vous devoüe, comme ie me ſuis devoüé deſormais tout entier à vous. Les plaintes qu'on m'a ſouvent faites, avant que les excellens Dialogues de Monſieur du May euſſent vû le iour, de ne pouuoir trouver en nôtre langue des Entretiens familiers qui ſoient raiſonnables, & dignes de la lecture des honnêtes gens, a donné in-

ſenſiblement naiſſance à ceux cy ; & ſi ie n'ay pas eu le bonheur d'y bien reüſſir, ie vous avoûray que ie ne m'y ſuis porté qu'aux inſtantes prieres de beaucoup de gens, & que ie les ay ecrits auec vne precipitation qui m'eſt ordinaire, & dont l'Imprimeur peut êtte témoin. Ce qui me fait eſperer que vous aurez de l'indulgence pour ſes fautes & pour les miennes, ou du moins que vous prendrez la peine de les diſcerner, & que vous ne m'imputerez pas celles qui partent de la mauvaiſe vûe d'un Correcteur. Ce n'eſt pas que ie meſpriſe ce genre d'eſcrire apres auoir employé ma plume à des ouvrages d'une autre nature, & ie ne negligeray iamais les occaſions de vous temoigner le Zele que i'auray toute ma vie pour vôtre ſeruice. Mais auſſi ie ne puis vous nier que ie n'aye vn peu balancé dans cette rencontre, & que ie n'aye eu d'abord quelque repugnance à voir courir ſous mon nom des Dialogues, que leur titre ſeul fera mettre peut êtte au rang de ceux dont on ſe plaint iuſtement. Car enfin les plus vantez de ces Dialogues deſtinez à vôtre inſtruction, ont preſque toutes leurs pages

remplies

remplies de termes bas & de fots discours, qui ne sont tenus que par la lie du peuple, comme on peut dire aussi qu'ils sont la lie & l'excrement du François. Ie n'inuente rien, & ie veux bien en rapporter quelques uns du plus celebre Auteur de ces sortes d'Entretiens, qui vous ont seruiiusqu'icy de modele à aprendre nôtre Langue, & à vous tirer d'vne conversation d'honnêtes gens.

Il fait aussi froid comme au fin cœur de l'hyuer. S'il pleut, nous ferons comme à Paris. Et comment y fait on donc? On y laisse pleuvoir iusqu'à ce qu'il cesse. Si nous sommes mouïllez, quites pour nous ressuyer. Tenez, il pleut déja. N'importe, ce n'est que de l'eau. Ie suis vôtre serviteur de bien bon cœur. Et comment se porte vôtre frere? Sur ses deux piés comme vn oyson. Laissez faire à George, il est homme d'âge. I'aime mieux le croire, que d'y aller voir. Auec reuerence de parler. C'est vn autre paire de manches, &c.

C'est là le stylo ordinaire de ces Dialogues, & ce sont les manieres dõt leurs Autheurs sçauent vous entretenir. C'est à dire

que ces liures vous nuiſent pluſtoſt que de vous aider ; & puiſque vous ne venez en France, que pour y apprendre le bel air du monde, & le langage des honnêtes gens, c'eſt vous mal ſeruir que de vous faire apprendre le langage des Harangeres & des Porte faix. Il eſt vray que ſi vous devez conuerſer le plus ſouuent auec des perſonnes de qualité, vous auez auſſi quelquefois à parler à des gens de moindre étoffe, qui ne vous obligent pourtant point à dire de mauuais mots; & c'eſt pour cela que ie vous donne d'abord trois Entretiens, pour vn Hoſte, pour vn Poſtillon, & pour vn Tailleur, qui ſont trois perſonnes, auec leſquelles la Nobleſſe a ſouuent affaire. Cela ne doit rebuter perſonne de la lecture des autres, dont la matiere eſt plus releuée; le fameux Eraſme, donne de méme à ſes Dialogues vn frontiſpice peu faſtueux, & entretient d'abord ſon Lecteur d'vn petit Ecolier & de l'œconomie de ſes études, auant que de luy parler de Religion & de Politique, & de le conduire à l'Autel & chez les Rois. Ie dis plus, & i'oſe me flatter que de mes douze Entretiens les huict der-

niers

niers ne seront pas inutiles à la Noblesse Françoise ; & ie luy auray peut estre rendu vn bon office, quoy que ie n'aye eu pour but que l'instruction des Etrangers.

Dans mes trois Entretiens de l'Europe, ie n'ay pas crû pouuoir l'encherir sur tant d'habiles gens qui en ont ecrit; j'ay voulu seulement en donner vn racourcy selon la connoissance que i'en ay acquise dans mes voyages, & autant que ie l'ay pû, selon la face qu'elle a auiourd'huy. De la sorte ie m'arrête vn peu dauantage dans les lieux où i'ay fait quelque seiour, que dans d'autres que ie n'ay pas vûs ; & plûtost que de me hazarder sur la foy d'autruy, i'ay mieux aimé être court, & n'ecrire rien dont ie ne puisse répondre. Ie me suis encore gardé avec plus de soin de censurer les Peuples. & ie ne blame ny leur Religion, ny leur Politique, ny leurs coûtumes ; parce qu'vn homme qui traitte l'histoire, doit, ce me semble, être depouillé de tout interest. Bien loin de donner des sobriquets aux Peuples qui suiuent des Religions differentes, comme le sot vulgaire en vse en tous lieux, ie ne m'ingere point de blâmer leur

creance, & ie parle de chacun auec honneur. C'eſt de la ſorte que l'ont pratiqué les plus celebres Autheurs de noſtre tems, & comme ie ſouhaitte que ce petit ouvrage coure librement par toute l'Europe, ie n'ay pas deu donner ſuiet à perſonne de s'en plaindre. Ie m'eſtimeray bienheureux, s'il peut auſſi ne vous pas deplaire, & ſi ie puis moy méme vous perſuader par là, que le zele que i'ay voüé à voſtre ſeruice, ne mourra iamais.

ARGVMENS
DES ENTRETIENS.

ENTRETIEN. I.

ELoges de Mithridate. Gloire de la Langue Françoiſe. Raiſons pour leſquelles les bons Maîtres de Langue ſont en petit nombre. Maniere de bien apprendre les Langues. Auis aux Etrangers pour y reuſſir plus aiſement. On ne doit pas s'appliquer à l'étude de deux Langues en méme tems.

ENTRETIEN II.

Abord ciuil de deux Etrangers. Maniere d'agir & de parler des Poſtillons bien depeinte. Les gens de qualité ne ſe piquent point d'honneur à payer les choſes plus que le Bourgeois. Conſideratiõs ſur les Voyages.

ENTRETIEN III.

Quatre gentilshommes ſont partis d'aller

manger vne ſoupe chez vn Traitteur. Vn rhume eſt ſouuent vne marque de ſanté. Les peuples Meridionaux plus ſobres que ceux du Septentrion. Le beau linge & la vaiſſelle d'argent ne font pas la bonne chere. Paris admirable en bien des choſes. La France l'emporte pour les ſoupes, & l'Allemagne pour la ſauſſe du poiſſon. Méchantes tables en Italie.

ENTRETIEN IV.

La maniere de s'habiller diſtingue mieux les gens que les étoffes. Temerité du Bourgeois, & abus à corriger. Pourquoy il fait plus froid en des lieux qu'en d'autres aſſis ſous la méme ligne. Diuerſes modes. Les Marchands & les Tailleurs ſont de bonne intelligence. Les Françoiſ ſont changeans dans leurs habits ſur tous les peuples du Monde.

ENTRETIEN V.

Demarche deſagreable d'vn Gentilhomme. Les Etrangers doiuent repondre aux bonnes intentions de leurs Peres & de leurs Tuteurs. Diuertiſſemens honnétes. Geneue,

lieu

lieu tres propre pour les exercices. Il eſt malaiſé de perdre vne méchante habitude. L'Hiſtoire & la Geographie entierement neceſſaire à la Nobleſſe : leurs éloges & leurs áuantages. Villes de France bonnes pour les Etrangers.

ENTRETIEN VI.

Les voyages, la lecture & la conuerſation forment admirablement l'eſprit d'vn jeune homme. Liſte des Autheurs anciens qu'il faut lire pour ſuiure le fil de l'Hiſtoire. Excellens Traducteurs. Bons Autheurs modernes.

ENTRETIEN VII.

Definition d'vne bonne Lettre. Regles generales pour bien écrire. Bons Modeles. Qu'écrire & parler eſt preſque vne méme choſe. Fragment d'vn Poëme comique ſur la compoſition des lettres, ſelon la difference des ſuiets & des perſonnes. Vne bonne lettre & vne belle harangue ont produit quelquefois de grands effets.

ENTRETIEN VIII.

L'exercice de la courte Paume peu con-

nu dans les Prouinces du Nord. Contre les jeux de hazard, & leurs dangereuſes ſuites. La belle Conuerſation eſt vn agreable diuertiſſement. La Langue Latine, à qui ſçait s'en bien ſeruir, n'eſt point deſauantageuſe. En quoy conſiſte auiourd'huy la Science de la Nobleſſe Françoiſe. Quelques Princes & Seigneurs en France tres-ſauans. Diuerſité d'eſprits. Regles principales pour la conuerſation. Ecueils qu'il faut éuiter. Belles maximes. L'entretien des femmes auantageux & nuiſibles aux Etrangers. Vices regnans difficiles à deraciner. Siniſtres effets de la raillerie. Exemple memorable tiré de la vie de Henry le Grand. La mediſance eſt l'occupation d'vne ame baſſe. Vne verité deſobligeante ne peut partir que d'vne bouche maligne. Il ne faut guere donner de conſeil qu'à ceux qui nous le demandent.

ENTRETIEN IX.

Iugement des Aſiatiques, & des peuples des trois autres Parties de l'Vniuers. Les Autheurs ſont rarement ſinceres & exents de paſſion. Conſiderations ſur la guerre preſente entre les Nations du Couchant. Attache-

tachement ordinaire de la pluſpart des voyageurs. Deſcription Politique de la Sucde. Eloges des deux derniers Roys auſquels elle a obei. Poëſies. Tableau du Dannemarc. Toutes choſes ſuiettes à interpretation. Eſtat preſent des Prouinces Vnies du Pays-Bas. Panegyrique des Hollandois. Beau trait d'eſprit du jeune Prince d'Orange. Portrait des perſonnes Illuſtres. Gouuernement, Religion, Interets de cette partie des Pays-Bas. Prouinces Eſpagnoles.

ENTRETIEN X.

Iſles Britanniques. Loüanges de la Nation Angloiſe. Grans ſoins de la Nobleſſe pour l'education des Enfans. Portraits du Roy, & des Perſonnes Illuſtres. Retour du Roy à Londres, & ſon pompeux embarquement en Hollande. Poëſies. Royaumes d'Ecoſſe, & d'Irlande. Meurs, Politique, Religion, & Interets des trois Natiõs Genie des Eſpagnols. Le Beau ſexe mal traité dans toutes les Regions du Midy & de l'Orient. Eloges de la Natiõ Portugaiſe. Tableau de la France. Le Carrouzel de l'année 1662. Danger à courir ſur les coſtes de Prouence. Princes d'Italie. Grande Authorité du Pa-

pe. Loüanges du Grand Duc. Inconſtance des Genois. Deſcription de Veniſe, & de ſon Eſtat. Ducs de Sauoye, & leurs grandes alliances. Deſcription de l'Allemagne, & Panegyrique de la Nation. Portrait de la Land-Graue de Heſſe. Les Cantons des Suiſſes, & leurs Alliez. L'Eſtat de Pologne.

ENTRETIEN. XI.

Courte & methodique. Deſcription de l'Europe. Liſte des Princes qui ſont dans vn bel âge, & de ceux qui panchent à leur couchant. Denombrement des Langues de toute l'Europe, Matrices, Dialectes & Reiettons. Deſcription de toute la Terre ſelon les differentes Religions. Parallele des Prouinces que chacune occupe. Navigations des Anglois & des Hollandois oppoſées à celles des Eſpagnols & des Portugais. L'Eſtat de Geneue.

ENTRETIEN XII.

Où ſe void le tableau de toutes les Cours, auec les éloges de pluſieurs perſonnes illuſtres, & la maniere de ſe demeſler d'vne premiere viſite, & d'vn compliment.

NOMS

NOMS

DES PERSONNES ILLUSTRES, dont les Portraits se verront dans ces Entretiens.

EN SVEDE.

Eloges des Suedois page 161. 473
Gustaue Adolfe } Roys de Suede. 167
Charles Gustave } Roys de Suede. ib.
Charles XI. } Roys de Suede. 171
La Reine. } Roys de Suede. 172

EN DENNEMARCK.

Eloges des Danois 175. 473
Le Roy. 178
La Reine. ib.
Hannibal Sestede. 175

DANS LES PAYS BAS.

Eloges des Hollandois. 182. 214

Guillaume I.
Maurice,
Henry,
Guillaume II.
Guillaume III.
} Princes d'Orange. 184. &c.
La Princeſſe Royale 190. 274
La Princeſſe Doüariere 191.&c.
La Princeſſe de Naſſau 192.194
Le Prince Guillaume de Naſſau 194
La Princeſſe Marie 192
Le Prince Maurice de Naſſau 193
Le Comte de Brederode-Hollande 202
La Comteſſe de Brederode ib.
Louys de Naſſau, Marquis de Beurevert. 197.
MM. de la Leque & d'Odic ſes fils. ib.
Frederic de Naſſau, Seigneur de Zullestein. 189
M. d'Opdam, Admiral de Hollande. 198. &c.
M. d'Opdam le fils 200
Le Baron de Languerac 204
Le Penſionnaire de Wirt 208
Martin Harpert Tromp, Admiral de Holande. 201
Ruyter, Admiral de Hollande. ib.

Tromp.

Tromp, Vice-Admiral de Hollande. ib.
Conſtantin Huygens. 215
Louys de Geer, Commiſſaire de ſa Maieſté & Couronnè de Suede. 210
Eloges des Flamans 226. 491
Dom Iean d'Auſtriche 233. 490
Le Marquis de Caſtel-Rodrigo ib.

DANS LES ISLES BRITANNIQVES.

Eloges des Anglois 241. 492.
Le Roy 248. &c.
La Reine. 269
La Reine Mere. 270
Le Duc d'Yorck. ibid.
La Ducheſſe d'York. 271
Le Duc de Gloceſter. 273. &c.
Le Prince Robert. 275
Le Chancelier d'Angleterre 272
Le Comte de Leiceſter, & ſes fils. 277
Le Comte de Sunderland ib. &c.
Pluſieurs Ducs & Comtes. 276. &c.
Eloges des Ecoſſois. 281. &c.
Perſonnes Illuſtres d'Ecoſſe. 280
Eloges des Irlandois. 286. &c.

Le Duc d'Ormond, Vice Roy d'Irlande. 283. &c.
Le Comte d'Osseré. ibid.
Autres Seigneurs de qualité ib.

EN ESPAGNE.

Eloges des Espagnols. 301
Le Roy d'Espagne. 297. &c.
Le Duc de Medina Sidonia. 299

EN PORTVGAL.

Eloges des portugais. 307
Le Roy. 309. &c.
La Reine Mere. ibid.
Plusieurs Ducs, Marquis & Comtes. 311.

EN FRANCE.

Eloges des François. 318. &c.
Le Roy. 322. 459.
La Reine. 324.
La Reine Mere. ibid.
Monsieur Frere vnique du Roy. 325
Madame. ib. & 252
Mademoiselle. 325
Monsieur le Prince. 326

Mon-

Monſieur le Prince de Conty. 327
Madame la Ducheſſe de Longue-
ville. ib.
Monſieur le Duc 330
Monſieur le Duc de Guiſe. ib.
Monſieur le Cardinal Mazarin. 468

EN ITALIE.

Le Pape. 352
Le Grand Duc, & ſa Famille. 355
Eloges des Venitiens 376.&c.
Le Dogge de Veniſe. 273. &c.
Eloges des Piemontois. 379
Le Duc de Savoye. 383

EN ALLEMAGNE.

Eloges des Allemans. 395
L'Electeur de Brandebourg. 483
L'Electrice de Brandebourg. 192.484
L'Electeur Palatin. 92
Le Prince d'Anhalt. 483
La Princeſſe d'Anhalt. 192.484
Le Comte de Dona. 483. &c.
Le General d'Houvalt & ſes Fils. 485.

EN SVISSE.

Eloges des Suiſſes. 400
Colonnels Suiſſes. 402
Le General de Balthaſar. 403

EN POLOGNE.

Genie des Polonois. 408
Le Roy. 409
La Reine. ibid.

DANS L'ANCIENNE PANNONIE.

Le Prince de Transyluanie. 418
Les Vayuodes de Moldauie & de Valaquie. 419

Et plusieurs autres Personnes Illustres de l'vn & de l'autre Sexe, dont l'Autheur touche quelque chose en diuers lieux.

TABLE
DES ENTRETIENS.

I.	Des Langues.	pag. 1.
II.	Du Voyage.	13.
III.	De la Table.	33.
IV.	Des Habits.	50.
V.	Des Exercices.	79.
VI.	Des Autheurs.	93.
VII.	Des Lettres.	104.
VIII.	De la Converſation.	116.
IX.	De l'Europe.	148.
X.	Suite de l'Europe.	237.
XI.	Concluſion de l'Europe.	411
XII.	De la Cour.	457.

ENTRETIEN PREMIER, DES LANGVES.

FREDERIC, SIGISMOND.

FREDERIC. Ie ne m'étonne pas que l'Hiſtoire fait tant de bruit de ce Roy de Pont qui ſçauoit vingt & deux langues.

SIGIS. Il pouuoit de la ſorte ſans trucheman & ſans interprete répondre à tous les Ambaſſadeurs qui luy étoyent enuoyez.

FRED. C'eſt en effet vn grand auantage à vn Souuerain de n'être pas obligé de confier generalement tous ſes ſecrets à vn Miniſtre.

SIGIS. Nous auons encore en ce ſiecle des Princes & des Princeſſes, qui ne l'auroyent guere cedé à Mithridate, & peut être que l'hiſtoire le flatte vn peu, ou qu'il ne ſçauoit pas ces vingt & deux langues parfaitement.

FRED. Auiourd'huy vn ſi grand nombre n'eſt pas neceſſaire; & ſans parler du Latin, qui ſçait bien le François peut faire auec cette ſeule langue ce que Mithridate faiſoit auec vingt & deux.

SIGIS. Il eſt vray que cette langue eſt maintenant en vogue par toute l'Europe, & qu'il y a peu

peu d'honnêtes gens dans toutes les Cours qui ne se piquent de parler François.

FRED. Cette langue a asseurement de la politesse; & de la douceur, de mesme que la nation qui est tres ciuile & autant qu'il me sera possible, ie la veux apprendre parfaitement.

SIGIS. I'ay le mesme dessein, il ne reste qu'à nous y bien prendre, mais i'y treuue beaucoup de difficulté.

FRED. Comment donc?

SIGIS. Soit en Allemagne, soit en France mesme, la plus part des maîtres qui se meslent d'enseigner la langue, ne la sçauent pas.

FRED. Ie croy bien en effet que la plus part n'ont vû le Loure que par dehors, ni l'Acade-

mie que la ſalle vuide, & que ne conuerſans guère auec ceux qui parlent purement ils ignorent le langage de la Cour, & de la plus ſaine partie des honnêtes gens.

SIGIS. C'eſt vn mal où ie ne voy point de remede. Vn homme qui parle & qui eſcrit bien ne voudra pas employer ſon talent à pedantizer, à moins qu'il n'ayt la fortune bien contraire.

FRED. Cependant il n'y a peut-être point de maître de langue au monde qui ne ſe flatte de ſçauoir parfaitement le François.

SIGIS. Ils ont tort, ſur tout ceux qui ont vêcu long tems dans des Prouinces reculées de la cour, où il y a toûiours quelque contagion de mauuais langage, ſoit pour le ſtyle, ſoit pour l'accent.

Fred.

FRED. Ils ont de la vanité, & ie ne croy pas que tel qui croupit loin de Paris depuis tant d'années, le vouluſt ceder à Vaugelas qui demeura à la Cour quarante ans de ſuitte.

SIGIS. Ils ſçauent peut être quelque choſe des fondemens, & comme il faut decliner vn nom, coniuguer vn uerbe.

FRED. Ie treuue meſme qu'ils manquent en cela. Car tel veut que l'on diſe, *Ie peux, tu peux, il peut*; & i'entens dire aux honnêtes gens à Paris, *Ie puis*, &c. Ie pourrois alleguer beaucoup d'autres choſes.

SIGIS. Le plus grand mal que i'y voy, & qu'ils nous donnent des vocabulaires, où plus de la moitié des mots eſt hors d'vſage, & il eſt impoſſible à vn Etranger

de diſcerner les bons d'auec les mauuais.

FRED. Leurs Dialogues ſont encore pires, & n'ont preſque par tout que des façons de parler prouerbiales, & tout à fait de la lie du peuple.

SIGIS. En effet vn Gentilhomme ſeroit ſifflé, s'il ſe ſeruoit de termes ſi bas dans vne compagnie d'honnêtes gens.

FRED. Il ſeroit à ſouhaitter qu'vn habile homme vouluſt prendre la peine de nous donner quelques entretiens familiers dans le ſtyle de la Cour, & nous laiſſerions ceux de * & d'autres ſemblables pour les gens de métier & pour nos valets.

SIGIS. En vn mot ces ſortes de maîtres peuuent être bons pour degroſſir & pour les premiers

miers rudimens; mais pour la perfection de la langue, on ne la peut aquerir que dans la conuersation d'vn habile homme.

FRED. Au reste ie ne sçay que trois moyens pour bien apprendre vne langue.

SIGIS. Quels sont-ils?

FRED. Lire & bien entendre ce que l'on lit, escrire & parler.

SIGIS. I'ay eu vn maître à Geneue, qui pour auoir eu de meilleurs emplois ne mépriſe point la profession qu'il fait d'enseigner la langue, & quelques sciences vtiles à la Noblesse. Il auoit entre autres cette bonne coûtume de me donner tous les iours des lettres sur les suiets que ie luy demandois. Il me les écriuoit sur le champ, & ie luy rendois le lendemain la reponse, qu'il me cor-

rigeoit, en me faisant remarquer où i'auois manqué, & m'en donnant les raisons. Quelquefois sur le méme suiet il me faisoit trois ou quatre lettres pour varier l'oraison.

FRED. C'est vne tres bonne methode, & il ne se peut qu'on ne profite beaucoup de la sorte. I'ay ouy parler de celuy dont vous venez de me faire le portrait, & i'ay méme leu de ses ouurages: mais il n'estoit pas encore à Geneue quand i'y passay, & ie me seruis d'un autre maître des plus habiles, qui y enseigne la langue depuis vingt ans, auec grande estime.

SIGIS. Il n'y en a point de pareil au monde à Monsieur Du May Conseiller de son Alteſſe de Wirtemberg, & qui s'est fait connoître

noître par beaucoup d'ouurages.

FRED. Le College Illustre de Tubingue a vn grand avantage de posseder vn si habille homme, & tous les Estrangers qui ont eu le bonheur de jouïr de sa conuersation, n'ont presque plus de besoin d'autre guide pour le François.

SIGIS. Nous n'auons pas touché vn des grands obstacles qui retarde nôtre auancement dans la langue. C'est la trop frequente conuersation que nous auons auec nos compatriotes.

FRED. Il est vray que venans en France pour apprendre le François, nous deurions nous seurer plus souuent de la compagnie de ceux de nôtre pays.

SIGIS. Nous auons bien fait de nous loger dans vne auberge

Françoiſe, & les Etrangers deuroient tous ſe ſeparer de méme quand ils viennent à Paris.

FRED. Il ſuffiroit de ſe voir quelque iour de la ſemaine; & comme nous ne pouuons oublier le langage de nôtre nourrice nous deurions nous euertuer, alors à qui parleroit le mieux François.

SIGIS. Ie ne voy pas que nous ſoyons aſſez fermes dans cette langue pour ne plus prendre de maître; il en faut encore auoir vn pour deux ou trois mois.

FRED. Monſieur de Barry que nous auions à Lyon, & qui eſt habile en toutes choſes, nous a fort vanté Monſieur Nicolas, comme le meilleur maître qu'on ait à Paris.

SIGIS. Il le faut l'aller voir, & commencer des demain ſans perdre de temps.

FRED. Puiſque nous auons deſſein de paſſer en Italie, il nous faut donner auſſi quelques mois à l'Italien.

SIGIS. Vous n'y penſez pas, quand vous faites cette propoſition ; C'eſt le vray moyen de confondre deux langues, que de les apprendre à la fois. Quand on eſt bien ferme dans vne, on peut ſans crainte ſe donner à l'autre.

FRED. Ie goûte vôtre auis & quand nous repaſſerons par Geneue, nous pourrons y apprendre l'Italien, qui s'y enſeigne auec grand ſuccez.

SIGIS. Ie n'ay guere moins de paſſion pour l'Italien que pour

le François, il a presque autant de vogue dans toutes les Cours, & d'ailleurs il y a quantité de bons liures en cette langue.

FRED. Au reste pour bien apprendre vne langue, il faut sur toutes choses ne s'attacher qu'à de bons autheurs, & c'est de quoy j'ay enuie que nous nous entretenions vn iour à loisir.

SIGIS. Ie pourray peut être vous donner de bons conseils sur cette matiere. Vne affaire m'oblige de sortir à present, nous remettrons le discours à vn autre jour.

FIN.

ENTRE-

ENTRETIEN SECOND DV VOYAGE.

AVGVSTE, SIGISMOND Gentishommes Allemans.

George, valet de Chambre d'Auguſte: Vn Poſtillon, l'Hoſte.

AUGUSTE. EST-il poſſible, Monſieur, qu'eſtant ſortis de deux Prouinces qui laiſſent preſque toute l'Allemagne entr'elles, nous nous treuuions heureuſement à Strasbourg, & dans vn méme deſſein de voir la France?

SIGISMOND. C'eſt vn auantage, Monſieur, qui eſt tout en-

tier pour moy, & ie ne m'attendois pas à tant de bonheur, que de pouuoir me joindre dans mon voyage à vne perſonne de vôtre merite.

AUG. Si nous voulons le faire agreablement, il faut bannir d'abord d'entre nous toutes ces ceremonies incommodes, qui ne ſont plus en vſage au pays où nous allons, comme ie l'apprens de tous ceux qui en reuiennent.

SIGIS. Ie veux bien vous auoüer auſſi que ie ne hais rien tant à l'egal de la contrainte, & ſi vous le trouuez bon, nous viurons enſemble comme ſi nous nous étions vûs toute nôtre vie.

AUG. Ie ſuis tout à fait de vôtre auis, & ie vous iure d'abord

vne

vne franchiſe & vne amitié ſincere.

SIGIS. C'eſt tout ce que i'ay ſouhaitté en ſortant de chez moy, que de rencontrer vne perſonne de vôtre humeur, auec qui ie pûſſe faire ioyeuſement vn ſi long chemin.

AUG. Il eſt vray qu'il y a peu de ſatisfaction à voyager ſeul, & que l'entretien d'vn ami fait paſſer des heures bien agreables.

SIGIS. C'eſt ce que ie me promets du vôtre, & ie m'attens bien, Monſieur, d'en tirer.....

AUG. Souffrez que ie vous interrompe, & prenez garde de retomber dans le compliment. Ecoutons plutoſt ce poſtillon que i'ay enuoyé appeller pour faire marché auec luy d'ici à Geneue.

Hé bien mon ami, as-tu des cheuaux?

POST. Ouy dea, Monſieur, j'en ay, & de bons.

AUG. Ie l'entens bien de la ſorte, peux tu nous en fournir trois?

POST. Fuſſiez vous vne douzaine, j'aurois dequoy vous accommoder.

AUG. Cela va bien. Mais ſerons nous bien montez?

POST. Vous ſeriez le premier qui ſe ſeroit plaint de moy. I'ay encore acheté deux ongres depuis huict iours, qui me coûtent plus de vingt piſtoles. Sans vanité de ce coſté là ie fais la barbe à tous les maquignons de la ville.

AUG. Tout cela eſt bon. Mais combien me demandes-tu pour nous defrayer Monſieur & moy auec vn valet iuſques à Geneue?

Car

Car nous ne voulons rien auoir à faire tous les matins que de monter à cheual.

POST. Vous me donnerez pour vous trois .....

AUG. Penſez y bien, auant que de lâcher le mot.

POST. Monſieur, tout eſt bien penſé, ce n'eſt pas la centiéme fois que ie mene d'honnêtes gens, & vous ne me voulez pas donner moins que d'autres.

AUG. Ie verray ſi tu es raiſonnable.

POST. Iamais le foin ne fut plus cher, ni l'auoine plus rare, on n'en trouue pas pour de l'argent.

AUG. Ce ſont là de vos diſcours ordinaires ; mais enfin, ſans façon, que demandes-tu?

POST. Les hoſtes nous deſeſperent ſur les chemins, & prennent le tiers plus que l'ordinaire.

AUG. Tout ce que tu nous dis là ne nous ſert de rien.

POST. Au dernier voyage que i'ay fait, vn cheual m'eſt mort, & vn autre m'ed demeuré ſur la litiere.

AUG. Ie ne t'ay pas fait venir pour écouter toutes ces raiſons. Mais parlons d'affaire.

POST. Si ie pouuois ſans perte me defaire de mes cheuaux, de ma vie ne menerois gens.

AUG. Ie voy bien que tu n'as pas enuie de nous conduire, tu fais trop le rencheri.

POST. Ie ne demande qu'à gagner : mais ſi vous ſçauiez, Monſieur.....

AUG. Ie

AUG. Ie ne veux rien ſçauoir que ce que ie t'ay demandé d'abord. Que veux-tu pour nous mener Monſieur & moy auec ce valet d'icy à Geneue?

POST. Et vous defrayer de tout? Ou bien ſi vous aimez mieux faire vous méme vôtre dépence.

AUG. Ie te l'ay déja dit, nous ne voulons nous meſler de rien, nous ne voulons point porter d'argent.

POST. Il vous faudra vn cheual à part pour porter vos hardes.

AUG. Monſieur n'a qu'vne tres petite valize, & la mienne ne peſe pas trente liures, que mon valet portera derriere luy.

POST. Cela ſeroit capable de ruiner mon cheual, vous eſtes de

braue, Caualiers qui ne deuez pas regarder à si peu de chose, & en prenant vn cheual de bas, vous en irez plus gayement & à vôtre aise.

AUG. Tu parles toy méme bien à ton aise. Chacun est maître de sa bourse, & la gouuerne à son gré. Di nous ce qu'il te faut sans raisonner dauantage.

POST. Ne me dedirez vous point?

AUG. Ie ne sçay.

POST. Mais au moins si vous estes bien seruis, vous ne prendrez pas garde à vne pistole.

AUG. Iamais ie n'ay vû vn tel harangueur que toy. Parle de par Dieu, ou i'en feray appeller vn autre.

POST.

POST. Monſieur ſans vous faſcher, vous ne deuez pas treuuer mauuais que ie ſonge à mes affaires.

AUG. Non, mais les miennes ne ſe font pas en t'écoutant; parle donc, ou ie ne t'écoute plus. Que te donneray-ie?

POST. Sans vous faire languir dauantage, & ſans ſurfaire, ie ne puis vous mener à moins de quatre piſtoles pour chacun.

AUG. George, fay venir le maître de ceans.

GEORGE. Le voilà qui entre.

AUG. Mon maître, cet honnête homme nous demande douze piſtoles pour nous conduire à Geneue. A vôtre áuis, ne paſſe-t-il pas les bornes?

L'HOSTE. Ma foy, Monſieur à vous dire le vray, il ne s'eloigne

pas beaucoup de la raiſon, & s'il vous ſert bien, il ne demande pas plus qu'il ne faut.

Aug. Ie n'aurois pas crû que trois perſonnes pûſſent en voyage depenſer quarante ecus en cinq iours.

Post. Comment l'entendez-vous, Monſieur? quand ie parle de piſtoles, ie parle de piſtoles en eſpece, d'onze quart-d'ecus.

Aug. Tu y vas bien ric à ric. Comme tu nous ſeruiras nous te payerons.

Post. I'en ſuis content, vous me donnerez peut être plus que ie ne vous ay demandé. Quand voulez vous partir.

Aug. Dés demain.

Post. Il faudra, s'il vous plaiſt, vous leuer matin, car nous aurons à faire vne longue traitte.

Aug.

Aug. Nous ne ſommes point pareſſeux, nous ne te ferons point attendre, vien quand tu voudras.

Post. Comment, Meſſieurs, vous eſtes encore au lit? Eſt-ce là ce que vous m'auiez promis? nous arriuerons bien tard au gîte, nous aurons plus de deux heures de nuit.

Aug. Tu fais bien du bruit, va boire vn coup, nous ſerons habillez dans vn moment, où eſt mon valet? George, pren nos valizes, tandis qu'on les accommodera nous ſerons preſts.

Post. Depeſchez, Meſſieurs, Ie vous en prie. Ces valizes peſent le double de ce que vous m'auez dit.

Aug. Tu te moques de nous, tu n'es qu'vn cauſeur.

SIGIS. Monsieur, si vous me croyez, faisons monter l'hoste, & contons auec lui en nous habillant.

AUG. C'est bien dit, le voicy tout à propos.

L'HOSTE. Messieurs, ne voulez-vous pas dejeuner auant que de monter à cheual?

AUG. Ie ne croy pas que le Postillon nous le permette, nous n'en aurons pas le temps.

L'HOSTE. Vous aurez bien tost humé chacun vne couple d'œufs frais.

AUG. Parlons d'autre chose, combien vous deuons nous?

L'HOSTE. Vous auez fait chacun trois repas, il me faut pour vous deux & pour le valet une pistole d'Espagne.

SIGIS. Sans en rien rabbatre

L'HOSTE.

L'Hoste. Nous ne ſommes pas icy en France, & nous ne demandons iuſtement que ce qu'il faut. Il en va bien autrement en Hollande, où l'on fait payer la qualité ; & ſur ce pié là vous me donneriez au moins chacun trois piſtoles.

Aug. Nous ne nous piquons nullement de qualité de ce coſté là, & nous nous contentons ſeulement de payer à proportion de la depence.

L'Hoste. Ie ne croy pas que vous vous plaigniez de mon traittement.

Aug. Non, mais en vn mot que vous faut-il?

L'Hoste. Ie vous l'ay dit, ie ne ſuis pas homme de deux paroles, & il n'y a point d'appel.

Aug. Nous ne voulons pas

diſputer pour peu de choſe. Tenez voila vne piſtole d'Italie, rendez ce que vous voudrez à mon valet.

L'Hoste. Ce ſont ſix ſols que ie pers, mais ie n'y veux pas prendre garde de ſi pres, & i'eſpere que vous m'adreſſerez d'honnêtes gens.

Aug. Deſcendons, Monſieur; nos valizes ſont elles bien attachées?

Post. Ouy Monſieur, montez quand il vous plaira.

Aug. A Dieu mon maître. Tien valet, voila pour toy & pour la ſervante.

Sigis. Ces cheuaux n'ont pas l'encolûre d'être les meilleurs du monde.

Post. Ne vous en plaignez point que vous ne les ayiez eſſayez.

Aug.

AUG. Monſieur, ie vous donne le choix.

SIGIS. Puiſque ie me vois pres du gris, ie le prendray ſans ceremonie, & s'il ſe trouue meilleur que le vôtre, ie vous le cederay volontiers.

POST. Ils ſont tous deux bons, c'eſt à ietter à croix & à pile.

AUG. Accourcy ces eſtriers de deux points.

POST. Sont-ils bien?

AUG. Ouy, marchons. Adieu derechef, mon maître.

L'HOSTE. Adieu, Meſſieurs, Dieu vous conduiſe.

AUG. Le Poſtillon a raiſon, ce cheual que ie monte n'eſt pas tant mauuais. Il va vn grand pas.

SIGIS. Ie ne puis dire du mal du mien.

AUG. Auoüez moy qu'il y a de la ſatisfaction d'auoir auec qui s'entretenir dans vn long chemin.

SIG. Sur tout quand on eſt auec des perſonnes qui vous reſſemblent.

AUG. Ne retombons point dans le compliment : mais diſons la choſe comme elle eſt. Il y a aſſurement du plaiſir à voir des fleuues & des campagnes ; mais ſi vous étiez ſeul, vous n'auriez à vous entretenir qu'auec des obictz muez qui ne vous répondent point, au lieu qu'entre deux amis on peut raiſonner, & ſe communiquer ſes penſées.

SIGIS. Ce n'eſt pas là le ſeul auantage qu'on peut tirer des voyages, & ie m'en imagine vn bien plus grand que cela.

AUG.

AVG. Vous auez raiſon. Mais tenez la bride vn peu plus ferme, car ie m'apperçois que vôtre cheual bronche ſouuent.

SIGIS. C'eſt le ſeul defaut que j'y treuue, car d'ailleurs il va vn bon entrepas.

AVG. Reprenons nôtre diſcours. Ie vous auoüe que le grand fruit que l'on tire des voyages eſt la connoiſſance des mœurs & de la politique des diuerſes nations; & vn ieune homme ſe fait admirablement dans les pays étrangers.

SIGIS. Encore que nous allions tous à Paris comme à vne Ecole de politeſſe, i'ay ſouuent ouy dire qu'il n'eſt rien au monde de ſi ſimple qu'vn Pariſien qui n'a jamais bougé du coin de ſon feu.

AVG. Ie croy que cela arriue

preſque à tous les hommes, & les voyages aſſurement éueillent l'eſprit.

SIGIS. Quelquefois auſſi ils le corrompent, & vne ieuneſſe bouïllante ſe peut malaiſement parer de mille occaſions de debauche.

AUG. Il vaudroit bien mieux demeurer chez ſoy, & croupir dans l'ignorance de beaucoup de choſes, que d'aquerir quelques connoiſſances dont on ſe peut paſſer, par la perte de ſes biens, de ſa ſanté, & de ſa reputation.

SIGIS. Ceux qui n'ont pas encore atteint vn âge meur, ont beſoin de ſages gouuerneurs.

AUG. Vous faites bien d'ajoûter de ſages. Car il s'en trouue quelques vns qui auroyent beſoin d'être gouuernez eux meſmes.

SIGIS.

SIGIS. Mes parens se sont fiez à mon peu de prudence, & m'ont laissé aller sur la promesse que ie leur ay faite de me bien conduire.

AUG. Mes tuteurs ont eu la méme confiance en moy. Et pour leur tenir parole, ie me propose de rompre absolument auec toutes les mauuaises compagnies, & de ne faire jamais de societé auec ceux que ie verray auoir le moindre panchant à la debauche.

SIGIS. C'est vne belle resolution, & ie tascheray de vous imiter.

AUG. Nous poursuiurons cette matiere vne autre fois, quand nous nous entretiendrons des exercices bienseants à la noblesse. Ie croy que nous arriuons au gîte, si ie ne me trompe, car ie

voy de la chandelle qui vient au deuant de nous.

POST. Allons, Messieurs, à bas. Ne vous l'ay ie pas bien dit, que nous arriuerions tard?

AUG. Nous ne sommes pas si delicatz que tu penses. Fay nous donner vne bonne chambre & de bons litz.

POST. Ne vous mettez pas en peine, c'est icy le meilleur logis de nôtre route, & sur tout vous y boirez de bon vin.

FIN.

ENTRE-

ENTRETIEN TROISIEME DE LA TABLE

CHRISTIAN, FERDINAND, Sigismond, Frederic, L'Hoſte.

CHRISTIAN. IE vous arrêterois tous icy à diſner, ſi nôtre table eſtoit bonne, mais nôtre hoſte nous fait aſſez maigre chere, & ie n'oſerois vous inviter à vne piece de bœuf.

FERD. Quand vous auriez des gelinotes & des ortolans, vous ne nous obligeriez pas à manger icy. Nous auons fait

tous trois partie d'aller manger vne ſoupe au cabaret, & nous pretendons que vous en ſoyez.

CHR. Ie ne fus iamais moins en eſtat de ſortir, & vous iugez bien à me voir & à m'entendre parler, que i'ay vn rhume des plus violens.

SIGIS. Vous l'entretiendrez à garder la chambre, & il ſe diſſipera pluſtoſt à l'air.

FRED. Le chaud eſt plus contraire aux defluxions que le froid, & nous ne voulons faire aucune debauche.

CHR. Vous m'obligeriez fort de me diſpenſer de vous ſuiure, ou de remettre la partie à vn autre iour.

FERD. Ma foy vôtre excuſe n'eſt pas recevable, & vôtre indiſpoſi-

poſition eſt ſi legere, qu'elle ne vous peut empeſcher de nous accorder ce que nous vous demandons.

SIGIS. Vn rhume eſt plutoſt vne marque de ſanté, & l'on s'en porte apres beaucoup mieux.

FRED. Pour moy ie voudrois auoir vne pareille rente tous les mois.

FERD. Allons ſans tant conſulter, autrement vous nous ferez croire que vous auez quelque rendez-vous.

CHRIST. I'iray puiſque vous m'en ſollicitez ſi fort : mais à condition que vous ne me parlerez point de boire.

FERD. Vous en vſerez comme il vous plaira, chacun boira à ſa ſoif.

SIGIS. Il n'y a rien que ie

haïſſe tant que cette ſorte d'excez.

FRED. Et il n'y a rien auſſi qui ſoit plus indigne d'vn honnête homme.

FERD. Les peuples meridionaux nous reprochent mal à propos que nous beuuons trop, & ie ne voy pas que nous excedions en Saxe.

SIGIS. I'ay connu des François en Allemagne, qui damoient le pion aux meilleurs beuueurs; & ie croy qu'en tous pays il ſe trouue des gens qui aiment à boire.

CHRIST. Pour moy c'eſt mon auerſion, & c'eſt ce qui me fait ſouuent apprehender d'être en compagnie.

FERD. Vous ne deuez rien craindre auec nous, & nous auons

auons plus d'enuie de diſcourir que de manger ni de boire.

SIGIS. Sortons donc, il eſt plus d'onze heures, & i'ay appetit.

CHR. Allons, puis qu'il le faut; laquais, mon épée, & mon manchon.

FERD. Auant que de ſortir, deliberons où nous irons diſner.

SIGIS. Si nous voulons quelque bon ragouſt, il faut aller chez la Coſte.

FRED. Il y a vne lieuë d'icy, il ſera plus de midy auant que nous y ſoyons.

FERD. Les trois cuillers ſont plus pres, & c'eſt un des meilleurs cabarets de Paris.

SIGIS. I'y ay eſté quelquefois, mais on n'y eſt pas ſerui bien proprement.

FRED. La Pomme de Pin me plaiſt aſſez, & l'on y eſt ſerui dans vn inſtant.

FERD. C'eſt un trop grand abord, & le refuge de tout le Palais.

CHR. Si vous m'en croyez, nous ne ſortirons point de nôtre quartier, & ſans conſulter d'auantage nous irons au Soleil d'or.

FRED. Ie le veux bien.

SIGIS. I'en ſuis d'accord.

FRED. Ie croy que c'eſt le plus court.

CHR. Vous y ſerez ſeruis de beau linge, & en vaiſſelle d'argent.

FRED. Ce n'eſt pas le principal. I'aime mieux que le linge ſoit moins fin, & la vaiſſelle moins belle, & qu'il y ait bien dequoy manger.

CHRE-

CHR. Ie croy que vous ſerez ſatisfait de coſté & d'autre, & que vous aurez enuie d'y retourner.

SIGIS. Marchons donc, & comme nous auons accoûtumé, ſans ceremonie.

CHR. Ca, mon maître pouuons nous auoir vne bonne ſoupe?

L'HOSTE? Dequoy la voulez vous? d'un iarret de veau, ou d'un chappon?

FRED. Donnez nous vn potage de ſanté.

L'HOSTE. Voulez vous quelque autre choſe?

CHR. Qu'auez vous de bon?

L'HOSTE. Vous n'auez qu'à ietter les yeux ſur ce qu'il vous plaiſt.

SIGIS. Prenons ſi vous m'en croyez ce lapreau auec deux per-

drix & deux becasſes.

FRED. Il nous faudra attendre bien long-tems que cela ſoit cuit. Prenons pluſtoſt ce leuraut, & cette poularde qui ſont à la broche.

L'HOSTE. Cela m'eſt indifferent.

CHR. La taille de ce leuraut ne me plaiſt point, & ce lapreau a meilleure mine.

SIGIS. Tenez vous à mon choix, & vous ferez bien. Ie me connois vn peu en bons morceaux.

FRED. Il n'y a que l'attente qui me chagrine, car ie ſuis à jeun.

L'HOSTE. Il ne faut à cela que deux tours de broche, tout ſera preſt auant que vous ayez mangé la ſoupe.

FRED.

FRED. Depeſchez donc; & qu'on nous donne du vin.

L'HOSTE Montez, Meſſieurs, vous voila ſeruis.

CHR. Il fait aſſez froid en cette ſaion pour auoir du feu. Garçon, metz deux ou trois petites bûches ſur ce fagot.

FERD. Il faut auoüer que Paris eſt admirable en bien des choſes. A quelque heure que vous entriez dans vn cabaret vn peu celebre, vous treuuez à point nommé tout ce que vous ſouhaittez.

CHR. Il n'y a rien aſſurement de ſi commode, & cela vient du grand debit qui s'y fait. Rien ne leur demeure.

FRED. Il faut áiouter que la cuiſine Françoiſe eſt tres delicate, & qu'elle ſurpaſſe la nôtre en

beaucoup de choſes.

SIGIS. Si c'eſt vne loüange d'eſtre friand, les François l'emportent ſur tous les peuples du monde.

CHR. Ils n'ont pas le gouſt moins fin & moins delicat dans les affaires, & pour tous les ouurages d'eſprit.

FRED. Il faut auoüer qu'ils ont de la politeſſe, & que leurs tables ſont propres & delicates.

FRED. Decoiffons cette bouteille, & goûtons du vin. Monſieur, vous qui nous auez menez icy, faites en l'eſſay.

CHR. Ie n'en puis être bon iuge auec mon rhume.

SIGIS. Donnez moy, ie ſuis bon gourmet. Ma foy ſi le maître de ceans n'â pas de meilleur vin, il eſt mal fourni.

FERD.

FERD. Le voila.

CHR. Parlez, mon maître. I'ay fait venir ces Messieurs chez vous, faites que ie n'en aye point de reproche, & donnez nous de bon vin.

L'HOSTE. Celuy là n'est pas bon; c'est vne piece que ie viens de mettre en perce.

SIGIS. Cela ne le rend pas meilleur, goûtez en vous méme, ce n'est que de l'eau, il n'a aucune force, & de plus il sent le bois.

L'HOSTE. Pour moy ie n'y trouue rien de choquant. Il faut vous en donner d'autre. Garçon, va percer ce tonneau, qui est à main droite, à l'entrée de la caue.

CHR. Donnez nous la soupe cependant.

L'HOSTE. Vous allez estre

ſeruis. Tenez voila d'autre vin.

SIGIS. Celuy-cy eſt plus raiſonnable que le premier, il ſe peut boire.

FERD. Tenons nous y donc.

L'HOSTE. Ca Meſſieurs, voila dequoy manger, mettez vous à table, Garçon donne à lauer.

CHR. Allons, Meſſieurs, ſans ceremonie, nous pouuons lauer tous enſemble, le baſſin eſt aſſez grand.

SIGIS. Donnons à nôtre enrumé le coſté du feu.

FRED. Au contraire, je croy que le feu enrume dauantage.

CHRIST. Vous auez raiſon, auſſi veux je prendre cette place.

SIGIS. Il n'y a icy ny haut, ni bas bout; à vn rond où à vne

vne ouale toutes places ſont egales.

CHR. cette ſoupe eſt raiſonnablement chaude, il la faut mettre ſur l'aſſiette.

SIGIS. Il faut auouër d'ailleurs qu'elle eſt bonne, & que ſi nous auons l'art en Allemagne de bien faire cuire le poiſſon, il eſt excellent en France dans les potages.

CHR. Pour moy i'en aime mieux un de la ſorte, que toutes leurs biſques ſaoulantes, où ils fourrent tant d'ingrediens.

SIGIS. Chacun ſe ſeruira, s'il luy plaiſt.

CHR. Ie m'attaque toûiours au blanc de chapon.

FRED. Et moy quand ie me puis ſaiſir d'une cuiſſe, ie ſuis content.

FRED. Ie ne mange jamais que du dedans.

SIGIS. Chacun a son gouſt, ie trouue tout bon.

CHR. Garçon, qu'on nous apporte à manger.

SIGIS. Ne nous preſſons point, mangeons à nôtre aiſe, nous n'auons point de François auec nous.

FRED. C'eſt à ce que ie voy la mode à preſent de ſeruir tout en vn plat.

FERD. Cette confuſion de viandes dans un baſſin n'eſt pas deſagreable à la veuë.

SIGIS. Ma foy dans vn ſeul plat en France il y a plus à manger que dans douze en Italie.

FERD. Quand ie m'en ſouuiens, auec leurs herbes & leur petites ſalades, ils couurent la table d'un bataillon

bataillon de plats, auec leſquels on a bien toſt acheué la guerre.

FRED. Ie mourois de faim en Italie, ſur tout en careſme.

CHR. Les Italiens & les Eſpagnols ſont ſobres, & s'étonnent que nous pouuons tant manger.

SIGIS. Ils ſont ſobres veritablement chez eux, mais à la table d'autruy ils mangent & boiuent comme d'autres.

FERD. Coupez ces perdrix, ie vais en faire autant de ce lapreau; vous qui eſtes degoutté, prenez ce morceau.

CHR. Gardez le pour vous. I'aime autant la cuiſſe que le rable.

FERD. Croyez moy, ne me refuſez pas. Garçon donne moy à boire, & amaſſe cette fourchette qui eſt tombée.

FRED. Monsieur, changeons de place, vous gelez où vous estes, & moy i'ay trop chaud, la place n'est plus tenable.

SIGIS. Ce n'est que pour vous faire plaisir, car ie ne suis point frilleux.

FRED. Puisque nous auons resolu de ne point boire, ne commençons point de santez ; buuons entre nous, & à nôtre soif.

CHR. Iamais ie n'ai mangé d'une meilleure perdrix.

SIGIS. Celle-cy n'est pas tout a fait si grasse.

FRED. Qu'on nous fasse vne fausse à ces becasses, & qu'on nous donne vn ragoust de truffes. Messieurs en estes vous contens?

FRED. Tout ce que vous ordonnez est bien ordonné.

L'HOSTE

L'Hoste. Messieurs, que voulez-vous pour vôtre dessert?

Sigis. Peu de chose. Quelques pommes cuittes, & quelques poires?

L'Hoste. Ne voulez-vous point de confitures?

Sigis. C'est vne viande de femmes. Donnez-nous plutost des marrons & du Roquefort, & en mesme tems apportez nous le conte, car nous voulons aller à la comedie.

Chr. En quel lieu irons nous?

Sigis. I'ay leu les affiches, on jouë aujourd'huy vne piece nouuelle au Palais Royal. ça, que vous faut-il?

L'Hoste. Vn écu par teste.

Sigis. Allez, nous vous parlerons en descendant.

FIN.

ENTRETIEN QVATRIEME DES HABITS.

AVGVSTE, FREDERIC, vn Marchand, vn Tailleur, vn Cordonnier.

AUGUSTE. VOus m'auez tout à fait obligé de venir auant neuf heures, vû que nous pourrons expedier nôtre affaire ce matin.

FRED. Ie ne manque jamais de parole à vn ami, vôtre tailleur n'eſt

n'eſt pas encore venu?

Aug. I'ay enuoyé mon valet chez luy, & ie m'etonne qu'il n'eſt pas encore icy.

Fred. Celuy que je vous ay donné eſt le plus raiſonnable de tous, & le moins cher.

Aug. Le principal eſt, qu'il trauaille bien, & qu'il n'eſt pas ignorant des modes.

Fred. Il n'y a pas long tems qu'il eſt de retour de Paris, & il ſert les meilleures maiſons de cette ville. Au reſte voulez vous que je vous donne vn conſeil d'ami?

Aug. Ie le receuray de tout mon cœur.

Fred. Si vous me croyez, vous ne vous ferez point habiller que vous ne ſoyez à Paris, vû que les modes changent là tout

les trois mois.

Aug. Ie n'ay pas dessein de me faire faire ici des habits de prix, mais aussi je ne veux pas aller nu. Il m'en faut vn simple pour monter à cheual, & vn autre pour la ville, ceux que i'apporte d'Allemagne ne pouuans plus seruir qu'à mon valet.

Fred. Ie vous conseille donc d'y faire le moins de depence que vous pourrez, car vous n'estes pas ici dans vn lieu qui en exige, ni où vous soyez fort regardé.

Aug. Ie croy bien que cent ecus me tireront d'affaire.

Fred. Beaucoup moins si vous voulés ; les personnes de qualité ne se font pas considerer par leurs habits. C'est à faire

au

au petit bourgeois, qui n'a rien que cela qui le face regarder.

Aug. Vous m'auourez pourtant qu'il faut être proprement vêtu, & ne causer du degouſt à qui que ce ſoit.

Fred. La maniere de s'habiller nous diſtingue mieux du peuple que les étoffes, vû que nous voyons auiourd'huy le courtaut porter impunement la moire & la panne.

Aug. C'eſt ce qui leur deuroit être defendu, & pour épargner leur bourſe, & pour mieux diſtinguer les gens.

Fred. Il eſt vray qu'aujourd'huy on a de la peine à diſcerner vn Gentilhomme d'auec vn banquier, vne Dame de condi-

tion d'auec vne petite marchande, & qu'il s'eſt gliſſé de grans abus de ce coſté là.

Aug. On auroit de la peine à les reformer, tant ils ont pris de pié, mais voicy nôtre tailleur, parlons d'autre choſe. Hé bien, mon Maître, vous vous faites bien attendre.

Le Tail. Monſieur, il m'a fallu prendre ce matin la meſure de quatre d'habits.

Fred. C'eſt le moyen de devenir bien toſt riche.

Le Tail. Ma foy, Meſſieurs, les compagnons nous coûtent plus à nourrir que la beſongne ne vaut.

Ferd. Vous autres gens de mêtier vous vous plaignez toûiours; mais il n'eſt pas queſtion de cela, il s'agit ſeulement d'habiller

biller Monsieur, & de l'habiller proprement.

LE TAIL. Monsieur se peut assûrer d'être bien serui.

FRED. Ie luy ay dit du bien de vous, ne m'obligez pas à m'en repentir.

AUG. Ie veux que vous me faciez deux habits, vn tout simple pour le manege, & vn autre plus honnête pour porter en ville.

LE TAIL. Il vous faut celuy du manege d'vn double droguet à chausses étroittes, & pour l'autre, il depend de vôtre fantaisie.

FRED. Puisque nous entrons dans l'Autonne, & que vous auez dessein de passer l'hyuer à Geneue, où il fait vn peu plus froid qu'ailleurs, à cause du voisinage

des montagnes. Si j'eſtois en vôtre place, je prendrois vn boin drap d'Angleterre, ou vn drap d'Eſpagne.

Aug. I'ay ouy dire en effet que le froid pince ici bien fort, & que méme en Eſté on a quelque fois les quatre ſaiſons en vn méme jour.

Fred. Cette irregularité cauſe ſouuent des maladies à ceux qui n'ont pas le ſoin de ſe bien couurir. Et je trouue les Eſpagnols plus fins que nous, & meilleurs Oeconomes de leur ſanté, de ſe vêtir egalement en eſté & en hyuer.

Aug. Vous deſapprouuerez peut-être leur coûtume de ſe geſner de ſorte dans leurs habits, qu'il ſemble qu'ils ſoyent collez à leur peau.

Ferd.

FRED. Comme il ne faut point disputer des gouts, il n'est pas juste non plus de desapprouuer les modes des differens peuples, vû que chacun treuue la siene à son gré. Celle des Espagnols epargne la bourse, la nôtre l'epuise.

AUG. Ie voy que nôtre tailleur s'impatiente, ie suiuray donc vôtre auis, & prendray vn drap qui ait du corps, celuy de Hollande estant trop fin, & le drap du seau trop grossier.

LE TAIL. Ie vous menerai chez vn Marchand, où vous trouuerez à vous assortir de toutes choses, & qui est tres raisonnable.

FRED. Non, nous ne voulons point aller chez vôtre Mar-

chand, il faut que Monsieur ayt la liberté du choix, & nous entrerons dans plusieurs boutiques.

LE TAIL. Vous pouuez aller où il vous plaira, & i'aime mieux en effet que vous choisissiez vous méme & la boutique & l'étoffe.

AUG. Mais parlons vn peu de la maniere dont vous le ferez. Sçauez vous la mode la plus nouuelle?

LE TAIL. Ie puis me vanter qu'il n'y a point de mode qui coure à Paris, que je ne sçache au bout de huict jours.

AUG. Hé bien donc comment pretendez vous me faire mon habit?

LE TAIL. On porte à present la casaque longue, & les chauſ-

ſes

ſes toûjours larges, mais moins courtes qu'auparavant.

Aug. Porte t'on encore force rubans?

Le Tail. Preſque autant que jamais. On n'en porte pas juſqu'aux pochetes, mais on les porte vn peu plus touffus.

Aug. Quelles couleurs me conſeillez vous de prendre?

Fred. Selon le drap.

Aug. I'ay de l'inclination pour le gris obſcur, ou pour ces couleurs de muſc.

Fred. Si cela eſt, vne garniture noire, & fueille morte n'y viendra pas mal.

Aug. Ie ſuis bien de vôtre auis. Mais voici le cordonnier. ça mon maître expedions, car ie veux ſortir.

Fred. Ie le connois, c'eſt

vn braue homme, & qui trauaille fort bien.

Aug. Prenez vîte ma mesure.

Le Cordon. Voulez vous le talon haut?

Aug. Raisonnablement, mais je veux du cuir bien doux, vû que i'ay des corps aux piés, qui me font desesperer, gardez vous de me les faire trop justes.

Le Cord. Il suffit, i'espere que vous serez content.

Aug. Faites moy aussi vne paire d'escarpins pour la salle d'armes, & ajustez moy cette paire de bottes pour le manege; combien me coûtera-t-il pour les remonter?

Le Cord. Ie ne vous feray point payer au delà de la raison, nous

nous nous accorderons bien.

Aug. I'oubliois vne paire de pantouffles. Quand me rendrez vous tous ces articles?

Le Cord. Samedy ſans faute.

Aug. N'y manquez donc pas; car vous autres ouuriers, vous faittes peu de ſcrupule de ne pas tenir vôtre parole, & vous rendez rarement la beſongne à point nommé.

Le Cord. Ie ne ſuis pas de ces gens là, & ie tiens toûiours ce que ie promets.

Fred. I'en repons. Il a cela de bon qu'il ne fait pas languir, & qu'il rend la beſongne au jour promis.

Aug. Ie croy qu'il eſt tems que nous ſortions. Allons mon maître; ſuiuez nous. Monſieur, vous me cõduirez s'il vous plaiſt,

car ie n'ay point encore d'habitudes en cette ville.

FRED. Ie vous meneray vers un Marchand qui eſt aſſez bien fourni, & qui me pareſt le plus raiſonnable de tous.

AUG. Ie me connois fort peu en etoffes, & i'ay beſoin d'un ami qui m'empeſche d'étre trompé.

FRED. C'eſt icy, Monſieur, entrons dans cette boutique.

AUG. Ne prenez vous pas garde à la trogne de ce tailleur, qui ſemble être faſché que nous n'allons pas chez ſon marchand? Ie crains qn'il ne s'en vange ſur moy.

LE MARCH. Meſſieurs, quelles etoffes vous plait il voir?

FRED. Voyez vous, ie vous amene un de mes amis, prenez garde de le bien ſeruir, afin que ie n'en

ie n'en aye point de reproche.

LE MARC. Monsieur, ie vous suis bien obligé de la bonne volonté que vous aués pour moy, & ie vous puis assurer que si Monsieur ne s'accommode pas icy, malaisement pourra-t-il trouuer son conte ailleurs.

AUG. Commençons par le droguet.

LE MARCH. En voulez vous vn foulé?

AUG. Ouy, & des plus obscurs.

LE MARC. Voicy vne piece que ie receus hier auec quelques autres. Il ne se peut voir au monde vn meilleur droguet, ni de meilleur vsage, & il se cotonnera dans deux ou trois iours.

AUG. Mon maître, qu'en iugez vous? Ie le trouue bien estroit.

LE TAIL. A cela pres, c'est

vn bon droguet, & qui vous fera ſeruice.

AUG. Combien m'en faut-il pour le pourpoint & les chauſſes?

LE TAIL. Ne voulez vous point de caſaque?

AUG. Non, ie vous ai dit, que ce n'eſt que pour monter à cheual.

LE TAIL. Ce ſera donc aſſez de ſept aunes & demy.

AUG. Ie croy que vous vous moquez.

LE TAIL. Quand il en reſteroit quelque morceau, ce n'eſt pas de ces etoffes ou ie puiſſe faire grand butin.

LE MARC. Ie croy qu'il ſuffira de ſept aunes.

LE TAIL. I'uſeray de menage le mieux qu'il me ſera poſſible.

AUG. Le prix?

LE MARC.

LE MARC. Ie ne puis le donner à moins de deux quart d'ecus.

AUG. Ie le trouue bien cher.

LE MAR. Ces droguets nous ſont rencheris depuis trois mois de dix ſols par aune.

FRED. Mettez-vous à la raiſon, car nous auons d'autres choſes à acheter & ne nous effrayez pas d'abord.

LE MARC. Si i'en rabbats cinq ſols, c'eſt tout ce qui ſe peut faire.

AUG. Auez vous quelque beau drap d'Angleterre?

LE MAR. De quelle couleur?

AUG. Des plus obſcures que vous ayez.

LE MAR. En voici vn, apres quoy il faut tirer l'echelle.

AUG. Il pareſt aſſez fin, mais

ie le treuue vn peu clair, Monsieur qu'en dittes vous?

FRED. Cela depend de la fantaisie. Quand il est si obscur, on ne le discerne point d'auec le noir.

AUG. Arrestons nous donc à celuy cy, car tous ces autres là qu'il nous desploye ne me plaisent pas. Dittes moy le prix iuste, & ne me surfaittes point.

LE MAR. En vn mot vous en payerez cinq ecus.

AUG. Ie vois bien que vous n'auez pas enuie de vendre.

FRED. Si vous n'accommodez Monsieur, nous irons ailleurs.

LE MAR. Vous pouuez faire ce qu'il vous plaira, mais ie sçay bien qu'vn autre ne vous fera pas meilleur marché.

FRED. Mettez vous à la raison.

AUG.

Aug. Pour moy ie ne puis tant marchander. En voulez vous treize francs?

Le Marc. Il n'eſt pas entré dans ma boutique pour quatorze, & il faut bien que ie gagne au moins l'intereſt de mon argent.

Fred. Coupons court, ſans tant de paroles à combien le pouuez vous laiſſer?

Aug. Sur vôtre parole, s'il vous coute quatorze francs, ie veux bien vous en payer quatorze & demi, mais apres cela ne me demandez plus rien.

Ferd. Monſieur ſe met tout à fait à la raiſon, ne le renuoyez pas.

Aug. Voulez vous de l'argent?

Le Mar. Si ie vous le laiſſe à ce prix là, ie n'y gagne pas cinq

ſols, & ce n'eſt que ſur l'eſpoir de faire quelque autre choſe auec vous.

AUG. Ca mon maître, pour le pourpoint, les chauſſes & la caſaque que faut il de cette etoffe? ſongez que ce n'eſt pas du droguet.

LE TAIL. Il m'en faut au moins quatre aunes & demie.

AUG. Ie crains bien que cette demie aune ne ſoit de trop. Ne vous ay-ie bas bien dit qu'il ſe vangeroit ſur moy de ce que nous n'auons pas eſté chez ſon marchand?

FRED. Ie crois en effet qu'il n'en faut pas tant. Penſez y bien auant que l'on coupe.

LE TAIL. Vous ne ſongez pas que Monſieur veut les chauſſes larges, il faudra bien allonger la

ger la courroye si ie n'en prens que quatre aunes & vn quart.

FRED. Il est vray qu'on tient à present les casaques longues, & d'ailleurs vous n'estes pas de la plus petite taille.

LE MAR. Pour le quart, Monsieur, il le luy faut bien.

AUG. Coupez donc, & expedions s'il vous plaist.

LE TAIL. De quoy doublerons nous la casaque.

AUG. D'une demi-ratine le poil en dedans, & par dessus d'un thabit, fournissez luy ce qu'il faut, & me mettez les choses au iuste. Auez-vous du ruban?

LE MAR. I'ay de tout dans ma boutique, rubans, soye, boutons, & en general tout ce qu'il faut pour assortir vn habit.

AUG. Ces rubans là ne sont guere forts.

LE MAR. Ie vous les maintiens vray Angleterre.

AUG. De bonne fortune le noir & le feuille morte dont i'ay besoin me semblent plus raisonnables que les autres, combien l'aune? traittez moy doucement, car i'en veux cinquante de chacun.

LE MAR. A six sols vous n'aurez point à vous plaindre.

AUG. Mettez les à cinq, & ayez egard à la quantité d'etoffes que ie prens. Ie me fie en vous du reste, mon tailleur prendra chez vous toutes les fournitures. Aportez moy demain le memoire de tout, vôtre argent est prest.

LE MAR. Il n'y a rien qui presse. Toute ma boutique est à vôtre seruice.

AUG. Tandis que ie suis en train

train, ie veux prendre la leuée d'vn iuſt-au-corps. Auez-vous de beau velours ?

LE MAR. I'ay du veritable Gennes, & du plus beau qui ſoit iamais entré dans la ville.

FRED. Ie crois que c'eſt la méme piece dont i'ay pris le mien.

AUG. Combien vous en a t'il fait payer ? Il n'eſt pas juſte que i'en donne moins que vous.

FRED. Ie n'ay pû en étre quitte à moins de deux louys d'or l'aune, & il m'en a fallu quatre.

AUG. Nous ſommes à peu pres de méme taille, & il ne m'en faut pas moins qu'à vous. Auec cela ie ſeray equippé pour tout l'hyuer, coupez m'en quatre aunes.

FRED. De quoy le doublerez vous?

Aug. Ie croy qu'on ne le peut doubler que d'vn habit noir. Vendez vous auſſi des chapeaux?

Le Mar. Non, Monſieur, mais mon frere à deux boutiques d'ici vous en fournira, & des bas, & des gans, & des baudriers; s'il vous faut du linge, cette belle lingere que vous voyez vis à vis d'ici vous fera honnête compoſition.

Aug. I'aime mieux en effet auoir affaire auec vne belle femme qu'auec vne laide. I'iray la voir tantoſt, i'ay beſoin de quelques chemiſes fines, d'vn point de Veniſe, & de quelques glans. Adieu, enuoyez ſi vous voulez vôtre garçon auec moy, & i'aquitteray vôtre memoire ſur l'heure.

Le Mar. I'attendray que le tailleur ait pris tout ce qu'il luy faut, de ſorte que vous n'aurez qu'à

qu'à luy payer la façon.

AUG. C'eſt bien dit mon maître, quand viendrez vous m'habiller? car ie ne veux pas que vous me faciez languir.

LE TAIL. C'eſt auiourd'huy Mardy, vous aurez tout pour Dimanche.

AUG. Non, rendez le moy ou le Samedy ou le Lundy. C'eſt à faire au Bourgeois à mettre vn habit neuf le Dimanche, & ie ſerois bien faſché d'auoir rien de commun auec luy.

LE TAIL. Ie feray mon poſſible pour vous aller trouuer Samedy matin.

AUG. vous ſerez vn honnête homme.

FRED. Ie veux me treuuer chez vous quand il y viendra.

AUG. Vous m'obligerez ſenſiblement.

LE TAIL. Vous me croirez vne autrefois homme de parole, voicy vos habits.

FERD. Vous me voyez auſſi comme ie vous l'ay promis.

LE CORD. Monſieur, ie vous apporte vos bottes & vos ſouliers.

AUG. Ie croy ma foy que vous vous eſtes tous trois donnez le mot. Et pour vous, Monſieur, ie vous ay beaucoup d'obligation de la peine que vous prenez pour vne perſonne qui le merite ſi peu.

FERD. Expediez celuy auec qui vous auez le moins d'affaire.

AUG Eſſayons ces bottes, le cuir eſt bien feble, & cette genouilliere eſt mal coupée. Que cette couture eſt groſſiere! Eſt ce la coûtume de la mettre à coſté?

LE CORD. Vous ſçauez, que es François ſont changeans, & que

e leurs modes changent de mé-
à toute heure. Tantoſt ils veu-
t la coûture derriere,& tantoſt
vant; tantoſt à coſté,& tantoſt
biais. Le monde, Monſieur,eſt
ſi fantaſque.

Aug. Vous n'auez pas remarqué
prenant ma meſure, que i'ay le
up du pié extremement haut. Ie
puis chauſſer aiſement ces bot-
s,il faut de neceſſité les remettre
'embouchoir.

Le Cord. Douze heures de
ms en feront l'office. D'ailleurs
deffie qui que ce ſoit de faire
ieux, & i'ay l'honneur de chauſ-
r les principaux de la ville.

Aug. Voyons ces ſouliers.

Le Cord. Pouſſez, s'il vous
aiſt.

Aug. Pourquoy faittes vous
ôtre beſongne ſi etroite ? Ie n'ai-

me pas à êtrc ainſi en priſon.

FERD. En effet, il n'y a point de plaiſir d'auoir le pié geſné.

AUG. Tout cela ne me plaiſt point, faittes m'en d'autres, ou les mettez en forme.

LE CORD. Ie feray ce qu'il vous plaira. Mais ils vous ſeront trop larges quand vous les aurez portez vn jour.

AUG. Ie n'ay garde de m'aller bleſſer le pié.

LE CORD. Si vous l'aimez mieux, faittes les porter vn jour ou deux à vôtre valet, comme le pratiquent pluſieurs grans Seigneurs.

AUG. Vous aurez pluſtoſt fait de m'en faire d'autres. C'eſt aſſez parlé d'vne choſe. Eſſayons ces habits. Celuy cy va aſſez bien, & ne m'embaraſſera guere à

cheual.

cheual. A l'autre. Ces haut-de-chauſſes ſont courts de plus de deux doigtz, & me laiſſent tous les genoux decouuertz.

LE TAIL. Il n'y a qu'à les abbatre, ils ſont longs comme on les porte.

AUG. Vous en pouuez mieux iuger que moy.

FRED. Ie ne les voudrois pas plus longs que cela.

LE TAIL. Vous ne deuez pas vous plaindre de la largeur, car ils ſont amples comme vn cotillon.

AUG. ça le pourpoint. Ie croy que les ouuriers ſont enragez de faire les choſes ſi juſtes; quand i'auray mangé deux ou trois morceaux, tous les boutons ſauteront.

LE TAIL. Demandez à Monſieur, s'il ne vous vient pas des

mieux, il ne fait pas vn ſeul pli.

AUG. Ie le crois aiſement. Voyons la caſaque. Que vous en ſemble.

FRED. Elle eſt bien comme cela.

AUG. Donnez moy le juſte-au corps.

FRED. C'eſt où je croy qu'il a le mieux reüſſi.

AUG. Ie m'en rapporte à vôtre iugement. Venez tous me treuuer demain matin auec le Marchand, & ie vous ſatisferay.

FRED. Il faut aller montrer vôtre habit cette apres-dinée à de belles Dames, chez qui i'ay deſſein de vous mener.

AUG. Ie ſuis à tout faire.

FIN.

ENTRE-

ENTRETIEN CINQVIEME DES EXERCICES.

SIGISMOND, CHRISTIAN.

SIGISMOND. REmarquez vous la demarche de ce Gentilhomme qui passe ? I'ose gager qu'il n'a iamais appris ni à faire des Armes, ni à danser,

CHR. Ie vous auouë qu'il paroist fort embarassé de sa personne, & qu'il porte les iambes les plus mal du monde.

SIGIS. S'il a payé vn maître, on peut dire qu'il a mal employé son argent.

CHR. C'eſt vn defaut où tombent quantité de jeunes gens ; ou par vne mauuaiſe habitude, ou manque d'inclination, ou par negligence.

SIGIS. Pour moy ie n'ay fait deſſein de paſſer en France que pour en reuenir plus galant homme, & me rendre habile en tous les exercices qui ſont bien ſeans à vn Gentilhomme.

CHR. I'ay bien pris la méme reſolution, mais pour y reüſſir & vous & moy il faut faire bande à part, & ne nous treuuer pas ſi ſouuent auec ceux de nôtre pays comme nous faiſons.

SIGIS. Pour moy ie me veux ſevrer deſormais de toutes les compagnies dont ie ne pourray tirer de l'auantage, & feray la ſourde oreille, quand on me par-

parlera de boire hors des repas.

CHRIST. Ie me retrancheray auſſi des ieux & des promenades inutiles, où l'on perd tout enſemble l'argent & le tems.

SIGIS. En effet nos Peres ne debourſent point de ſi groſſes ſommes pour les employer mal à propos, & il eſt iuſte que nous répondions à leurs eſperances.

CHR. Il y a de certains diuertiſſemens qui ſemblent être permis, & pour ſe delaſſer des exercices plus ſerieux, on peut prendre quelquefois vn mail ou vne raquette.

SIGIS. Ces ieux ſont des jeux d'addreſſe, & ſur tout la paume me plaiſt fort.

CHR. Ie ne me ſers de cet exercice que pour la ſanté, & ſi vous le treuuez bon, nous nous derobberons deux ou trois fois la ſemaine pour balloter.

SIGIS. D'accord, je fais vœu de ne vous quitter iamais, & de lier auec vous vne ſocieté indiſſoluble.

CHR. Ie tire tant d'auantages de vôtre entretien, que ie ne puis preſque ſouffrir celuy d'vn autre, & ie vous auray toute ma vie vne obligation tres ſenſible de m'auoir porté à auancer mon depart & vous venir treuuer à Geneue.

SIGIS. La ſatisfaction que vous y auez ne peut venir que de l'auantage d'auoir de bons maîtres en tous les exercices qu'on peut ſouhaitter.

CHR.

CHR. Il eſt vray que toute nôtre ieuneſſe d'Allemagne ſe loüe infiniment de vôtre Ecuyer; Il eſt toûiours bien monté, il montre admirablement, & en vn mot vôtre Monſieur Neubaur eſt le plus ciuil homme du monde.

SIGIS. Vous voyez qu'il montre auec vne adreſſe & vne facilité merueilleuſe. Il ne s'emporte point comme d'autres pour quelques legeres fautes, & il parle à tout le monde auec grand douceur.

CHR. Si tous les Ecoliers qu'il a faitz vous reſſembloyent, il pourroit ſe vanter d'auoir fait autant de maîtres.

SIGIS. Ie ſuis le moindre de tous, mais il n'y va pas de ſa faute, ſi j'ay ſi mal profité.

CHR. Chacun vous donne cette louange, soit que vous couriez la bague, soit que vous lanciez le iauelot, que vous remportez le prix sur tous les autres.

SIG. Ie m'en aquitte le moins mal que ie puis. Au reste il n'y a point d'exercice qui soit plus necessaire à vn Gentilhomme que de sçauoir bien manier vn cheual, & qui soit plus estimé des Princes en Allemagne.

CHR. C'est en effet le moyen d'estre bien-venu dans toutes les Cours, & d'auoir par tout vne libre entrée.

SIGIS. Ie m'etonne, vû l'estime que nous faisons d'vn bon homme de cheual, que nous n'auons pas dans nos Prouinces des Ecuyers plus experts.

CHR.

CHR. Nous en auons quelques
, mais en petit nombre.

SIGIS. Auſſi voyons nous venir
de ieunes gens, qui ont mon-
les trois & les ſix mois dans
villes d'Allemagne, & qui pa-
ſſent nouices quand ils ſont
...

CHR. Peut être même qu'il leur
oit plus auantageux de n'auoir
nt eu de mauuais commen-
mens, vû qu'il eſt malaisé de
re perdre vne mecliante habi-
de.

SIGIS. Dittes qu'on ne s'en
rrige preſque iamais, temoin
tre Monſieur de Nieuhauſen
i ſe tient tout renuerſé, a ſa
auuaiſe grace.

CHR. Mais enfin, quand on au-
oit appris à Geneue ou à Lion
ois ans de ſuitte, ſi vous retour-

que moy en toutes choſes.

CHR. Il y pareſt de la maniere
vous me traittaſtes hyer à la
e d'armes.

SIGIS. Il ne faut pas prendre
coups de hazard pour des
ups de ſcience, & vous auez
blié que vous m'auez battu il y
rois iours.

CHR. Pour vne fois que i'ay eu
elque auantage, vous en auez
trente fois ſur moy, & ie vous
cede en cela comme en toutes
oſes.

SIGIS. Treue de complimens.
nous auons donné des eloges
nôtre Ecuyer, il en faut donner
ſon Creat, qui n'eſt pas moins
on homme de cheual, que bon
naître d'armes.

CHR. Il faut ájoûter qu'il eſt bon
enfant.

SIGIS. Il voltige à merueilles, il ſonne du cor admirablement, & eſt adroit à tout ce qu'il fait.

CHR. Ie veux faire demain contre Monſieur Frederic ; c'eſt vn rude bras, mais ie taſcheray de m'en demeſler.

SIGIS. Ie ne ſçay comment il pût faire de ſoûtenir hier contre ſix, ſans qu'il en paruſt fort echauffé.

CHR. Il a bon pié & bonne haleine, & il n'y a point de coup qu'il ne ſçache, on ne le ſçauroit ſurprendre.

SIGIS. C'eſt vn vieux routier, & qui frequente la Salle il y a long tems.

CHR. A ce que ie vois, on ne peut manquer icy de deuenir hõnête homme, on y a & maîtres de langues, & maître de lut, & maître

maître de dance. Il y en a & pour le Dessein, & pour les Mathematiques, & cette ville est vne veritable Ecole de vertu.

SIGIS. L'vn des deux maîtres qui y enseignent la langue Françoise, enseigne de plus & la Geographie & l'Histoire, celle-ci ne pouuant marcher sans l'autre, & ie ne comprens pas commment vn honnête homme ose se produire sans être sçauant dans toutes les deux.

CHR. Pour l'Histoire chacun se pique d'en sçauoir vn peu, mais ie ne comprens pas non plus que vous quel plaisir peut prendre vn homme dans la lecture d'un Herodote, d'un Arrian, d'un Tacite ou d'un Plutarque; & comment il ose mettre le nez dans les relations & dans les Gazetes sans pos-

seder la Geographie parfaittement.

SIGIS. Ie vais plus loin que vous, & ie crois pour moy qu'on devroit l'apprendre de bonne heure aux enfans, puis qu'il y a deux moyens de connoitre Dieu, & par ses œuures & par sa parole.

CHRIST. Il est vray que plus nous auons de connoissance des œuures de Dieu, plus nous auons de sujets de l'adorer, de le craindre & de l'aimer.

SIGIS. Disons en fin qu'il y a eu des hommes qui pour bien posseder la Geographie, ont esté auancez dans les charges, & ont serui vtilement leurs pays.

CHR. L'vn des deux maîtres qui enseignent à Geneve la Langue Françoise, montre d'ailleurs

auec

auec quelque facilité & la Geographie & l'Hiſtoire, & c'eſt celuy dont ie me ſers à preſent.

SIGIS. Pour moy i'ay pris l'autre, & il ne tient aſſurément qu'à nous de bien profiter.

CHRIS. Cela iroit bien ſi nous pouuions reſiſter aux compagnies qui nous entrainent.

SIGIS. C'eſt ce qu'il nous faut faire abſolument, & prendre vne bonne reſolution. Quelle honte nous ſeroit ce de retourner au pays auſſi ignorans que nous en ſommes ſortis!

CHRIST. Ce n'eſt en effet que par la vertu & la gentileſſe qu'vn Gentilhomme ſe tire du commun & qu'il a de l'auantage ſur le bourgeois.

SIGIS. La naiſſance qui n'eſt point accompagnée de merite, ne

releue pas fort vn homme au dessus d'un autre.

CHR. Mais il ne faut pas seulement se donner aux exercices du corps, l'esprit veut étre aussi cultiué, & on ne le sçauroit mieux polir que dans la conuersation des habiles gens, & par la lecture des bons autheurs.

SIGIS. C'est dequoy nous nous entretiendrons vn autre iour au suiet de la lecture des bons liures I'entens la cloche qui nous appelle à souper.

FIN.

ENTRE-

ENTRETIEN SIXIEME DES AVTHEVRS.

CONSTANTIN, VICTOR.

CONSTANTIN. A QUELQUE heure que ie vienne icy, ie vous trouue toûiours courbé sur vn livre.

VICTOR. Ie n'ay point de plus grand diuertissement que celuy là; & ie prefere vn boñ livre à tous les ieux & à toutes les promenades qu'on me pourroit proposer.

CONST. I'auouë qu'il n'y a rien au monde qui fasse plus vn homme que les voyages, la le-

cture & la conuerſation, mais en fin ſur quelle matiere eſtiez vous là?

VICT. Ie liſois les Annales de Tacite.

CONST. C'eſt le plus fidelle Hiſtorien, & le meilleur Politique qui nous reſte de l'Antiquité.

VICT. Il a ſçeu parfaittement l'intrigue de l'ancienne Cour de Rome; & pour moy, i'aime l'Hiſtoire paſſionnement.

CONST. I'en ay auſſi quelque legere teinture. Mais ie veux m'y remettre enticrement, & là recommencer de nouueau.

VICT. Ie ne me contente pas de l'effleurer dans ces abbregez des Chronologiſtes, ie la prens dans ſa ſource, & lis les Autheurs l'vn apres l'autre.

CONST. Faittes moy la grace de m'ap-

de m'apprendre vôtre methode, & d'être mon guide, afin que ie ne perde point mon temps.

VICT. Ie croy que vous me demandez seulement mon auis touchant l'Histoire profane, vû que l'Histoire Ecclesiastique n'est pas nôtre fait.

CONST. Vous auez raison.

VICT. Ie vous diray donc quel ordre i'ay obserué dans la lecture des Autheurs qui ont escrit de l'histoire, & quel ordre ie croy qu'il faut suiure pour en bien treuuer le fil.

CONST. I'auray vn plaisir infini à vous entendre.

VICT. Ie laisse à part les fables, & ne veux point mettre Homere en rang.

CONST. Ie crois aisément qu'il y a dans cet Autheur beaucoup de

mensonges auec peu de verité.

VICT. Voicy donc comment ie m'y suis pris. Et premierement pour l'Histoire Greque, i'ay commencé par le fameux Herodote, quoy qu'on l'accuse aussi de mentir vn peu. I'ay continué par Thucydide pour suiure l'ordre des tems. Puis i'ay ouuert Xenophon, & enfin Arrian & Quinte Curse.

CONST. Cette lecture est de longue haleine, & ie ne sçay pas si i'auray autant de patience que vous.

VICT. Pour l'Histoire Greque & l'Histoire Romaine ensemble i'ay parcouru Diodore Sicilien, & pour cette derniere seulement, i'ay leu Tite-Liue auec les doctes & curieux commentaires de Vigenaire. Puis Suetone, Tacite & Cesar. I'ay feuilleté enfin Denys

Denys d'Halicarnasse, & les autres petits autheurs qui ont écrit les vies des Empereurs jusqu'à nôtre tems. Enfin pour l'vne & pour l'autre Histoire. Il faut comme i'ay fait, bien lire Plutarque trois ou quatre fois.

CONST. Vous me donnez là vne longue tablature & la vie d'vn homme ne peut suffire à lire tous ces Autheurs.

VICT. Apres les auoir tous leus dans l'Original, ie les repasse l'vn apres l'autre dans ces belles traductions que les François nous en ont données où ie trouue vn nouueau plaisir, & de nouuelles beautez. Et ie ne vous puis dire assez le profit qu'y fait vn Etranger qui veut aquerir la perfection de la langue.

CONS. Ie n'en doute point.

VICT. Ce fut feu Monsieur le Cardinal de Richelieu qui donna lieu à ces versions, & i'ay oüy dire qu'il auoit dessein de faire traduire generalement tous les bons Historiens.

CONST. Ce dessein estoit digne de ce grand homme.

VICT. C'estoit le Pere des Muses, & il a toûjours tres bien reconnu leurs nobles trauaux.

CONST. Et c'est là sans doute ce qui a porté tant de bonnes plumes à s'occuper ainsi vtilement pour le public.

VICT. Il y en a qui ont parfaittement reüssi dans la traduction, qui fait honte quelquefois à l'Original.

CONST. Les François sont heureux à s'exprimer.

VICT. Hero-

VIC. Herodote a eſté tres bien tourné par Monſieur Du Ryer, Quinte Curſe encore mieux par Monſieur de Vaugelas : Mais Monſieur Perrot d'Ablancourt l'emporte ſur tous de belle hauteur, & il n'y a rien de comparable à ſon Tacite, à ſon Thucydide, à ſes Commentaires de Ceſar, & à ſes Dialogues de Lucian.

CONST. I'ay oüy parler fort à ſa gloire de tous ces ouurages que vous me nommez, mais ne ſe troue t'il point de méme de traduction de Plutarque?

VICT. Il y en a vne tres bonne, mais vn peu ancienne. Monſieur Amyot a aſſurement tres bien écrit en ſon tems. Mais perſonne juſqu'icy n'a ozé retoucher cette traduction.

CONST. Vous m'auez satisfait pour l'Histoire Ancienne, mais comment vous gouuernez vous pour celle de nôtre tems?

VICT. Estant maintenant en France, & voulant profiter tout à la fois & dans l'Histoire & dans la langue du Pays où ie me trouue, toute ma lecture se fait en François.

CONST. C'est à dire que les Histoires de tous les Royaumes de l'Europe se treuuent en cette langue.

VICT. Vous dittes vray. Et l'Histoire de l'Empire & l'Histoire d'Espagne, & celle d'Angleterre, & celle de Portugal, & en General de tous les Estats du Monde.

CONST. Cela est fort commode pour ceux de la nation.

VICT.

VICTOR. Pour l'Hiſtoire de France & generale & particuliere elle ſe treuue écrite par divers autheurs. Dupleix & de la Serre s'en ſont raiſonnablement bien aquittez (ie vous parle de tous ces autheurs ſelon les memoires qu'on m'en a donnez:) Mais auiourd'huy Monſieur de Mezeray les efface tous : tant pour la politeſſe du Style, que par les recherches.

CONST. Iay oüy fort vanter cette Hiſtoire de Mezeray, mais elle coûte bon, & ie croy qu'on ne la peut auoir à moins de vingt cinq ecus.

VICT. Ie ne regarde point aux prix d'une liure quand il eſt bon.

CONST. Pour moy quelque fois le prix m'en de goûte.

VICTOR. Il y a vn remede. Qui ne veut pas employer son tems ni son argent à lire au long ces Histoires, peut à meilleur conte en auoir des abbregez.

CONST. Cela seroit bien mon fait, car ie suis trop impatient pour vne longue lecture, & quand ie suis à la premiere page d'vn liure, ie voudrois dêia en voir la fin.

VICT. Monsieur Du Verdier a fait de fort iolys abbregez des Histoires de plusieurs Estats, comme de la France, de l'Espagne & de la Turquie, auec les portraitz en taille douce de chaque Monarque, & dans vn iour ou deux on peut expedier vn petit volume.

CONST. Les François aussi ont sans

sans doute bien écrit de la Morale.

VICT. Selon la liste que i'ay, le Caractere des Passions de Monsieur de la Chambre, & leur vsage du Pere Senault sont de beaux ouurages, mais nous poursuivrons vn'autrefois ce discours, voicy ces Messieurs de Holstein qui nous viennent voir. Il faut parler d'autre, chose.

FIN.

ENTRETIEN SEPTIEME DES LETTRES.

CASIMIR, VENCESLAS.

CASIMIR. CE'ST vne choſe plus difficile que vous ne penſez de faire vne bonne lettre, & quoy que vous me puiſſiez dire, ie voy peu de perſonnes y reüſſir.

VINCESLAS. Ou ie me ſuis mal expliqué, ou vous ne m'auez pas bien entendu: Ie vous ay dit qu'il

qu'il eſt facile d'écrire à ceux à qui la nature en a donné le talent.

CAS. C'eſt ne me dire rien encore ; & je ne vous nie pas qu'il n'y ait en France & ailleurs de tres bonnes plumes, à qui vne bonne lettre ne coûte rien mais ie dis qu'il eſt rare de voir vne bonne lettre.

VENC. Qu'appellez vous donc enfin vne bonne lettre?

CAS. Ie taſcheray de vous en donner la definition en peu de motz. Vne bonne lettre eſt vn diſcours couché ſur le papier, que vous addreſſez à vn abſent, lequel doibt eſtre court & en bons termes, & ou le jugement a plus de part que l'elocution.

VENC. M'en pourriez vous donner quelques regles?

son chef d'œuure. Le ſtyle de l'autre eſt plus galant & plus enioüé, & l'on peut prendre exemple de tous les deux.

VENC. On a beau lire, ſi l'on n'a l'eſprit de ſe bien ſeruir de ſa lecture.

CAS. C'eſt pourquoy auſſi ie vous ay dit qu'il faut que le iugement iouë & que le bon ſtyle n'eſt pas la principale piece d'vne bonne lettre.

VENC. Pourſuiuez.

CASIM. Deplus il faut bien s'imaginer qu'on parle à celuy à qui l'on eſcrit. De la ſorte ſi l'on pouuoit ſe mettre bien dans la penſée que en matiere de lettre, eſcrire & parler eſt la méme choſe, tous ceux qui écriuent auec tant de peine n'en auroient pas plus à proportion qu'ils en ont à

s'enoncer, & ne demeuroyent pas vne heure appuyez sur le coude auant que de coucher le premier mot.

VENC. I'en ay vu en effet qui apres auoir escrit, Monsieur, s'endormoient presque sur le papier auant que de commencer la premiere ligne.

CAS. Vous me faittes souuenir à ce sujet d'vne piece comique dont l'Autheur m'est tres bien connu, qui parle ainsi assez plaisamment, dans vn endroit, où il donne de certaines regles pour les lettres.

Ie ferois des lettres aussi
Que l'on recherche en ce tems cy
Et qui sont de tous bien receuës
Quand elles se trouuent conceuës
Auec vn jugement rassis
D'vn style coulant & concis

(Car

(Car les courtes ſont le meilleurs)
Et quand ie voy baiſsé deux heures
Vn pauure homme ſur ſon papier
Comme vn' ignorant au mêtier
Pour coucher vne ſeule lettre
Qu'en vn diſcours tant etendu
Mon badaut ne ſe ſoit perdu?
Mais le hoc, c'eſt de ſçauoir faire
La difference neceſſaire
Des ſuietz des tems & des lieux
Et de ſçauoir encore mieux
Le diſcernement des perſonnes
Des Soutanes & des couronnes,
Comment-il faut traitter vn Roy,
Comme vn autre de moindre aloy,
Comme vn General comme vn Prince,
Comme vn Gouerneur de Prouince,
Comme vne Dame & cætera,
Selon que le cas eſcherra.

Enfin il faut ſçauoir encore
Les qualitez dont l'on honore
Chacun en ſon particulier,
Cela doit être familier,
A tout habile Secretaire
Qui peut ſuiure cet Inuentaire.

Le Pape veut être traitté
Vniquement de saincteté,
De Maiesté chaque Monarque,
Entre tous personnes de marque,
D'Eminence les Cardinaux,
Qui de vray dans leurs tribunaux,
Vêtus de leur pourpre éclatante
Tiennent vne marque eminente
Par tu, l'Otthomann & par toy
Garde la hautesse pour soy;
Le Prince demande l'Altesse,
Mais au Duc comme à la Duchesse
Se doit seulement la Grandeur,
L'Excellence à l'Ambassadeur, &c.

VENC. Ie trouue que l'Autheur de ce burlesque exprime assez bien tout ce qui se peut dire sur le suiet dequoy nous traittons.

CAS. En effet les lettres les plus courtes sont les meilleures, & l'on les lit d'ordinaire sans de gouſt.

VENC.

VENC. C'eſt-ainſi que ces longues Epîtres liminaires, & ces Prefaces ennuyeuſes rebutent d'abord le lecteur, qui ne prend pas la peine d'y ietter les yeux, quand il void qu'elles rempliſſent pluſieurs feuilletz.

CAS. D'ailleurs comme ces vers le remarquent, il faut faire de neceſſité le diſcernement & des ſuiets, & des tems, & des lieux, & des perſonnes, & accommoder vôtre diſcours à la nature de toutes ces choſes. Sur tout prennez bien garde à qui vous eſcrivez, ſi à vn egal, ou à vn inferieur, ſi à vn Prince dont vous eſtes ſuiet, ou à vn Prince de qui vous ne relevez point. Car ſi l'on n'obſerue bien ces diſtinctions, on tombera infail-

liblement dans des lourdes fautes.

VENC. Ie le juge bien.

CAS. Ie viens de vous dire là sans y réuer beaucoup, ce que ie pense de la maniere d'écrire des lettres, à quoy i'aioûteray que pour y bien reüssir, il faut être doüé d'vn genie particulier, & que ce genie & cette facilité ne se trouuent pas dans tout le monde.

VENC. Vous ne les trouuerez pas sans doute en moy.

CASIM. C'est peut être faute d'exercice, car pour le genie vous n'en manquez point.

VENC. Ie ne sçay, ce qui en est, mais i'ay de la peine à me mettre à écrire, & plus encore à en venir à bout.

CAS.

CAS. I'âvouë que ie connois mille perſonnes à qui vne lettre eſt vne croix, mais i'en connois d'autres auſſi qui n'en font qu'vn ieu.

VENC. C'eſt vn auantage que i'acheterois de la moitié de mon bien.

CAS. On a remporté quelque fois des victoires par vne harangue, & ie ne croy pas qu'vne lettre bien faitte euſt moins de pouuoir. Elle peut deſarmer vn Prince irrité, elle peut l'animer à la vengeance, elle peut obtenir la grace à un coupable, elle peut deliurer vn miſerable de la neceſſité qui le preſſe, elle peut enfin produire cent autres effets.

VENC. Plûſt à Dieu, quand ma bourſe eſt vuide, que ie puiſſe faire vne de ces bonnes lettres

qui me la rempliſt.

CAS. Vous voulez rire, i'en ay fait l'epreuue plus d'vne fois.

VENC. Ie veux donc deſormais deuenir vôtre Ecolier.

CAS. Au reſte, ſi ie vous ay proposé pour exemplaires parfaits les lettres de Balzac & de Voiture, auſquels ie puis âjoûter celles de Gombaud, ie vous exhorte de fuïr comme vn ecuïl le ſecretaire à la mode, dont les lettres ne ſont pas dans la iuſteſſe du tems.

VENC. A ce que ie voy vous n'eſtes pas ignorant dans ce metier là.

CAS. Ie n'y ſuis pas auſſi fort ſçauant; mais i'auois vn frere qui auoit la reputation de bien écrire.

VENC. Il faut que vous me faciez la grace de me donner encore

encore quelques preceptes plus particuliers, & de me souffrir quelque fois dans vôtre entretien.

Cas. Quel qu'il soit, ie ne le refuse iamais à mes amis, & vous m'obligez toutes les fois que vous me faittes l'honeur de me venir voir.

FIN.

ENTRE-

ENTRETIEN HVITIEME

DE LA CONVERSATION.

AVGVSTE, FREDERIC.

AVGVSTE. I'Avois beau vous attendre pour faire nôtre visite, il est bien tost heure de souper.

FRED. Il faut que vous me le pardonniez pour cette fois, ie n'ay pû me degager honnêtement de ma compagnie.

AVG. Ie ne sçay quel plaisir vous

vous prenez à tenir vne raquette quatre heures de suitte, & à vous mettre tout en eau en cette saison. Vous ioüez à vous perdre.

FRED. Ie me suis fait frotter deuant vn bon feu, & ie ne me suis iamais mal trouué de cet exercice.

AUG. Il est trop violent, & dans nôtre Nord où il semble être plus receuable, on fera deux cens lieuës sans trouuer vn ieu de paume.

FRED. Nous auons d'autres diuertissements où le corps ne reçoit peut estre pas moins d'agitation, & de la sorte vous desaprouuerez encore & le balon, & le mail.

AUG. Ie ne suis pas ennemis des ieux, soit d'adresse, soit de hazard. Ie passe quelquefois vne heure au billard

billard & au piquet, mais ſans attachement, & ſans preiudice de mes affaires.

FRED. Vous auez beaucoup de pouuoir ſur vous.

AUG. C'eſt être eſclaue de n'être pas maître de ſoy méme.

FRED. Ie ne m'etonne pas de ce qu'on ne vous a point donné de Gouuerneur.

AUG. Ie ne ſuis pas ſi ſage que vous penſez, i'ay bien des defauts. Mais enfin vous m'auoûrez que le ieu eſt bien dangereux, ſur tout pour ceux qui ſont loin de leur pays.

FRED. Il faut vſer de prudence en toutes choſes.

AUG. C'eſt le grand point, & la meilleure marque de prudence eſt de ne iouër iamais, ou de iouër rarement.

FRED. Il eſt malaisé de refuſer vne compagnie, & l'on ne doit pas ſe montrer de mauuaiſe humeur.

AUG. Et en matiere de ieu, & en matiere de boire, ie romprois en viſiere à quiconque me voudroit forcer.

FRED. Ie vous l'ay déja dit, vous êtes trop ſage.

AUG. Auoüez moy que le ieu fait perdre beaucoup de temps, que le ieu produit ſouuent des querelles, que le ieu vuide la bourſe, & vous met à ſec.

FRED. Pour ce qui eſt des querelles; ie vous âuouë qu'vn de mes amis s'attira vn iour vne aſſez mauuaiſe affaire, & que ſans moy il eut eu de la peine à en ſortir.

AUG. Comment donc?

FRED. Il auoit gagné vingt pistoles à son camarade, & en ioüa vingt autres sur sa parole, qu'il gagna aussi. Celuy qui auoit perdu voulut partir sans payer, apres en auoir esté sollicité plusieurs fois, & âjoûta pour raison que l'autre l'auoit trompé.

AUG. Qu'en arriuat-il?

FRED. Mon ami sauta aux nuës à ce reproche, se mit en campagne, & alloit se battre, si ie n'eusse couru apres pour l'en empescher.

AUG. Il s'en fallut peu qu'il n'arriua ces iours passez vn pareil malheur; ce qu'il y auoit de difference, est que le Gouuerneur du Gentilhomme qui auoit perdu s'opposa au payement, & dit qu'il n'auoit point ordre du Pere pour de telles choses.

FRED.

FRED. I'ay auſſi pour maxime de ne ioüer iamais ni argent bas, ni à credit contre vn Gentilhomme qui eſt ſous la charge d'vn Gouuerneur.

AUG. C'eſt en vn mot vne tres mauuaiſe conduite, de ioüer dans des Pays étrangers, & lors que vous auez perdu vôtre argent, vous languiſſez apres des ſix mois entiers dans l'attente d'vn nouueau change, & faites enrager ou vn pere, ou vn tuteur qui menage vôtre bien.

FRED. La Ieuneſſe eſt toûjours Ieuneſſe, & ne peut pas faire toutes ces reflections.

AUG. Ni la ieuneſſe, ni la vieilleſſe, ni les Etrangers, ni ceux qui viuent dans leur pays ne deuroient iamais ioüer aux ieux de hazard.

FRED. Mais à quoy voulez vous donc qu'on passe le tems?

AUG. Il y a tant d'autres diuertissemens ; & d'ailleurs tous nos diuertissemens ne nous doiuent ils pas être vtiles?

FRED. Ie l'auoüe, & quand ce ne seroit que pour la santé.

AUG. Puisque nous ne voyageons que pour nous former l'esprit, & pour nous instruire des mœurs & de la politique des peuples, tous nos passe-temps deuroient auoir pour but ces belles connoissances que nous taschons d'acquerir.

FRED. Vous auez raison.

AUG. Pour vn esprit bien fait & vn esprit curieux se peut-il imaginer de plus agreable & plus vtile diuertissement que la conuersation des honnêtes gens?

FRED.

FRED. Pouruû qu'elle ne ſoit pas geſnée.

AUG. C'eſt par ce moyen que vous apprenez aiſément tout ce qui ſe paſſe dans l'Eſtat, toutes les intrigues d'vne ville, & mille petites choſes qui vous diuertiſſent agreablement.

FRED Ie ſuis de voſtre âuis.

AUG. Au reſte il n'y a guere de ville pour peu raiſonnable qu'elle ſoit, où vous n'ayez le choix de la conuerſation, & où vous n'en puiſſiez changer comme bon vous ſemble.

FRED. Ie vous crois, & ſur tout en France, où le monde eſt plus ouuert & plus affable qu'ailleurs.

AUG. Ie ne trouue point au monde de ſatisfaction pareille à l'entretien d'vn homme ſçauant, & il y a vn plaiſir infini à l'enten-

dre discourir de cent belles choses.

FRED. Cela est vray, pourvû qu'il ne tombe point dans le pedantisme.

AUG. Chacun le fuit tant qu'il peut, & i'en ay connu qui par cette seule crainte n'osoient se montrer sçauans.

FRED. C'est sans doute pour cette raison que la Noblesse Françoise tasche de se rendre capable sans le secours du Latin, & qu'elle croiroit se faire tort de lire Tacite & Quinte Curse ailleurs que dans les traductions de d'Ablancourt & de Vaugelas.

AUG. Il faut auoüer aussi que ces traductions sont admirables, & qu'elles surpassent peut étre les originaux.

FRED. Ie n'approuue pourtant

tant point cette maxime, & il eſt bien difficile de reüſſir ou dans la Philoſophie, ou dans les Mathematiques, qui ſont remplies de terme Grecs & Latins, ſans quelque connoiſſance de ces deux langues.

AUG. Pour dire les choſes comme elles ſont, la plus part des François ſe croyent aſſez ſçauans, pouruû qu'ils ſçachent bien leur monde, comme ils parlent, qu'ils ayent leu l'Hiſtoire de leur ſiecle, & qu'ils n'ignorent pas l'air de la Cour.

FRED. Nous n'en vſons pas de méme en Allemagne, & nous ne mepriſons point la Langue Latine ny le Digeſte. C'eſt par ce moyen que nous poſſedons les premieres charges de nôtrepays, & que nous le pouuons ſeruir en

paix & en guerre.

AUG. I'ay leu quelque part que soûs les Roys de la premiere & de la seconde race, les Gentils-homme en France étoient obligez d'etudier, & d'etudier à fond, vû qu'ils possedoient seuls les charges de Iudicature, de Police & de finances, & que les roturiers en étoient exclus. Mais soûs la troisiéme ces derniers prirent la place des autres qui se relâcherent, & ne voulurent plus ouïr parler de rudiment.

FRED. Peut étre que tous n'ont pas renoncé egalement au College.

AUG. Il y a assurement en France des Princes & des Seigneurs qui parlent & ecriuent admirablement, & qui ne l'auroient point cedé ny aux plus vaillans, ny aux

plus

plus ſçauans Capitaines de la Grece.

FRED. Ie vous crois.

AUG. Si auec le beau genie qu'ils ont naturellement, les Gentishommes en France, de meſme qu'en Allemagne & ailleurs, ſe mettoient en état d'auoir de l'âquis, ils reüſſiroient merueilleuſement en toutes choſes ; & méme ſans cet âquis ils ſont tad mirables dans la conuerſation, & ont vn certain feu qui manque à beaucoup de nations.

FRED. Enfin ſi l'on ne fuit l'etude que par la ſeule crainte d'étre pedan, il me ſemble qu'il n'y a en general qu'à cuiter tous les termes de l'ecole.

AUG. Selon les choſes qu'on traitte, ce ſeroit mal parler que de ne parler pas en termes de l'art.

mais il faut que ce ſoit auec vne certaine iuſteſſe qui s'élongne entierement de la maniere dont on s'explique au College.

FRED. On dit bien qu'il y a auiourd'hui des gens en France qui traittent lès ſciences auec vne force & vne delicateſſe admirable.

AUG. Sans parler de cette celebre Compagnie de Paris qui a pour chef le chef méme de la Iuſtice, & dont les oracles ſont receus auec tant de reſpect de toute la Terre, il y a en France nombre de perſonnes, qui ont beaucoup de politeſſe auec beaucoup de ſçauoir.

FRED. Puiſque nous en ſommes venus ſi auant, ie vous diray mon gouſt en matiere d'entretien. I'aime fort ces eſprits vniuerſels

uerſels qui ſçauent parler de tout, qui ont des notions generales de toutes les choſes, & qui ne demeurent point muets ſur quelque ſuiet que vous les iettiez.

AUG. Mais auſſi ils ne touchent qu'à l'écorce, & ne peuuent rien approfondir.

FRED. Vn peu de hardieſſe; & vne galante effronterie ſuppléent à tout. I'en ay connu qui auoient le talent de bien debiter, & qui debitoient de la ſorte hardiment tout ce qu'ils ſçauoient, & au delà.

AUG. Il s'en trouue toûjours quelqu'un plus fort ſur vne matiere que ſur vne autre. L'vn poſſede l'hiſtoire de ſon ſiecle parfaittement, l'autre, l'hiſtoire des ſiecles paſſez. Celuy cy fait toute ſon étude de l'origine & des

alliances des maisons ; celuy là est grand nouuelliste. Mais pour bien reüssir dans la conuersation, ie vous áuoüe, qu'il faudroit étre tout cela ensemble, & pouuoir parler vn peu de tout.

FRED. Ie vous le dis encore vne fois. I'aime mieux ces gens qui effleurent les matieres, mais qui sçauent parler de toutes matieres; que ces autres qui ne sçauroient se mouuoir que dans vne seule sphere, & qui n'ont point d'action ailleurs.

AUG. Au reste sçauez vous l'art de vous rendre agreable dans la conuersation?

FRED. Vous me le pouuez apprendre.

AUG. Ie croy qu'il consiste en deux regles principales. La premiere est d'auoir quelque gayeté dans

dans ſes diſcours, mais vne gayeté qui ne tombe point dans la raillerie, & qui ne s'echape point à des termes ſales, dont les galans du ſiecle font tout l'ornement de leurs diſcours. La ſeconde eſt de conſider le ſexe, l'âge & les inclinations de la perſonne à qui vous parlez.

FRED. Ie vous ecoute.

AUG. Ce ſeroit vn mechant entretien pour vne femme de luy parler de guerre, de procez, & de la cherté des viures. Il ne faut l'entretenir, ſur tout ſi elle aime la galanterie, que de modes, que d'etoffes, que de Romans, que de promenades, que d'intrigues & d'autres choſes de la ſorte dont elle aime le debit.

FRED. Vous en iugez bien.

AUG. De méme vn vieillard

eſt bien aiſe qu'on le iette ſur les choſes qui ſe ſont paſsées durant ſa jeuneſſe. Vn gentilhomme qui aime la chaſſe prend plaiſir qu'on luy parle & de meutes & d'oyſeaux. Vn Braue n'eſt pas fâché qu'on luy donne lieu de diſcourir d'vn combat. Ceux qui aiment l'Hiſtoire & la Genealogie ſont rauis qu'on leur donne occaſion de montrer ce qu'ils en ſçauent. Il en va du reſte à proportion.

FRED. Il n'y a icy qu'vn mal à craindre ; que tandis qu'on s'etudie à ſe rendre complaiſant & agreable, on ne s'ingere de parler des choſes que l'on n'entend pas aſſez, & qu'on n'entame vn diſcours dont on ne puiſſe ſortir à ſon auantage.

AUG. Vous me faittes ſouue-

nir de

nir de ce fameux peintre de l'Antiquité, qui ne put soufrir qu'vn artisan portast son iugement sur vne chose qui alloit au delà de son mêtier.

FRED. C'est ainsi qu'Hannibal se moqua d'vn Philosophe qui voulut parler de la guerre deuant luy. Et ie vous âuoüe qu'il est dangereux de s'embarrasser dans des matieres qui sont au dessus de nôtre portée.

AUG. C'est ce qu'il ne faut iamais faire, sur tout en presence de gens capables de decouurir nôtre feble, & de nous donner le dementi. Mais cela n'empesche pas que nôtre regle ne vaille, & qu'il ne soit à propos dentretenir chacun selon son genie.

FRED. Vous ne dites rien que ie n'approuue.

AUG. Mais s'il y va de la prudence de ne pas s'engager dans vn discours dont on ne se peut aisement tirer; il y va d'ailleurs de la charité de ne pas pousser à bout vne personne dans la conuersation, de ne rien exiger d'elle au de là de son pouuoir, & de ne la pas faire rougir en compagnie, comme i'en connois qui prennent plaisir à desarçonner les gens.

FRED. I'enay beaucoup à vous ecouter.

AVG. Que vous diray-ie plus? Il est méme de la modestie de ne pas éaller tout ce qu'on sçait; bien loin d'approuuer ceux qui affectent tout ce qu'ils disent, qui pesent toutes leurs paroles, & qui s'applaudissent eux mémes en discourant.

FRED.

FRED. A vous entendre parler, ie crois aisement que vous ne vous demeslez pas mal d'un entretient, de quelque nature qu'il puisse être, & que rarement vous demeurez court.

AUG. Ie babille peut être assez, mais ie doute fort si ce babil plaist à tout le monde.

FRED. Vous ne le deuez pas souhaitter; car ie croy que qui pense plaire à tout le monde ne plaist à personne, de méme que qui croit auoir tout le monde pour amy n'en a aucun.

AUG. Disons enfin qu'il ne faut pas seulement faire choix de la conuersation, mais qu'il faut encore faire choix des personnes, & ne ne rechercher l'entretien que de celles qui ont ensemble & de la vertu & du sçauoir.

FRED. Nous n'auons point encore parlé du beau ſexe, dont l'entretien eſt ſi agreable, & que ie prefere volontiers à l'entretien de tous nos ſçauans.

AUG. Il eſt vray que la conuerſation des femmes a quelque choſe de bien charmant, lors qu'elles ne preſument pas trop de leurs forces, & qu'elles n'ont pas vne trop grande demangeaiſon de parler.

FRED. Ce petit caquet eſt auantageux aux Etrangers, quand ils ont le bonheur d'en eſtre ſouffers.

AUG. Il leur eſt auſſi ſouuent nuiſible, & vne ieuneſſe imprudente ſe laiſſe quelquefois prendre à vn petit éclat de beauté, & s'engage dans des affaires d'où elle ne ſçauroit apres ſortir.

FRED.

FRED. Pour moy, ie ſuis à l'epreuue de ce coſté là. I'honnore fort toutes les Dames, mais ie les honnore ſeulement; & pour l'amour, ie n'en connois que le nom.

AUG. Ie vous diray donc à mon tour que vous eſtes ſage, & que la Nobleſſe Etrangere qui vient en France ou qui va ailleurs, ne doit auoir de paſſion que pour les armes & les belles lettres.

FRED. Ce ſeroit faire tort à nos parens de nous attacher d'affection à des objets étrangers, & ruiner d'abord tout le deſſein que nous auons de nous auancer.

AUG. C'eſt pour cela ſans doute que la pluſpart des peres donnent des ſurveillans à leurs fils, & il n'eſt pas ſeulement ne-

ceſſaire de regler leur bourſe, mais encore de regler toutes leurs demarches & leurs paſſions.

FRED. A vous entendre parler, vous ne ſeriez pas vn fort mauuais Gouuerneur.

AUG. Ie ſçay mieux diſcourir de ces choſes que les pratiquer, & vne ieuneſſe ſeroit aſſez mal ſoûs ma conduite.

FRED. Ie crois aiſément qu'vn Gouuerneur qui ſe veut bien aquiter de ſon deuoir a vne peſante charge, ſur tout quand le Ieune Gentilhomme qu'il conduit a l'eſprit alerte, & n'aime pas la cenſure.

AUG. C'eſt aux peres & aux tuteurs à y bien tenir la main. Mais pour r'entrer dans nôtre diſcours, il n'y auroit rien de plus agreable

agreable au monde que la conuersation, comme il n'y a rien de plus conforme à la nature de l'hommes si elle pouuoit être epurée de quelques defauts qui s'y rencontrent souuent.

FRED. Quels sont ces defauts.

AVG. Ce sont des vices regnans, qu'il est presque impossible de deraciner de l'esprit des hommes.

FRED. Ie vous ecoute.

AVG. Quoy que la raillerie si ordinaire aux François, & dont ils se demêlent auec bonne grace, rende quelquefois l'entretien plus gay, elle peut le rendre aussi quelquefois chagrin pour les personnes qui ne l'aiment pas, & engendrer des secretes inimitiez, ou des querelles ouuertes.

FRED. A ce conte, le plus seur seroit de la bannir entierement de la conuersation.

AUG. Comme il faut être doüé d'un genie particulier pour bien railler, & comme il y a tres peu de gens qui entendent raillerie, ie crois en effet qu'il n'y auroit pas grand mal de bannir & la douce, & la piquante ; vû qu'on passe aisement de l'une à l'autre. & qu'on tombe enfin dans la Satyre.

FRED. Les François sont stilez à cette maniere de conuerser familierement, & ne s'offencent de rien.

AUG. Il est vray qu'ils ne se piquent pas d'abord de la moindre chose, & ie vous âuoüe que s'ils sont trop patiens, nous sommes de notre costé trop delicats.

FRED.

FRED. Nous nous emportons à la verité vn peu trop facilement, & nous en venons souuent à des eclairciſſemens fâcheux pour des choſes qui ne le meritent pas.

AUG. Il ne faut pas prendre feu d'abord, & nous deuons mieux examiner le motif & le genie de la perſonne qui parle, qui ſouuent n'aura nul deſſein de nous faſcher.

FRED. On n'eſt pas toûjours maîtres de ſes premiers mouuemens.

AUG. Diſons en vn mot que la raillerie, de quelque part qu'elle vienne, n'a iamais produit de bons effets, & qu'vne parole a ſouuent causé vn meurtre.

FRED. I'en ay vû des exemples.

AUG. Il me ſouuient d'auoir

leu dans cette belle Hiſtoire de Henry le Grand composée depuis peu par vne des plus excellentes plumes du Royaume, qu'vn de ſes Capitaines ne pouuant ſouffrir vne raillerie de ſon Roy, quoy que le fondement en fuſt veritable, au preiudice de ſon honneur & de ſa religion liura au parti contraire vne place dont il étoit Gouuerneur.

FRED. Ce n'eſt pas là vne action qu'on doiue approuuer.

AUG. Ie l'auoüe; mais c'eſt pour vous faire voir iuſqu'où vne raillerie piquante nous peut emporter, puiſque n'ayant rien de plus cher que la Religion & l'honneur, nous étoufons l'vn & l'autre pour tirer raiſon d'vn diſcours mocqueur.

FRED. En parcille rencontre ie ne

ie ne voudrois pas repondre de moy meme ; & comme ie n'aime point du tout à railler perſonne, ie ne prens pas auſſi plaiſir à étre raillé.

AUG. Puiſque voicy le livre ſur ma table, ie veux vous montrer la reflexion que ſon excellent Autheur fait à ce ſujet.

FRED. I'en ſeray tres aiſe.

AUG. Voicy l'endroit, nous pouuons le lire enſemble. *Vn Prince doit ſur toutes choſes s'abſtenir de la raillerie. Car il n'y a point de vice qui faſſe tant d'ennemis, ny qui ſoient plus dangereux, parce qu'ils demeurent couuerts. Tel mot qui ſortant de la bouche d'vn particulier ne ſeroit qu'vne legere piqueure, eſt vn coup de poignard ſortant de celle d'vn Prince, & laiſſe dans le cœur des reſſentimẽs mortels. Et il ne faut point*

flatter les Grans de ceste persuasion, que leurs suiets & leurs inferieurs doiuent tout soûfrir d'eux, parce que là où il s'agit de l'honneur, plus la personne qui le blesse est superieure, plus la playe en est grande: de mesme que l'impression d'vn corps est plus forte, plus il a de poids, & qu'il tombe de plus haut.

FRED. Ce grand homme raisonne admirablement.

AUG. Il est aussi fort par tout ailleurs, & se montre tout à la fois & eloquent & fidelle.

FRED. Mais si la raillerie est mauuaise, la medisance vaut encore moins.

AUG. La medisance ne peut étre que l'occupation d'vne ame basse & maligne, & d'vn esprit plein d'oisiueté.

FRED. Bien loin qu'on puisse souffrir

ſouffrir ceux qui inuentent, qui accroiſſent ou diminuent les choſes. Il y a même des veritez deſobligeantes qu'il ne faut pas dire, & qu'on ne peut dire ſans malice, & ſans deſſein de nuire à autruy.

AUG. Ie connois des gens qui diſent tout ce qu'ils ſçauent des vns & des autres, mais qui n'ont d'autre motif que leur diuertiſſement.

FRED. I'en connois d'autres qui ſe plaiſent à faire des portraits, & qui vous dépeignent les gens d'une étrange ſorte.

AUG. Ils ne doiuent pas treuuer mauuais ſi l'on fait auſſi le leur: mais entre nous il n'y a pas beaucoup de generoſité dans toutes ces ſortes de galanteries.

FRED. Pour moy, ie ſuis l'homme du monde qui me mets le

moins en peine de la maniere de viure de mon voisin.

AVG. C'est en vser comme il faut, on doit laisser viure chacun à sa mode.

FRED. Si ie puis aider vn ami de la bourse, ie n'attens pas qu'il me le demande: mais si ie puis l'aider de conseil, il faut qu'il me le demande auparauant.

AVG. Ce sont là de belles maximes, & bien genereuses; car enfin nous ne sommes point dans vn siecle où la charité fournisse tant de conseils.

FRED. Ils peuuent veritablement partir de diuerses sources; & s'il se falloit étendre sur cette matiere, nous en aurions pour long temps.

AVG. Vous dites vray, demeurons en là. Si ie ne me trompe, vous

pe, vous auez besoin de vous repo-ser.

FRED. A ne vous point mentir, ie suis vn peu las, car nous auons ioüé pour le moins douze parties, presque toutes de six jeux.

AUG. Je serois mort, si i'en auois fait autant, Si vous me croyez, vous irez vous mettre au lit.

FRED. C'est ce que ie vais faire, nous remettrons nôtre visite à de-main.

FIN.

ENTRETIEN NEVFVIEME DE L'EVROPE.

GVSTAVE, FREDERIC.

GVSTAVE. VOus me dittes là des choſes que i'aurois de la peine à croire, ſi elles partoient d'vn autre autheur.

FRED. Ie ne vous dis pourtant rien que de veritable, & qui ne vous puiſſe être confirmé par d'autres. Mais en fin, pourquoy voulez vous que nôtre Europe ſeule ſoit ciuilisée, & qu'il n'y ayt au reſte du monde que de l'ignorance & de la brutalité.

GVST.

GUST. Vous m'auoûrez que l'Affrique, à la prendre de tous les côtez, n'eſt qu'une barbarie continuelle ; & que les deux Ameriques, dans tous les lieux où les peuples de l'Europe n'ont pas penetré, nourriſſent plutoſt des ſatyres que des hommes.

FRED. Il eſt vray qu'on n'en peut guere juger autrement à conſiderer leur taille, leur equippage & leur maniere de viure; quoy qu'au fonds ils raiſonnent, & qu'ils ſoient capables d'inſtruction.

GUST. Ie ne vous en parle auſſi de la ſorte qu'à l'égard de leur corps tout contrefait, de leur teint bruſlé, & de leurs mœurs groſſieres & ridicules.

FRED. Vous n'en pouuez dire autant des Aſiatiques, & ſi vous les auiez frequentés comme i'ay

fait, vous en auriez bien meilleu opinion.

GVST. Tout ce que ie puis vous accorder, eſt que les Perſans ont quelque politeſſe & quelque vertu, & que les Chinois & les Indiens ne ſont pas entierement bruraux; car pour les Tartares ny les Tures, ie ne voy pas que perſonne s'en loüe beaucoup.

FRED. Ie n'exige pas vôtre approbation ponr ces derniers: mais pour les autres, ie vous aſſure que ceux qui les ont connus en diſent du bien. Toute nôtre Europe auſſi n'eſt pas vniuerſellement polie, & vous ne trouueriez pas vôtre conte ny vers la mer glaciale, ny vers l'Archipel.

GVST. Ie n'ignore pas que la Grece qui fut autrefois le ſeiour des Mu-

des Muſes, n'eſt à preſent qu'vn triſte deſert, & que la Thrace & la Sarmatie n'ont rien que de rude. Mais il y a dans cette partie du Monde tant d'autres belles Prouinces ſi polies & ſi agreables, qu'il n'y a guere que l'auarice qui puiſſe porter les hommes ailleurs.

FRED. Ce ne fut qu'vne folie de ieuneſſe qui me porta en Aſie. Me trouuant à Prague auec vn riche Ioüaïllier de mes amis, ie le ſuiuis à Veniſe, & auec l'argent que mon Tuteur auoit deſtiné pour mon voyage de France, ie paſſay à Smyrne; & courus iuſqu'aux Etats du Mogol, d'où ie ne ſuis de retour que depuis vn mois.

GVST. Vous auez fait là vn tres long voyage, mais ie doute qu'il vous ſoit auſſi vtile comme

vous l'auroit été celuy d'Angleterre ou d'Italie.

FRED. Ie le conte veritablement pour peu de chose, & i'ay seulement satisfait à ma curiosité. Mais ie pretens aussi voir toute l'Europe, & dés que i'auray donné ordre à mes affaires, ie me mettray en chemin.

GVST. Ie l'ay presque toute courue d'vn bout à l'autre, & ie pourrois vous donner de bons conseils, pour remporter quelque fruit de vos voyages.

FRED. C'est ce que i'espere de vôtre amitié; & ie vous coniure de m'apprendre quelque chose du genie & de l'estat present des differens peuples de L'Europe.

GVST. Vous m'en demandez trop, & plus que ie ne vous ay offert.

fert. Il y a diuers Autheurs qui ont écrit auec liberté leur sentiment sur cette matiere, vous les pouuez consulter.

FRED. Ces Autheurs ne sont pas toûiours sinceres, ny exempts de passion ; & d'ailleurs les Estats chaingent de face à toute heure.

GVST. Vous auez raison, & depuis vingt cinq-ans il s'est vû d'etranges reuolutions en beaucoup de lieux.

FRED. Nous sommes assez ieunes pour en voir d'autres, & il semble qu'on se lasse de la paix.

GVST. La guerre à dire le vray, regne toujours sur mer ou sur terre, & quand le canon ne fait plus de bruit dans la campagne, il va troubler l'Ocean.

FRED. C'est ce que nous voyons aujourd'huy auec douleur ; &

les deux puissantes Nations qui sont aux mains font souffrir auec elles toute l'Europe.

CVST. Comme elles sont les maîtresses du grand commerce, & comme le commerce est vne chaisne qui atteint d'Orient en Occident, il est impossible que tout le monde ne se sente de cette interruption.

FRED. Ie ne vois que le Roy de France capable d'appaiser ce different, & de redonner vne seconde fois le calme à toute l'Europe, dont il s'est rendu maintenant comme le Iuge & l'Arbitre vniuersel.

GVST. A en parler sainement, & à considerer la gloire de son regne & l'éclat de sa conduite, il n'y a point de Prince qui luy puisse contester cet áuantage, & qui ne

recher-

recherche ſon amitié.

FRED. Mais ie ne m'apperçois pas que vous reculez inſenſiblement, & vous ne me parlez point de ce que ie vous ay prié de me dire des mœurs & des coûtumes des peuples.

GVST. Comme vous n'auez pas deſſein d'arpenter toute l'Europe, dont toutes les Prouinces ne peuuent pas egalement contribuer à former vn homme, il n'eſt pas neceſſaire de vous entretenir de toutes ſes Nations.

FRED. Ie vous âuoüe que ie n'ay aucune demangeaiſon d'aller veoir les Moſcouites, ny les Valaques, ny les Moldaues, ny ce que l'Ottoman poſſede au deça du Boſphore & de l'Archipel. & Hors de là il y a peu d'Eſtats dans l'Europe que ie ne ſouhaitte de con-

GVST. C'eſt vous y bien prendre, & de la ſorte vous ne manquerez iamais de reüſſir.

FRED. Aprenez moy donc enfin de quelle maniere ie me dois conduire, & donnez moy en peu de motz quelque idée des peuples que ie veux voir, pour me regler alors ſelon vos preceptes.

GVST. Ie vous ay dit déja qu'il y a d'habiles gens qui ont écrit ſur cette matiere, & qui vous peuuent inſtruire beaucoup mieux que moy. Barclay en ſuitte de ſon Euphormion nous fait vn portrait aſſez fidele de toutes les Nations. Mais ſi vous voulez vn excellent guide dans vos voyages, attachez vous à Monſieur du May Conſeiller de ſon Alteſſe de Wirtemberg, qui vous dõnera de tres bons conſeils dans ſon premier Dialogue

de l'Etat de l'Empire.

FRED. I'ay leu ce bel ouurage, & j'honnore infiniment l'Auteur; mais si je veux bien suiure ses conseils, ie ne vous dispense pas pour cela d'y joindre les vôtres, & ie ne sçay pas pourquoy vous reculez si fort, plus ie vous en sollicite, & plus ie vous témoigne d'enuie de les écouter.

GVST. Il est vray que ie vous ay promis de vous donner mes áuis sur les voyages que vous voulez entreprendre : mais il est vray aussi que ie n'auois autre dessein que d'ouurir ce liure que vous voyez, & de vous lire ce premier dialogue dont ie viens de vous parler.

FRED. C'est adroitement se tirer d'affaire : mais vous ne m'echapperez pas de la sorte, & ie veux

veux apprendre de vôtre bouche l'état preſent des peuples de nôtre Europe,& leurs vertus,& leurs vices, & leurs coûtumes & leurs interets.

GVST. Quelle route voulez vous tenir dans vos voyages?

FRED. C'eſt ce que ie pretens encore que vous m'enſcigniez.

GVST. Vous me donnez à la fois bien de la beſongne, & ie ne ſuis pas ſi bon Geographe que vous penſez.

FRED. Dittes plutoſt que vous faittes bien valoir ce que vous ſçauez, & que l'on n'obtient point de grace de vous ſans l'auoir bien achetée.

GVST. Ie ne vous feray pas languir d'auantage: mais ie ne vous diray peut étre que ce que j'ay leu en diuers Autheurs; & de la ſorte

ie ſuis à couuert, ſi vous m'allez citer vn jour ſur cette matiere.

FRED. Cette precaution eſt du nombre des inutiles. I'ay peut être aſſez de diſcretion pour ne pas embarraſſer mes amis mal a propos; & d'ailleurs ie ſçay que vous en auez aſſez vous méme, pour ne riẽ produire que de raiſonnable.

GVST. Parlons premierement de la route. Puiſque vous eſtes de Pomeranie, ſújet du Roy de Suede, & que vous voicy de retour à Viſmar, je vous conſeille de commencer vos voyages par le Royaume auquel vôtre Prouince eſt vnie, & où vous pouuez eſperer quelque fortune.

FRED. Ie ſuis bien de vôtre auis.

GVST. Ie m'embarquerois donc

donc d'abord pour Stockolm, vû qu'il eſt à propos auant toutes choſes de connoître parfaittement l'eſtat du pays où le deuoir & l'intereſt nous attachent. Je dis pour Stockolm, parce qu'encore que les Prouinces que poſſede le Roy de Suede ſoyent d'vne vaſte étenduë, il s'y treuue peu de villes conſiderables ; & l'on a vû tout le Royaume, apres qu'on a vû la capitale, qui eſt veritablement vn ſecond Paris.

FRED. On me l'a ſouuent depeinte, & comme ie me la figure, ſon aſſiette me pareſt aſſez bigearre, entre des lacs, des montagnes, & des rochers.

GVST. D'ailleurs elle eſt tres commode pour l'abord des grands vaiſſeaux, qui peuuent toucher les maiſons, & qui demeurent tran-

quilles dans le port à l'abri de tous les vents.

FRED. Pour vous donner moins de peine, & abbreger vôtre narration, ie vous proteſte encore vne fois que ie me ſoucie tres peu de l'aſſiete des Villes, de leur grandeur, & de leur beauté; c'eſt pourquoy nous paſſerons, s'il vous plaiſt, ſur cet article par tout ailleurs, & vous ne m'entretiendrez que de ce que ie vous ay demandé, & qui me ſemble le plus neceſſaire.

GVST. Je vous diray donc que les Suedois ſont fort bien faits, ciuils, adroits, bons ſoldats, qu'ils entendent bien la politique, & qu'ils n'ignorent rien de tout ce qui fait vn galant homme. Ils apprennent aiſément les langues étrangeres, & imitent dans leurs habits

habits la magnificence des François. Mais leur plus belle depense, & qui éclate le plus est dans leurs nopces, & dans leurs pompes funebres, où ils consument de grandes sommes & iusqu'à se ruiner. Dailleurs on les accuse d'vn peu de fierté, sur tout quand ils ont de l'âuantage ; & si c'est vn defaut, c'est le defaut presque de toutes les Nations. Comme au contraire, quand il faut plier (ce qui leur arriue rarement) ils sçauent si bien dissimuler, qu'ils ne paroissent point dans la soûmissiõ.

FRED. Ie voy bien par ce debut, que vous ne reüssissez pas mal dans les portraits que vous faites.

GVST. Pour les Dames Suedoises, quoyque nées sous vn climat vn peu rude, elles n'ont rien que d'aimable & de charmant.

Leur port vn peu fier a quelque chose de grand, leur taille est tres belle, leur teint vif & delicat, leur action n'est point contrainte, & leur entretien est tres galant.

FRED. En voila assez pour se faire aimer. Poursuiuez, ie vous prie.

GVST. La Suede suit la Religien Protestante que le vulgaire appelle Lutherienne, & l'Archeuêque d'Vpsal est le primat du Royaume. C'est vn Estat Monarchique, & gouuerné auec tant d'adresse, que sa politique peut passer pour vne des plus regulieres & des mieux fondées. Le Roy, quoy qu'absolu, n'entreprend rien d'important, comme en matiere de paix ou de guerre, d'alliances ou d'ambassades, sans le proposer aux Senateurs, & ceux cy de leur

costé, quoy que puissans, sçauent si bien se conformer aux volontez de leur Prince, que rarement ils se treuuent d'vn contraire sentiment.

FRED. I'ay ouï dire qu'ils sont tres prudens en leurs affaires, & que le dessein d'enuahir la Pologne fut tenu si secret de plus de soixante personnes à qui il fut proposé, que l'on n'en sceut iamais rien que dans l'execution.

GVST. Cela passeroit pour vne merueille dans beaucoup d'autres Estats. Au reste toutes les affaires se rapportent à sept Conseils; au Conseil de Iustice, au Conseil de Guerre, au Conseil de l'Admirauté, à la Chancellerie, au Conseil des Finances, au Conseil du Commerce, & au Conseil des Montagnes. Les cinq officiers des cinq

premiers Conſeils ſont appellez les cinq Grands Seigneurs, ſont Tuteurs du Roy, & aujourd'huy auec la Reine mere gouuernent abſolument le Royaume durant ſa Minorité.

FRED. Pour la Suede, i'en ay veritablement quelque connoiſſance, & mon pere qui a toûjours ſuiui le feu Roy m'en a quelquefois entretenu. Ie ſçay qu'elle eſt diuiſée en cinq Gouuernemens Generaux, qu'elle obeït à quatre Grans Preſidens de Iuſtice, & reconnoiſt vingt neuf Lieutenans ou Gouuerneurs de Prouinces.

GVST. Il faut âjoûter que l'Arſenal eſt des mieux fournis, que la flotte eſt de quarante vaiſſeaux de guerre toûjours bien entretenus, que le feu Roy a laiſſé vn fonds pour en baſtir neuf toutes

les années, & qu'il auoit toûjours sur pié vingt huit Regimens.

FRED. Il faut auoüer que la Suede a eu deux Roys de suitte qui ont fait autant de bruit en Europe qu'Alexandre en fit iadis en Asie, qui ont couru plus vîte que luy, qui ont passé des canaux plus larges que l'Araxe & le Granique, & qui ont vaincu des peuples plus aguerris que les Perses & les Indiens.

GVST. Il me souuient à ce sujet de deux Epigrammes dont l'Autheur m'est tres bien connu, & qui ont fait quelque bruit dans beaucoup de Prouinces de l'Europe.

FRED. I'aime infiniment la Poësie, & vous ne me desobligerez pas de m'en faire part.

GVST. Peut être auray-ie assez bonne memoire pour m'en souue-

nir.

nir. La premiere eſt pour ce fameux paſſage du Belt.

Le Ciel, des Suedois les deſſeins authoriſe.
Sur les eaux il les fait marcher.
Dieu qui fit de la mer deux remparts à Moyſe,
En fait à Charles vn plancher.

FRED. Vous auriez eu tort de me cacher vne ſi belle Epigramme & & c'eſt dire beaucoup en peu de mots.

GVST. La ſeconde eſt ſur le courage infatigable de vos troupes, & va de la ſorte, ſi ie ne me trompe.

Durant cet hyver rigoureux,
Que les corps les plus vigoureux
Par le froid ſe laiſſoient abbatre,
Le ſoldat Suedois ialoux de ſon renom
A ſceu s'échaufer à combatre,
Et ne s'eſt âproché que du feu du canons;

FRED.

FRED. Celle-cy à mon gré n'eſt pas ſi forte que l'autre, mais elle me ſemble plus Martiale.

GVST. Puiſque vous aimez les vers, ie vous en diray vne troiſiéme du méme Autheur, qui auroit eu à mon auis plus de force, s'il auoit pû ſerrer ſa penſée, & reduire douze vers à huit.

FRED. I'auouë qu'il y a des Epigrammes dans Martial méme ou la penſée languit, & eſt comme étoufée par vne longue ſuitte de vers, mais on ne peut pas toûjours ſe reſtreindre, & i'en ay leu de douze & de quatorze qui conſeruoient leur grace & leur netteté iuſqu'à la fin.

GVST. Quoy qu'il en ſoit, écoutez encore cette troiſiéme, ſur le méme paſſage.

Ce Romain qui fit à son dos
Tandis qu'il combatoit rompre le pont du Tybre,
Se voyoit chez les siens la retraitte plus libre.
Que de Funes le Roy des Gots.

L'vn n'eut qu'vn fleuue à trauerser;
L'autre a toute vne mer, dont la face inconstante.
Apres l'auoir flatté trahissoit son attente,
S'il eut voulu la repasser.

Mais si par vn sort peu commun,
Charles fait plus qu'Horace, & plus qu'on n'ose croire,
C'est qu'il a découuert plus de champ à sa gloire,
Et que deux yeux voyent mieux qu'vn.

FRED. De fait Horace étoit borgne, & cette pensée ne me deplaist pas.

GVST. Ce méme Autheur qui

qui ne me cachoit rien de tous ſes ouurages, fit d'autres pieces galantes ſur ce ſuiet, qui faiſoit alors parler toute l'Europe, mais ie vous en ay aſſez dit, & nous pouuons r'entrer dans nôtre diſcours.

FRED. Vous ne m'auez point touché les intereſts de Suede.

GVST. Ie croy que le grand intereſt des Suedois eſt de ſe tenir toûjours etroitement vnis auec la France, & de ne pas negliger les occaſions d'entrer en Allemagne, ſur tout quand ils y ſont appellez. De n'auoir rien à demeſler auec les Moſcouites, & de tenir toûjours en haleine leurs autres voiſins.

FRED. Ce n'eſt pas en mal iuger.

GVST. Charles XI. du nom,

Roy de Suede, fils de Charles Gustaue n'a à presẽt que neuf ans. Son port & ses actions promettent aux Suedois vn Monarque qui atteindra la gloire & les vertus heroïques de l'inuincible Charles, & du Grand Gustaue. La Reine sa mere fille puisnée du Duc de Holstein, est vne Princesse tres accomplie, & fort aimée de tous ses sujets.

FRED. Vous me faittes là vne belle peinture de la Suede.

GVST. Vous pouuez âjoûter qu'elle est veritable. Il est temps que ie vous conduise en Dennemarck.

FRED. C'est bien dit, car dans le dessein que i'ay d'acheuer ce grand tour en cinq ou six ans, il ne me faut pas arrêter trop long tems en chaque Prouince.

GVST.

GVST. Il y en a quelques vnes qui meritent vn plus long seiour que d'autres, & où il y a plus à profiter.

FRED. Ie croy bien qu'il ne faut pas passer en courant ny la France ny l'Italie, & qu'il y a plus dequoy y etudier qu'en d'autres lieux.

GVST. Vous auez raison, & Paris & Rome ne sont iamais sans de grosses troupes d'Etrangers, qui vont y passer l'hyuer, & souuent l'année entiere.

FRED. Conduisez moy donc maintenant en Dennemarck.

AVST. Ce que ie vous ay dit de Stockolm, ie vous le dois dire de Coppenhague, & qui a vû cette Ville, veritablement tres belle, a vû le Royaume entier.

FRED. Seroit il possible que

tant de Prouinces qui en dependent n'euſſent aucun lieu digne dêtre vû?

GVST. A dire la verité, ny Flensbourg, ny Odensée, ni Roschild n'ont gueres fait de bruit que dans les guerres dernieres du Dennemarck auec la Suede; & pour la Noruege, c'eſt vn long boyau qui conduit au Nord, & qui touche les Lappons, où parmi vne longue & ennuyeuſe ſuitte de bois & de roches on ne treuue que Bergues, Ville ancienne & fameuſe pour le commerce, mais où ie ne croy pas que la politeſſe regne comme en Dennemarck.

FRED. Il y a de l'apparence.

GVST. En reuanche, comme la Prouince de Iuttland & les belles & grandes Iſles qui ferment la Mer Baltique, ſont des pays tres fertiles,

fertiles, il s'y trouue grand nombre de bonnes maisons, & les Danois qui voyagent presque tous, & qui ont naturellement de la disposition à toutes les belles choses, se rendent en suitte à Coppenhague aupres de leur Prince, & donnent à cette grande Ville beaucoup d'eclat.

FRED. I'ay oüy dire qu'ils sont tres ciuils, & vn peu moins fiers que leurs voisins, & qu'il y a peu de Nations qui les surpassent en esprit & en prudence.

GVST. Ie me trouuay à Paris lorsque cet Illustre Ambassadeur de Dennemarck Hannibal Sestéde y parut auec vne splendeur digne de son Roy, & fit auoüer dans sa personne & dans la belle suite qui l'accompagnoit, qu'on ne peut auoir au monde plus de

politeſſe ny plus de vertu.

FRED. Les Danois ſe communiquent ils aiſément aux étrangers?

GVST. Ie vous ay dêja dit qu'ils ſont tres ciuils, & comme ils aiment la belle conuerſation, on peut aiſément faire ſocieté auec eux, & ſe repoſer ſur leur parole. Ils ne ſont pas veritablement des plus raffinez; mais ce n'eſt peut être pas vn grand defaut, & ils n'ont en effet de l'eſprit que pour le bien employer.

FRED. Il y a du plaiſir d'auoir affaire auec des gens de la ſorte.

GVST. Pour leurs dames, elles ſont tres bien faittes & tres galantes, & ont vn agreable enioüement auec vne grande modeſtie. Que peut on chercher de plus?

FRED.

FRED. Comme ie ſuis de complexion vn peu amoureuſe, c'eſt m'en dire aſſez pour m'obliger à me tenir ſur mes gardes, lorſque ie ſeray en cette Cour.

GVST. Enfin les Danois ſont braues, & ont du cœur ; ils en ont donné des marques dans tous les ſiecles, & depuis peu dans ce rude ſiege de Coppenhague qui dura pres de deux ans, où la valeur des Bourgeois rompit tous les efforts & fit áuorter les grans deſſeins d'vn des premiers Roys du Monde, en le repouſſant pluſieurs fois vigoureuſement, & le contraignant enfin de ſe retirer.

FRED. Les vaiſſeaux Hollandois âpporterét la nouuelle de ce fameux ſiege, comme j'eſtois à Surat ville maritime d'vn des Royaumes des Indes ; & de la manie-

re qu'ils la racontoient, je ne sçay qui estoient les plus dignes d'admiration, ou des assiegeans, ou des assiegez.

GVST. A present ce Royaume joüit d'une profonde paix, & d'electif qu'il étoit auparauant s'est rendu hereditaire depuis cette guerre, quoy que pourtant les Senateurs y ayent toûjours grande authorité.

FRED. Ce que le Roy a perdu d'vn costé, il l'a regagné de l'autre.

GVS. Frederic III. Roy de Dennemarck est âgé enuiron de cinquante ans, Prince magnanime & vertueux, de la maison d'Oldembourg, & Archeuesque de Breme auant qu'il fust paruenu à la Couronne. La Reine sa femme, sœur des Ducs de Brunsvvic & de Lu-

de Lunebourg, est vne Princesse tres bien faite, tres spirituelle & tres genereuse; & le Prince leur heritier de l'âge de vingt ans a paru ces années dernieres à la Cour de France auec grande approbation de chacun.

FRED. En voila assez, parlons des Interets de cette Couronne.

GVST. Ie croy que l'interest des Danois veut que l'Empereur soit de leurs amis, ou qu'il se trouue occupé de sorte à ses propres affaires, qu'il n'ait pas le tems de songer à eux pour les inquieter; Que les François ne s'auancent pas trop dans les pays bas; Que les Hollandois se tiennent toujours de leur costé, & que les Suedois leurs plus redoutables ennemis ayent toûjours quelque chose à demesler auec leurs autres voi-

ſins, ou auec l'Electeur de Brandebourg, ou auec les Polonois, ou auec les Moſcouites. Pour la Religion de ces peuples, c'eſt la méme que celle des Sucdois.

FRED. Ie me voy dêja aſſez bien inſtruit de ces deux Royaumes, ie meurs d'enuie de me rendre aux Pays bas.

GVST. Ces Pays ſont tres differens, & de Religion, & de gouuernement, & de coûtumes. Ce ſont des Prouinces, dont les vnes obeïſſent au Roy d'Eſpagne, & les autres ont recouuré par les armes leur premiere & ancienne liberté.

FRED. I'ay appris en effet que dans le traitté ſolennel qu'elles ont fait auec ce Prince, il reconnoiſt ces peuples *comme peuples libres*; ce *comme* ayant leué les difficultez

cultez qui l'accrochoient, & contenté à la fin les deux partis.

GVST. En ce monde tout eſt ſuiet à interpretation, & les actions, & les diſcours, & les mots, & les ſyllabes; & chacun eſt naturellement diſposé à ſe flatter. Quoy qu'il en ſoit, cette partie des Pays bas, qu'on appelle auiourd'huy Prouinces vnies, apres auoir gemi quelque tems ſoûs le ioug d'Eſpagne, & ſoûs l'horrible tyrannie du Duc D'Albe, qui ſeruit tres mal ſon maître, reprit cœur tout d'un coup, & ſe remit en poſſeſſion d'une liberté qu'on luy auoit rauie, & dont elle a iouï de tout tems.

FRED. Si cette Republique n'eſt pas la plus ancienne du Monde, c'eſt ſans doute auiourd'huy la plus puiſſante, & celle qui ſe fait

le plus considerer.

GVST. On ne peut juger autrement de ces fameux peuples qui ont tenu teste si long tems & si glorieusement à cette vaste Monarchie qui se vante d'auoir chez elle le berceau & le tombeau du Soleil; Qui font tous les ans des courses de compagnie auec ce grand Astre; Qui se sont dressez vn pont flottant des eaux du Rhin iusqu'aux eaux du Gange; Qui effacent aujourd'huy tout le renom que les Argonautes ont dans l'Histoire; Qui auroient pû trouuer à ce Conquerant des Indes, des terres encore plus éloignées, & de nouueaux Mondes pour assouuir son ambition; Qui doiuent mettre desormais auec leurs voisins aux poupes de chacun de leurs vaisseaux, qu'on void

singler

singler & vers l'Orient & vers l'Occident, & vers le Nord, & vers le Midy, où ils font par tout reconnoître auec le leur l'Empire de Christ, DOMINATVR A MARI VSQVE AD MARE; Qui sont ingenieux à depouïller toute l'Asie de ses tresors, comme toute l'Europe de ses sçauans hommes; qui ont sçû tenir souuent en balance diuers Estats de l'vne & de l'autre, & qui se rendent en fin egalement redoutables en terre & en mer.

FRED. Vous me faittes là vne description bien magnifique.

GVST. Elle n'est pas de mon crû, & vous la treuuerez mot pour mot dans vn des ouurages de l'Autheur des Epigrammes qui ne vous ont pas déplu. Car, s'il vous en souuient, ie vous ay dit que ie

me seruirois en partie de ma lecture pour vous satisfaire.

GVST. Il faut donc vous dire tout, & ájouter que ces Prouinces vnies, apres le secours du Ciel, sont redeuables de leur liberté, de leur gloire & de tous leurs auantages aux Princes d'Orange ; à ces Grans Heros, dont le nom remplit encore toute la Terre, & qui ont sacrifié mille fois leurs vies & leurs interetz pour le salut de ces peuples ; à vn Guillaume premier, qui cimenta de son sang les fondemens de la Republique; à vn Maurice & à un Henry ses fils, qui en accûrent la splendeur par le gain de tant de batailles & la prise de tant de villes ; & à vn Guillaume second, qui auroit atteint la gloire de son Pere & de son Ayeul, s'il eut atteint leurs années.

nées. Il mourut ieune, & cette perte affligea sensiblement tous les gens de bien.

FRED. I'ay vne grande passion de voir l'Illustre heritier de tant de Grans Princes, & l'on m'en a fait vn portrait si beau, que ie meurs d'impatience de m'en approcher.

GVST. Ie ne croy pas que personne vous en puisse guere mieux instruire que moy; i'ay eu l'honneur de le voir souuent, & i'ay eu assez de loisir de le bien enuisager pour vous en pouuoir dire veritablement ce qui en est. Vous sçaurez donc que Guillaume III. Prince d'Orange, fils de Guillaume II. & de Marie Stuart fille aînée de Charles I. Roy de la Grande Bretagne, court à present sa quinziéme année, & que dans son port

dans ſes actions & dans ſes yeux il fait connoître qu'il eſt du ſang des deux premiers Roys du Monde. Mais s'il eſt bien fait de corps, il a l'eſprit admirable, & dés ſon bas âge il en donnoit des marques qui rempliſſoient tout le monde d'étonnement. Si ie ne craignois de m'ecarter, & de faire vne trop longue digreſſion, ie vous produirois entre mille vn trait d'eſprit qu'il fit parêtre dans ſes premieres études, & au deſſoûs de dix ans.

FRED. Non, non, ie vous remettray bien en vôtre chemin, & vous ne me ſçauriez faire plus de plaiſir que de m'entretenir de ce ieune Prince.

GVST. Ie n'ay point auſſi de plus grande joye que de parler de luy, & de me le remettre deuant les yeux.

yeux. Aprenez donc en peu de mots ce que vous voulez que ie vous dise. Il y a cinq ou six ans que Fernando Tellés Ambassadeur à la Haye pour le Roy de Portugal, trahit laschement son maître, & par vn crime inouï partit vn matin sans dire adieu, & se rendit à Bruxelles. Cette action injurieuse au nom & au caractere d'Ambassadeur, surprit tout le monde, & quoy que j'eusse mangé souuent à sa table, ie criay contre luy plus fort qu'aucun. Quelques iours apres on sceut qu'il auoit passé à Mastricht en tres mauuais equipage, detesté des Portugais, & peu estimé des Espagnols. Ce fut en ce méme tems que le Ieune Prince d'Orange tomba par hazard vn soir sur vne des fables d'Esope en la presence de son Precepteur.

C'étoit le combat des oyſeaux contre les beſtes à quatre piés, duquel les oyſeaux étans ſortis auec auantage, ils condannerent la chauue ſouris à n'aller plus que de nuit, & reſolurent de luy donner tous la chaſſe, pour la punir de ſa trahiſon, & de l'audace qu'elle auoit euë de quitter leur parti dans la meslée, & depaſſer dans celuy des ennemis. Auant que le Precepteur euſt ouuert la bouche pour donner au Prince le ſens moral de la fable, le Prince luy prit la main, & s'ecriant auec vne grace merueilleuſe; Ha! dit il, voila l'hiſtoire de l'Ambaſſadeur de Portugal, c'eſt la Chauue-ſouris. Le Prince, comme ie vous l'ay dit, n'auoit pas alors dix ans.

FRED. Cela eſt admirable, & à proportion il doit à cette heure

étre

être homme acheué.

GVST. Le beau naturel de ce Prince a esté merueilleusement secondé de l'excellente conduite de son Gouuerneur Frederic de Nassau, fils naturel de Henry Prince d'Orange, Seigneur de Zulstein, Colonnel d'vn Regiment d'Infanterie, & Gouuerneur de la ville d'Vtrecht; qui a de l'esprit infiniment, dont la conuersation est admirable, & dont toutes les qualitez sont dignes du sang dont il est sorti.

FRED. Ie crois aisément qu'en cette rencontre on a fait vn digne choix, & qu'vn Prince si bien eleué, & qui promet tant, n'aura nulle peine à âquerir les affections generales de tout le Pays.

GVST. Elles luy sont dêja toutes deuoüées, & c'est beaucoup de

gloire à ces Prouinces d'auoir pour Stat-older (comme ils l'appellent) & pour Capitaine General vn Prince qui touche de si pres aux plus grands Monarques de la Terre, qui a pour Oncles le Roy de la Grande Bretagne & le roy d'Espagne ; pour cousin le Roy de France, & pour bysayeul Henry le Grand. Que si avec cela les vœux que je fais pour luy sont exaucez, surpassera la gloire & la felicité de tous ses ancêtres.

FRED. Ie joins mes souhaitz aux vôtres, & j'espere qu'il ne manquera point de matiere à sa vertu.

GVST. Au reste ce Prince ne vint au monde qu'apres la mort de son Pere, & il perdit à onze ans la Princesse Royale sa mere qui mourut à Londres de la petite verole,

role, de meſme que le feu Prince Guillaume ſon mary. Princeſſe qui auoit vne belle ame dans vn corps bien fait, bonne, genereuſe, affable à ceux qu'elle conoiſſoit, & digne en vn mot des reſpects & de l'amour de tous les humains.

FRED. J'en ay ſouuent ouï parler de la ſorte.

GVST. Mais il reſte au Prince vne Grand'mere, Princeſſe incomparable, veuue du Grand Henry, de l'Illuſtre & ancienne maiſon des Comtes de Solmes, qui a vn port plein de Majeſté, vn eſprit tout brillant de lumiere, & qui poſſede toutes le vertus ſolides qui ne tombent en partage qu'à tres peu de gens. C'eſt elle qui par ſa conduite & ſon courage heroïque ſoutient la Maiſon d'Orange, qui defend ſes interets, & qui ne

se souhaitte de vie que pour voir son petit fils qu'elle cherit tendrement, au point où elle le porte par ses souhaits.

FRED. Le Prince de son costé la doit bien aimer.

GVST. Il est trop bien né, & trop bien instruit pour manquer au respect & à l'amour qu'il doit à cette Grande Princesse, heureuse par sa fecondité, comme on estimoit autrefois heureuse Agrippine femme de Germanicus; & qui se void mere de quatre belles Princesses, de l'Electrice de Brandebourg, de la Princesse de Nassau, de la Princesse d'Anhalt & de la Princesse Marie qui doit rendre vn iour quelque Prince heureux. I'ay vû ces quatre Princesses ensemble traitter leur mere, & luy donner vn magnifique repas, pour lequel

mon

mon amy fit vn Sonnet qui leur coûta plus que les douze meilleurs plats, & qu'elles reconnurent largement & de bonne grace.

FRED. A ce que je voy, vous connoissez particulierement cette Cour.

GVST. I'y ay eu autrefois assez d'habitudes, & je ne l'ay quittée qu'auec vn regret qui me durera jusqu'au tombeau. Vous aucz encore dans ces Prouinces le Prince Maurice de Nassau, Grand Maître de l'Ordre Theutonique, Lieutenant General de la Cavalerie des Provinces vnies, Gouverneur de VVesel & de la Duché de Cleues, & cy deuant Goûuerneur & Capitaine general du Bresil, la Compagnie des Indes Occidentales ayant toûjours prof-

peré soûs sa conduite, & n'ayant pû se soûtenir depuis qu'il a quitté le commandement. C'est le Prince le plus ingenieux du monde, le plus genereux & le plus ciuil, & qui m'a fait l'honneur de me souffrir quelquefois dans son entretien, & à sa table.

FRED. I'ay du plaisir à vous écouter.

GVST. Il y a enuiron six mois qu'vn malheur épouuantable osta à la Frise vn Prince qui en estoit le Gouuerneur & le Pere, qui auoit vn grand genie, & dont les conseils étoient fort écoutez dans les Estats Generaux de ces Prouinces. C'estoit le Prince Guillaume de Nassau, qui fut blessé à mort par vn pistolet qui se lascha, & qui á laissé vne Illustre veuue, Illustre par sa naissance, Illustre par sa vertu

ſa vertu, Illuſtre par ſa beauté & par ſon eſprit, Albertine d'Orange, fille du Prince Henry & d'Amelie de Solmes, dont je viens de vous parler. Ce Prince vécut huict ou neuf iours apres vn ſi cruel accident,& eut tout le tems & tout le iugement neceſſaire pour diſpoſer toutes choſes, & pour couronner vne belle vie par vne tres belle mort. Les Friſons pour reconnoiſſance de ſes ſeruices, offrirent d'abord le Gouuernement au Prince ſon fils, qui ne peut auoir que ſept ou huit ans, ſans luy donner d'autre Surueillant durant ſa minorité, que l'eſprit de la Princeſſe ſa mere.

FRED. Ie ne doute point que cette perte n'ayt êté ſenſible à tous ces Pays.

GVST. La ſeule Prouince de

Hollande en a fait trois autres bien fâcheuſes en moins de deux ans. La premiere fut de Corneille d'Arſen Seigneur de Sommelſdick & de Spick, bien moins conſiderable par ſes immenſes riſcheſſes que par ſa haute prudence, & ſes eminentes vertus, dont le pere auoit ſi bien ſerui l'Eſtat dans ſes longues Ambaſſades en France, & qui fut tres particulierement aimé de Henry le Grand. Il a laiſſé pluſieurs belles filles, & vn fils vnique admirablement bien fait, qui a beaucoup de generoſité & beaucoup d'eſprit Il ſe nomme à preſent le Marquis de la Nocle, & a épouſé l'heritiere de feu Monſieur de Sainct André Monbrun, de la plus ancienne & plus Illuſtre maiſon de Dauphiné.

FRED. Pourſuiuez.

GVST.

GVST. La seconde perte, encore plus douloureuse, a esté de. . . . . de Nassau Seigneur de Beurevert, fils naturel de Maurice Prince d'Orange, Sergent Major de bataille, Colonnel d'vn Regiment d'Infanterie, Gouuerneur de Bosleduc, & depuis peu Ambassadeur en Angleterre pour les Prouinces vnies; Seigneur qui auoit toutes les qualitez necessaires pour bien commander, admirable dans le conseil, heureux dans l'execution, galant à la Cour, infatigable à l'armée, & en vn mot digne fils d'un si grand Prince. Il a laissé plusieurs filles tres bien faittes, dont l'aînée a pour mary le Comte d'Osseré fils aisné du Duc d'Ormond Vice-Roy d'Irlande; & deux fils qui marchent sur les traces de leur

pere, & qui consolent la Prouince d'une mort dont elle n'a pas encore quitté le dueïl.

FRED. Continuez, ie vous prie.

GVST. Enfin la Hollande a perdu depuis deux mois vn homme, sur qui elle sétoit reposée de ses principales forces, & du pesant & glorieux fardeau de la plus grande & la plus cruelle guerre qui se fit iamais sur l'Ocean, qui l'auoit si vtilement & si glorieusement seruie dans le passage du Sond, quand malgré la vaillante resistance des Suedois, & mille ouuertures que le canon auoit faites à son vaisseau, il ietta le secours dans Coppenhague. Il me souuient encore du recit qu'il luy plut de m'en faire vn iour luy méme seul à seul, lorsque nous fusmes

mes accompagner le Roy d'Angleterre iuſqu'à la flotte qui le reportoit à Londres : mais il me le fit auec vne modeſtie qui me derobboit tout l'éclat de ſes actions, que i'ay appriſes plus nettement par d'autres bouches. Enfin la Hollande a plus perdu dans la ſeule perſonne de Monſieur D'Opdam ſon Admiral, qu'elle ne pourroit gagner dans cette fatale guerre, ſi on luy amenoit dans ces havres cent vaiſſeaux, des ennemis. Ce ſeigneur de l'Ancienne & tres noble maiſon des waſſenaers eſtoit & tres vertueux, & tres vaillant, & a mieux aimé mourir au lit d'honneur que dans vn lit de repos, où la goute dont il eſtoit mal-traitté le demandoit. Mais quoy qu'on le priaſt de ſe diſpenſer de ce com-

bat, sans preiudice de ses dignitez & de sa charge, il répondit en grand & modeste Capitaine, que ses maîtres pouuoient enuoyer sur la flotte qui il leur plairoit pour la commander, mais qu'il les supplioit de luy permettre d'y aller aussi, & d'y seruir de sa personne, le mieux qu'il pourroit.

FRED. Il faut mettre cette genereuse repartie au rang des plus belles qui nous restent de ces anciens Capitaines de Sparte & d'Athenes.

GVST. On le satisfit, il y fut, il y est mort, & il viura eternellement dans la memoire des hommes. Outre qu'il a laissé vn fils, la viue image du pere, & qui a eu vne tres belle education.

FRED. I'auouë que voila de grandes pertes dans bien peu de tems.

GVST.

GVST. La Hollande a d'autres vaillans Chefs sur mer & sur terre. Désque l'Admiral Opdam eut esté tué, le vice-Admiral Tromp digne fils de feu Martin Harpert Tromp la terreur de l'Ocean, a qui les Hollandois ont erigé à Delft vn tombeau superbe, arbora le pauillon, & ralliant ce qu'il peut de vaisseaux trauersa comme vn foudre toute l'armée ennemie, & se battit en retraitte si vaillamment, que cette retraitte ne luy fut guere moins glorieuse qu'vne victoire. Le Vice-Admiral Ruyter court d'autres mers auec quinze ou vingt vaisseaux, & est par tout au besoin, tantost au Destroit & tantost dans la Guinée, sçauant Pilote, hardi Capitaine; & tandis que la Hollande aura ces deux hommes, ses forces maritimes se-

ront en de bonnes mains.

FRED. I'ay souuent ouï parler aux Indes de ces deux vice-Admiraux.

GVST. Au reste il y a bien des gens au Monde, qui pour ne pas bien connoître le Monde, s'imaginent qu'il n'y a dans les Prouinces vnies que des Marchands & des matelots, & qu'il n'y a point de familles nobles. Ils se trompent fort, il s'y trouue des Maisons, tres nobles & tres anciennes. Le Comte de Brederode-Hollande, Souuerain de Viane, vnique heritier de cette Illustre Maison, âgé de seize à dixsept ans tient le premier rang dans sa Prouince, Seigneur qui promet beaucoup, & qui a esté tres bien êlcué par les soins de son Illustre Mere sœur de la Princesse Doüariere D'Orange

D'Orange, Dame d'vne vertu heroïque, & au dessus de son sexe, & qui a tenu ferme pour les interets de son fils, en des rencontres, où vn courage moindre que le sien auroit plié.

FRED. Vous m'obligez de m'instruire particulierement & vn peu au long de ces Prouinces, qui pour n'estre qu'vn morceau de terre au regard de nôtre grand Continent, font autant de bruit dans le monde que les plus puissans Royaumes.

GVST. Monsieur le Duc de Rohan dans ses voyages considere la Hollande comme vne ville continuelle, vû qu'en effet il y a si peu de distance de l'vne à l'autre, qu'on en peut trauerser aisement dans vingt & quatre heures sept grandes comme Hambourg.

FRED. Il faut bien du pain pour tant de monde.

GVST. Il y a abondance de toutes choſes, & auec leurs vaiſſeaux qui courent au bout du monde, ces peuples ont à ſouhait de tout ce qui croiſt ſous le Soleil, & font apres la part à toute l'Europe.

FRED. Acheuez donc vôtre narration.

GVST. Apres la Maiſon de Brederode, ſuiuent celles de waſſenaer, de Vandermile, d'Aſperen, &c. De cette derniere ſort le Baron de Languerac, dont le Pere fut Ambaſſadeur en France, où il epouſa la ſœur du Marquis de Clermont, mariée depuis au feu Duc de la Force. Ce baron a de la bonne mine, du cœur, de la generoſité & de l'eſprit, autant qu'on

qu'on en peut auoir, & a cy deuant donné le branle à toute la galanterie de la Haye. Maintenant il eſt des Nobles d'Vtrecht, il a vne compagnie de caualerie, & s'eſt retiré dans ſa Prouince, où il eſt eſtimé, & où il tient vn beau rang.

FRED. Vous auez eu beaucoup d'habitudes en ces pays là. Qu'auez vous? Vous ſoupirez.

GVST. Cher amy, ne vous en étonnez pas. Le ſouuenir des heures agreables que j'ay paſsées en ces Prouinces me fait ſoûpirer ſans ceſſe, & regretter vne felicité qui m'eſt echapée pour n'auoir pas eſté ſecouru de mes plus proches qui ſe ſont emparez de tout mon bien, & qui me le retiennent depuis vingt ans auec vne injuſtice & vne cruauté qui n'ont point

d'exemple, & dés le tems méme que ie n'eſtois pas encore capable de le manier.

FRED. Cela ne vous doit pas ſembler ſi rude que ſi vous en auiez joüi auparauant. Mais enfin il faut qu'ils ayent quelque pretexte pour en vſer de la ſorte.

GVST. C'eſt une longue hiſtoire, & nous nous éloignons de nôtre ſujet. Ie vous diray en vn mot qu'ils pechent contre les principes de la Religion qu'ils profeſſent & contre l'humanité; & cependant je ne puis faire valoir que malaiſément vn peu d'education, qui eſt le ſeul auantage que i'ay tiré de la maiſon où i'ay pris naiſſance, & où il ſe trouuoit aſſez de quoy partager. Si la pauureté n'eſt pas vn vice, c'eſt vn grand obſtacle à la vertu.

FRED.

FRED. Ie l'auoüe. Mais auoüez auſſi que vous n'auez pas d'ailleurs ſuiet de vous plaindre, vûque vous ne pourriez être guere plus auant que vous eſtes dans l'eſtime des honnêtes gens, & que vous n'en ſeriez guere mieux receu, ſi vous auiez dix mille liures de rente.

GVST. Il eſt vray que quelques perſonnes ont la bonté de me ſoûfrir, & qu'on ne hayt pas ma franchiſe & mon humeur qui eſt aſſez gaye. Mais cela n'empeſche pas que je ne viue toûiours dans l'apprehenſion de bleſſer la vûë de ceux à qui vn homme indigent fait peur; & qui s'en cachent le plus qu'ils peuuent.

FRED. Ie ſuis fâché que ma curioſité vous ayt porté à de ſi triſtes penſées. Reprenons, s'il vous

plaiſt, nôtre diſcours.

GVST. Ie vous diray doncque j'ay eu veritablement d'aſſez belles habitudes en diuers lieux ; & que je ne vous ay parlé, ny ne vous parleray guere cy apres que des perſonnes que j'ay eu l'honneur de hanter, & qui m'ont fait la grace de me ſouffrir quelque fois dans leur entretien.

FRED. Vous ne paſſerez jamais de la ſorte pour donneur de bourdes. Pourſuiuez.

GVST. Si des Armes & de la Nobleſſe nous paſſons à la Robbe & aux Sciences, nous trouuerons encore de Grans Hommes dans les Prouinces vnies. Dans la Magiſtrature vn de wit Penſionnaire de Hollande, qui ſert ſon Pays auec vne fidelité, vn zelle, & vne prudence qui n'ont rien d'égal, & dont

dont l'esprit est infatigable & inepuisable. Il y a de méme dans toutes les facultez de tres sçauans hommes, & l'on a perdu depuis quelques années vn Vossius, vn Saumaize & vn Blondel qui ont esté la gloire de la Hollande, & l'Admiration de tout l'Vniuers.

FRED. A ce conte il y a bien d'autres gens en Hollande que des Marchands.

GVST. Entres ces marchands méme il y en a que vous prendriez pour de petits Roys, à considerer les vaisseaux qu'ils equippent, l'etéduë de leur commerce, l'argent qui roule dans leurs contoirs, le nombre de leurs Facteurs, la richesse de leurs magazins, & la magnificence de leurs maisons. Ie pourrois vous en nommer plusieurs, mais pour abreger mon re-

cit, il suffira de vous parler d'vn Laurens de Geer, Seigneur d'Vsterbuy, Commissaire de sa Majesté & Couronne de Suede, l'aisné d'vne ample Famille, qui possede auec ses freres plusieurs belles terres aux enuirons de Stokolm, & qui est heritier des grans biens & des vertus admirables de Louys de Geer son pere, sorti d'vne noble & ancienne Maison du Pays de Liege, & qui fit durant sa vie trois choses memorables, dont toutes ces Prouinces & toute l'Allemagne font assez de bruit, & qui meritent que tout le monde les sçache.

FRED. I'ay de l'attention pour tous vos discours.

GVST. La premiere, fut de remettre sus toutes les mines de cuyure de la Suede, & de les faire valoir

valoir au tres grand profit de la Couronne, ſans jamais luy êtrc à charge en quoy que ce fuſt. La ſeconde, lors qu'il equippa à ſes frais ſeize vaiſſeaux de guerre pour la Reine Chriſtine, qu'il fit toutes les auances neceſſaires, & en vn mot, ce qui deuoit paſſer les forces d'vn particulier. La troiſiéme, eſt d'auoir donné genereuſement & par vne charité qui n'a point d'exemple, ſans faſte & ſans bruit, à de pauures Egliſes, à des familles incommodées, & à des particuliers, dans tous les coins de l'Europe Proteſtante vn million de liures durant ſa vie, & vn fonds conſiderable apres ſa mort. Dequoy les Diſtributeurs ont rendu bon temoignage. Que jugez vous apres cela d'vne Republique qui a de pareils ſuiets?

FRED. Il faut prier Dieu qu'il la conſerue.

GVST. Et qu'il luy inſpire & à ſes voiſins de faire vne pronte paix.

FRED. Si ie retiens bien tout ce que vous dites, ie pourray deſormais me vanter de ne connoître pas mal ces Prouinces.

GVST. C'eſt mal connoître vn pays que de n'en ſçauoir que l'étenduë, & de ne pouuoir parler que de ſes montagnes & de ſes plaines, de ſes lacs & de ſes fleuues, du nombre de ſes villes & de la qualité de leur terroir. Mais c'eſt le bien connoître, comme je vous l'ay dit auparauant, que d'en connoître les habitans, au moins les principales familles, les mœurs les coûtumes, la religion, la politique & les interets.

FRED.

FRED. Il nous reſte donc encore vn long chemin à faire dans ces Provinces.

GVST. Ie vous meneray par le plus court, & vous en feray bien toſt ſortir. Mais il faut remarquer d'abord, que de méme que les Prouinces Eſpagnoles paſſent vulgairement ſoûs le nom de Flandres, les peuples des Provinces Proteſtantes paſſent indifferemment pour Hollandois; parce que la Frandre & la Holande tiennent le haut bout. De fait s'il y a de la diſtinction dans les Prouinces, il y en a peu dans le genie & les mœurs des hommes, & je ne m'amuſeray point à vous faire le diſcernement d'vn Zelandois d'avec vn Friſon, d'vn Brabançon d'avec vn Flaman.

FRED. Je crois comme vous

qu'il y a tres peu de difference.

GVST. Ie vous diray donc que les Hollandois font parêtre & à leur physionomie, & dans toutes leurs actions de l'ingenuité & de la franchise, mais sans simplicité, si ce n'est dans leur nourriture ou dans leurs habillemés, vûque d'ailleurs ils témoignent de l'adresse & de l'esprit en tout ce qu'ils entreprennent. Ils aiment passionnement & le profit & la liberté, & le gain l'emportant sur l'ambition, ils ne se piquent pas beaucoup du point d'honneur, pouruû que leur commerce aille toûjours bien. Ils honnorent les personnes de qualité, & ont donné retraitte auec ioye à des Roys & à des Rénes, à des Princes & à des Princesses; qui n'auoient pû treuuer d'azyle ailleurs. Mais ils ne

peuuent

peuuent soûfrir ceux qui les meprisent, ou qui témoignent de l'âuersion pour leurs coûtumes, & qui le veulent porter trop haut. Enfin ie les ay toûjours reconus gens de parole, & qui tiennent religieusement ce qu'ils ont promis.

FRED. Vous ne me dittes rien du beau sexe.

GVST. Le beau sexe en Hollande est veritablement vn beau sexe. Les Hollandoises sont blanches, & ont toutes de l'embonpoint : mais à dire le vray, ce sont de ces beautez qui ne sont point animées, & qu'on pourroit nommer de belles statues. Les femmes en Northollande l'emportent sur toutes les autres, & les Paysanes de France feroient peur aux Paysanes de ce pays là. Leur maniere

niere de viure eſt tout enſemble & libre & honnête, elles ne ſçauent ce que c'eſt ny de Comedies ny de Romans, & elles n'appliquent leur eſprit qu'aux ſoins du menage, & à tenir propres leurs maiſons.

FRED. Ie crois qu'à la Haye les Dames viuent d'une autre ſorte.

GVST. Les femmes de qualité y ſont auſſi polies, auſſi ſpirituelles & auſſi galantes qu'en lieu du monde, & j'y connois cinq ou ſix Illuſtres Veuues qui ont toutes de tres belles filles, chez qui l'on peut aller & où l'on paſſe des heures bien agreables. Il y en a vne entre autres, dont l'entretien eſt des plus ſolides, & dont je ne me reſſouuiens qu'avec douleur, lorſque je penſe aux bontez qu'elle auoit pour moy, & à l'amitié dont m'hono-

m'honnoroit ſon mari, Conſeiller de ſon Alteſſe le Prince d'Orange, & de la Cour de Brabant, qui auoit aquis de tres belles connoiſſances dans ſes voyages au Leuant, l'vn des plus habiles hommes & des plus vertueux de nôtre ſiecle, & qui a laiſſé vn fils qui marche à grans pas ſur de ſi nobles briſées, & digne de porter le nom de VVillelm.

FRED. Il faut que vous me donniez quelques lettres de faueur pour vos amis & amies de ce Pays-là.

GVST. Ie n'oze me flatter d'être encore dans leur ſouuenir, & trois ans d'abſence, & d'vne abſence malheureuſe comme la mienne, peuuent aiſément détruire vn homme dans l'eſprit des gens. Paſſons à la Religion de ces Pro-

uinces, que le nom de Proteſtantes que ie leur donne fait aſſez connoître, vûque l'exercice de la Religion Romaine y eſt abſolument defendu de méme que celuy de la Proteſtante dans les Prouinces du Roy d'Eſpagne.

FRED. Chacun eſt maître chez ſoy.

GVST. Il y a des Eſtats, dont la conſtitution ne peut ſoufrir de mélange de Religion ? il y en à d'autres à qui ce mélange ſemble neceſſaire, & auquel il ſeroit iniuſte & dangereux de s'oppoſer. C'eſt de la ſorte qu'on ſouffre dãs ces Prouinces des Lutheriens, des Arminiens, des Anabaptiſtes, & des Iuifs méme, qui ont à Amſterdam vne Synagogue plus riche que toutes les Synagogues de Pologne & d'Italie. Cependant les Pro-

Proteſtans ont le deſſus, & poſſedent ſeuls la Magiſtrature.

FRED. Comme ie vous l'ay dit, ie ne trouue point mauuais que chacun donne la loy dans ſa maiſon, pouruû que ce ne ſoit point au preiudice d'un accord & d'vne parole qu'on aura donnée, qu'il faut garder inuiolablement à tous les hommes ſans exception.

GVST. Ie ſuis de votre ávis. Venons au Gouuernement. Le Magiſtrat de chaque Ville eſt composé de Conſeillers, de Bourguemeſtres & d'Eſchevins, auec vn Bailly qui iuge abſolument dans les cauſes criminelles, & qui exerce ſa charge auſſi long tems qu'il plaiſt au Conſeil de la Ville. Mais de la ſentence des Echevins, au-deſſus d'une certaine ſomme, on appelle à la Cour de la Pro-

vince, où chaque Ville fait entrer vn Conseiller.

FRED. Ie vous écoute.

GVST. Les Deputez des Villes composent les Etats de la Province, & les Deputez des Provinces font les Etats Generaux, établis pour les alliances, pour les Traittez auec les Roys & les Princes étrangers, pour la leuée des derniers, & en vn mot pour ce qui regarde le bien & le repos de la Republique. Et il est permis à chaque Ville, ou à chaque Prouince d'envoyer trois ou quatre deputez, vû que ces trois ou quatre ensemble n'ont qu'vne voix.

FRED. Cela va bien.

GVST. Ces Prouinces presidents tour à tour chacune sa semaine, & la voix de l'vn n'est pas moins

moins forte que la voix de l'autre. Mais à dire la verité, la Prouince de Hollande comme la plus puissante & celle qui contribue le plus, parle quelquefois plus haut que les autres, & la seule Ville d'Amsterdam emporte souuent la balance, & fait pancher les choses où elle veut.

FRED. Il est iuste que la voix des plus interressez & plus necessaires soit la plus considerée.

GVST. Dans l'Assemblée des Estats Generaux vn Assesseur, ou Pensionnaire (comme ils l'appellent) fait l'ouuerture, & propose les affaires. Les Deputez des Prouinces écoutent & reçoiuent ses propositions sans y répondre, & les enuoyent aux Conseils Prouinciaux. Ces Conseils ne deliberent de rien sans consulter les

Villes les Villes assemblent leurs Magistrats, & leurs resolutions remontent par les Estats de la Prouince iusqu'aux Estats Generaux. C'est ce qui rend à la verité les affaires vn peu longues, mais d'ailleurs elles sont mieux digerées, & l'on ne fait rien de la sorte à la volée & auec precipitation.

FRED. Il me souuient qu'auant que ie partisse pour mon voyage d'Asie, l'on impatientoit fort que la flotte qu'on enuoyoit au secours de Coppenhague, ne se mist en mer; & que l'on rejettoit la cause de cette longue attente sur les longueurs de leurs deliberations.

GVST. On pût dire alors de la Republique des Bataues ce que lon dit autrefois d'un habile Chef de la

de la Republique de Rome. & que *Tunc Batauus Danis cunctando restituit rem.*

FRED. Les amis doiuent s'aider au besoin.

GVST. Il faut conclurre de cette maniere de Gouuernement, que la Souueraineté ne reside point dans les Estats Generaux, quoy qu'ils semblent auoir toute la puissance en main, mais dans les Estats de chaque Prouince, & dans le Conseil des Villes. Car en effet, les Villes dressent leurs loix particulieres, & font leurs affaires sans en communiquer aux Estats Generaux; & au contraire les Estats Generaux ne peuuent rien entreprendre sans en écrire aux Prouinces, pour obtenir des Villes la permission d'executer ce qu'ils proposent.

FRED. Ce Gouuernement là me plaiſt aſſez.

GVST. Enfin le grand intereſt des Prouinces vnies eſt d'auoir la mer libre, & que perſonne ne vienne troubler ny leur commerce, ny leur liberté. Pour le commerce, elles tâchent de pouuoir paſſer & repaſſer à toute heure la Manche & le Sond, & de courir ſans obſtacle tout l'Occean, & la Mediterranée, & la Balthique; en quoy ils n'ont auiourd'huy à redouter que la Nation Angloiſe, qui eſt la mieux poſtée, & comme maîtreſſe du Canal. Pour leur liberté elles tâchent d'ailleurs de maintenir dans l'egalité les forces de France & d'Eſpagne aux Pays bas, & ne craignent rien tant que le trop d'auantage de l'vn ou l'autre party.

party. Car pour les autres Puiſſances de l'Europe, elles ſe ſentent aſſez fortes, pour n'en rien apprehender. Voila tout ce que ie puis vous dire de ces Prouinces, & ie me ſuis vn peu plus étendu ſur cette narration que ſur les autres, parce qu'il ny a point de Pays au Monde pour vn petit cercle, où la Nature & l'Art ſe faſſent tant admirer, qui ſoit ſi riche, ſi peuplé, ſi rempli de grandes Villes, & en vn mot, ſi conſiderable & ſi digne d'être vû.

FRED. I'attens que vous m'appreniez auſſi quelque choſe des Prouinces Eſpagnoles, qui font vne partie conſiderable des Pays bas.

GVST. Je vous ay dit d'abord que je ne vous feray point la deſcription des terres, que vous trou-

uerez en mille volumes, & je suppose méme que vous sçauez assez la situation & la qualité de tous les Pays, pour m'épargner vn si long discours.

FRED. Il est vray que je possede vn peu la Geographie, & que je n'ay pas beaucoup de peine à me former l'idée de toutes les Prouinces dont vous me parlez.

GVST. Vous sçaurez donc que les Flamands & les peuples qui les touchent sont assez paisibles, & ont assez peu d'ambition, quoy que d'ailleurs ils soient vaillans sur terre, & intrepides sur mer. Ils sont vniquement attachez à leur interest, & témoignent assez d'adresse en tout ce qu'ils entreprennent. Ils ne manquent pas aussi de ciuilité selon le pays, & viuent dans leurs maisons à peu pres du me-

du méme air que les Hollandois. Pour leurs femmes, elles ont de la beauté, mais vne beauté qui paſſe auant les trente ans. Elles ſe montrent libres, familieres, & de belle humeur, mais d'ailleurs trop imperieuſes enuers leurs maris, de méme que les Hollandoiſes, & elles voudroient toûjours leur commander. Pour celles du commun, elles ont le defaut d'aimer vn peu le vin, & de faire volontiers raiſon au premier qui les inuite.

FRED. Elles ne font ſans doute que mouiller les levres, à moins que leur cerueau ne ſoit mieux timbré que celuy des femmes de Viſmar.

GVST. Les femmes de qualité n'en vſent pas de la ſorte, & ſçauent viure auec autãt de politeſſe qu'en lieu du monde. Ce que vous

remarquerez quand vous ſerez à Bruxelles.

FRED. Il m'en ſouuiendra.

GVST. Entre les belles & grandes Villes de ces Prouinces, les quatre principales ont vn caractere particulier. Bruxelles eſt vne Ville de Courtiſans, Malines vne Ville d'Auocats, Louuain vne Ville d'Ecoliers, Anuers vne Ville de Marchands ; c'eſt à dire que la Cour eſt à Bruxelles, le Parlement à Malines, l'Vniuerſité à Louuain, & le Commerce à Anuers.

FRED. C'eſt en peu de mots me faire le portrait de ces belles Villes.

GVST. La Religion Romaine eſt la ſeule qui eſt receuë dans ces Prouinces ſujetes du Roy d'Eſpagne, ſans étre appuyée de l'Inquiſition. Les Archeuêques de Ma-

Malines & de Cambray auec leurs Suffragans ont ſoin de l'y maintenir; & s'il s'y trouue quelques Proteſtans, comme il n'eſt pas impoſſible qu'il y en ayt, ils ont leurs exercices en ſecret, de méme que les Romains dans la Zelande voiſine.

GVST. Chacun taſche par tout d'auoir ſa reuanche.

GVST. Ces Prouinces ſe gouuernent à peu pres de cette ſorte. Elles ont vn Conſeil des Finances qui a intendance ſur le Domaine du Prince, & authorité tant ſur les ſubſides ordinaires & extraordinaires, que ſur tous les officiers qui manient les deniers publics. Et ce Conſeil composé de trois Surintendans, d'vn Threſorier, d'un Receueur general & de deux Greffiers, donne à ferme les

biens du Prince, de l'auis de la chambre des Comptes qui eſt à Bruxelles, vû qu'il y en a encore vne à l'Iſle en Flandres, qui a vn autre reſſort.

FRED. Ie vous entens.

FRED. Suit le Conſeil de guerre, où n'entrent que des Eſpagnols, & l'vn & l'autre de des Conſeils ſont obligez de ſuiure la Cour par tout où elle ſe porte. De plus le Roy d'Eſpagne a ſon grand Conſeil ou Parlement à Malines, où l'on va par appel en dernier reſſort; & ſes autres Conſeils dans chaque Prouince, où il etablit encore vn Gouuerneur particulier, qui regle toutes les affaires du Pays, & principalement celles de la guerre, ſous l'âueu du Gouuerneur General.

FRED. Vous m'obligez de m'inſtruire

m'instruire exactement de toutes choses.

GVST. Ie vous en instruis peut être assez exactement quant au general, mais si vous en vouliez sçauoir le détail, lisez Famian Strada, qui a ecrit en beau Latin, qu'on a traduit en François, l'histoire des guerres & reuolutions de ces Pays, & le Cardinal Bentiuoglio qui l'a écrite depuis en Italien, & qui l'a peut être encheri sur l'autre.

FRED. On n'a pas toûiours la commodité de traîner auec soy tant de volumes, & vous m'obligerez sensiblement de prendre la peine de me faire sur vne feuille ou deux vn petit portrait de nôtre Europe selon que vous me la representez.

GVST. Ie ne vous refuseray ja-

mais choſe qui ſera en mon pouuoir, & comme ce que vous me demandez ne peut guere me coûter qu'vne matinée, je vous obligeray à tres peu de frais.

FRED. Pourſuiuez donc, je vous prie.

GVST. Les Roys d'Eſpagne ont toûjours aſſez conſideré ces Pays-bas, pour n'en donner guere le gouuernement qu'à des Princes ou à des Princeſſes de leur Maiſon. Philippe II. y établit ſa Sœur naturelle Marguerite Ducheſſe de Parme. Philippe III. ſa Sœur Germaine Iſabelle Claire Eugenie, à qui il donna ces Eſtats en propre, luy faiſant épouſer Albert Cardinal d'Auſtriche, dont elle n'eut point d'enfans. Philippe IV. qui regne auiourd'huy, y a enuoyé pour Gouuerneurs en diuers

uers tems, & son frere Ferdinand Cardinal Infant, & Dom Iean d'Austriche son fils naturel, qui ayant esté rappellé en Espagne quelques années apres, s'est retiré de la Cour, où il ne se remontre que rarement. Le Marquis de Castel-Rodrigue a aujourd'huy le Gouuernement de ces Prouinces, & en prit possession il y a cinq ou six mois, auec de grans témoignages de joye de tous ces peuples, qui en esperent vn bon traittement. Ie n'estois pas fort loin de Besançon lors qu'il y passa, & bien des gens me dirent que c'est vn Seigneur qui a beaucoup de merite.

FRED. Vous venez de me donner vne petite liste qui me plaist fort, & vous ne m'en refuserez pas vne autre des principa-

les Maisons de ces Prouinces, comme vous en auez vsé dans le discours precedent.

GVST. Ie le veux bien, mais ie seray court, & vous donneray seulement les noms des familles

FRED. Cela me suffit.

GVST. Vous trouuerez donc entre les Grans Seigneurs de ce Pays-là les Princes de Chimay, d'Epinoy, de Barbanson & de Ligne : le Duc d'Arscot : les Marquis de Trazignies & de Hauerets : les Comtes de Berghes, de Hoogstratte, de Meghen, de Cantecrois, de Lalin, de Bossu, de Barlaymont, de Beaumont, de Reux & Solré, qui sont tous d'ancienne datte : & d'autres encore, qui ont esté creez par les Archiducs, comme en Flandres le Comte de Moerbecke, en Brabant le

Comte

Comte de Fallaix, en Haynant les Comtes de Gommignies & de Vertaing, & en Artois les Comtes de Bailleux & de Noyelles. Car pour les Vicomtes, les Barons & les Cheualiers de diuers Ordres, la liſte en ſeroit trop grande, & ie ne croy pas méme que nous puiſſions paſſer outre, & mettre pié en Angleterre auant le diſné, car j'entens onze heures, & nous auons mis cet ordre dans nôtre auberge, qu'on n'attend perſonne lors que la cloche eſt ſonnée.

FRED. Ce l'eſt là ſans doute, & j'en ſuis au deſeſpoir.

GVST. Ne vous en fachez point, vous mangerez auec nous, au hazard de vous faire mauuaiſe chere, & nous pourſuiurons nôtre hiſtoire apres le dîné.

FRED. Ie ne me feray point

prier, & à vous parler franchement, je ne vous quitte point que vous ne m'ayez conduit par toute l'Europe, & ramené où vous m'auez pris,

GVST. Cela eſt juſte. Mais la coche nous appelle derechef, & ſi nous ne deſcendons, nous perdrons la ſoupe.

FRED. C'eſt ce que j'aime le mieux.

FIN.

ENTRE-

ENTRETIEN DIXIEME.

SVITTE DE L'EVROPE.

GVSTAVE, FREDERIC.

GVSTAVE. QVAND il nous vient quelque ami, malheurcuſement nous n'auons rien à manger : mais ie vous retiens pour tout le iour, & nôtre hoſte peut être s'en aquitera mieux ce ſoir.

FRED. Pour moy, ie ſuis ſatisfait, & ie ne ſouhaiterois jamais de faire meilleure chere.

GVST. Il eſt vray qu'on ſe pique icy de nous donner d'aſſez bonnes ſoupes; mais, ma foy, ſans cela nous aurions été aujourd'huy fort mal.

FRED. I'ay perdu en montant la memoire de ce qu'on nous a ſerui à table, & ie ne me reſſouuiens maintenant d'aucune choſe, que des Pays que nous auons courus ce matin & de la promeſſe que vous m'auez faitte de me conduire par toute l'Europe. Vous m'auez laiſsé en Flandres dans le deſſein de me faire paſſer en Angleterre, & nous nous embarquerons, s'il vous plaiſt, tout au plûtoſt.

GVST. Nous allons donc entrer dans vn Monde à part, & ſeparé du nôtre par vn large canal, qui auec des coſtes eſcarpées le rend preſque inacceſſible aux puiſſances qui le voudroient attaquer

quer, C'eſt vn merueilleux amas &vne belle confuſion d'Iſles grandes & petites, qui feroient vne étenduë tres conſiderable ſans les mers qui les entre-coupent. La Grande Bretagne, qui eſt la maîtreſſe, & qui embraſſe deux grans Royaumes, eſt aſſurément la plus fertile, la plus peuplée, & la plus puiſſante de toutes les Iſles de l'Ocean, & ceux qui l'habitent aujourd'huy, peuuent dire auec plus de raiſon que les Gaulois, qu'ils n'ont que la chûte du Ciel à redouter. La Nature les a tellement fauoriſez, que rien en manque à leur que felicité & à leur gloire; & il faut tout le monde auouë, que ces Peuples ſont admirablement bien poſtez pour le cõmerce, qu'ils on quantité de tres bons havres, à l'abry des mauuais vents; Quils

peuuent en ſortir & y r'entrer à toutes heures ; Que la deſcente dans leur Iſle ſeroit difficile aux Etrangers, qu'ils ſont voiſins de la France & de l'Eſpagne, d'où ils tirent prontement les vins qui leur manquent ; Qu'ils n'ont plus que les deux tiers du trajet à faire dans l'Amerique ; Qu'ils decouurent d'vn coup d'œil la mer de tous les coſtez ; en vn mot Qu'ils ſont dans vne ſituation tres auantageuſe, & tres commode.

FRED. C'eſt ſans doute ce qui les porte à pretendre quelque hommage de leurs voiſins.

GVST. Nous auons d'habiles gens qui ont ecrit ſur cette matiere; les vns qui veulent tenir la mer fermée ; les autres qui veulent qu'elle ſoit ouuerte à tout le monde ; & chacun croit auoir la raiſon

raiſon de ſon coſté.

FRED. Ils vuideront bien ſans nous leurs differens. Parlons ſeulement de ce qui nous touche.

GVST. L'Irlande qui ſuit au Couchant de la Grande Bretagne, ſurpaſſe l'Ecoſſe en étenduë ; & aux enuirons de celle cy ſe treuuent les Hebudes, les Orcades & les Iſles de Schetland, ſans parler des Iſles de With, de Man, d'Angleſey, de Iarſey, de Garnſey & des Sorlingues, toutes tres fertiles, & qui feroient toutes enſemble vn tres grand pays.

FRED. Le compas en pourroit rendre raiſon.

GVST. Ie vous diray donc que ces heureux Inſulaires ſont ces vaillans Peuples, dont le nom s'eſt fait connoître & dans l'Aſie & dás l'Amerique preſque en méme

temps que celuy des Portugais; Qui ont couru soûs leur Capitaine Drac les plages du Nord & du Sud les plus reculées ; Qui ont souuent inquieté leurs voisins , & qui sur la fin du dernier siecle remporterent vne si haute victoire sur cette Armée nauale qu'on appelloit l'Inuincible , & qui auoit épuisé toute l'Espagne pour son armement.

FRED. I'ay toûjours ouï faire grand bruit du courage des Anglois.

GVST. On peut dire des Anglois sans les flatter, qu'ils sont les premiers soldatz du monde dans la chaleur du cõbat , où ils ne menagent point leur vie,& où ils s'abandonnent entierement. C'est le temoignage public que chacun leur rend, & cette Nation ne pecha

cha iamais par le defaut de courage.

FRED. Mais peut être cette ardeur ne dure pas.

GVST. Il eſt vray qu'ils n'aiment pas la fatigue, ny à ieuſner, ny à coucher ſur la dure, & qu'ils ſe laiſſent aiſément abbatre, s'ils ne ſont bien vêtus & bien nourris.

FRED. Il faudroit les enuoyer en Allemagne ou en Suede faire leur apprentiſſage.

GVST. Il en va de méme ſur la mer que ſur la terre, & vn matelot Anglois depenſe autant de la bouche que deux Hollandois ; ce qui eſt vn âuantage que la Hollande a ſur l'Angleterre dans le commerce, qu'elle fait de la ſorte à moins de frais.

FRED. Et de qui par conſequent l'on peut tirer les marchan-

diſes à meilleur conte.

GVST. Ie ne ſçay pas trop bien comment ils en vſent les vns & les autres, & ie ne fus iamais homme de bourſe ny de palais.

FRED. A vous entendre, les Anglois ſont vn peu delicats, & vn peu frians.

GVST. Par tout le petit peuple a ſes vices. En general les Anglois aiment leurs aiſes, mangent beaucoup de viande & fort peu de pain, & tombent quelquefois de la ſorte dans des maladies fâcheuſes & incurables.

FRED. Il eſt vray que ie me ſuis rencontré auec quelques vns qui mangeoient iuſques à mépouuanter.

GVST. C'eſt vne mauuaiſe habitude qu'ils ont contractée dés leur ieuneſſe, & dont ils ne ſe peuuent

uent corriger par la raiſon : mais les perſonnes de qualité ſont mieux cleuées, & ſont auſſi ſobres qu'en Italie.

FRED. La ſobrieté eſt vn des caracteres de l'honnête homme.

GVST. La Nobleſſe en Angleterre a vn grand ſoin de l'education des enfans, & ſur tout de leur imprimer dés le berceau le reſpect qu'ils doiuent à pere & à mere, juſques à mettre vn genou en terre tous les matins en les ſaluant. Mais on leur inſpire en méme tems vne certaine fierté, dont ils ne ſe peuuẽt iamais dépouiller, & qui les porte quelquefois au mepris des autres Nations. D'ailleurs cette Nobleſſe eſt pleine d'eſprit, galante, liberale, magnifique, & aime la depenſe pour le moins autant que les François. Ils

la font parêtre particulierement dans les habits & dans l'equipage, & seroient bien fâchez de ne pas aller aussi loin que leurs voisins.

FRED. Ils viuent bien selon mon humeur, car j'ay aimé toute ma vie & le brillant, & le faste.

GVST. Pour les Dames Angloises, c'est la beauté méme, & je m'etonne que les Poëtes ne se font point auisez de faire naître leur Venus en Angleterre, s'il y auoit d'aussi belles femmes qu'elle en nourrit à present, lors qu'elle portoit encore le nom d'Albion.

FRED. Il est vray que leur beauté est renommée par toute la Terre.

GVST. Elles ont auec la blancheur du teint vn port tres auantageux

tageux & vne taille tres belle. Elles ſont ciuiles, galantes & enioüées, leur conuerſation eſt ſpirituelle, & elles poſſedent enfin toutes les qualitez à ſe faire aimer.

FRED. Ie crois que le climat vn peu froid, & l'air vn peu épais contribuent à cette blancheur extraordinaire.

GVST. Il y a de l'apparence. Au reſte à bien examiner le Genie de ces Peuples, on peut dire en general qu'ils ne peuuent ſupporter ny vne trop grande liberté, ny vne trop grande ſeruitude. La premiere les gaſte & les rend trop fiers, la ſeconde les porte à des efforts dangereux pour rompre leurs chaines, & il faut les tenir dans vn temperament qui ne panche ny à l'vne ny à l'autre.

FRED. C'eſt en cela que doit parêtre principalement la prudence de leurs Souuerains.

GVST. C'eſt donc icy que ie dois vous faire le portrait de celuy auquel ils obeïſſent maintenant, & à qui ils témoignent tant d'affection, qu'ils luy ont accordé le double de reuenu qu'auoient ſes Predeceſſeurs, & qu'ils luy en donnent tous les iours de nouuelles marques.

FRED. Ie m'attens à quelque choſe de beau.

GVST. CHARLES STVART II. du nom, Roy d'Angleterre, Ecoſſe & Irlande, fils de Charles I. & de Henriette de France, à l'heure que nous parlons a trente cinq ans. C'eſt vn Prince tres bien fait, de riche taille, & d'vn abord tout enſemble affable & majc-

majeſtueux. Il ne pareſt ſur ſon front aucune marque des diſgraces qu'il a eſſuyées durant vingt ans, preuue aſſurée de la fermeté d'une ame veritablement Royale & au deſſus du commun; & comme j'ay eu l'honneur de le voir ſouuent & de l'approcher, ie vous diray que j'ay admiré cent fois comme il ſe poſſedoit dans ſon infortune, & que ie ne luy ay point vû d'autre viſage dans ſon rétabliſſement que dans ſon exil.

FRED. Vous me donnez là l'idée d'vn Grand Heros.

GVST. Quoy que ce viſage Auguſte porte vn profond reſpect dans l'ame de tous ceux qui le regardent, on y decouure vne douceur qui en tempere la Majeſté: mais cette douceur n'eſt pas ſeulement dans le viſage, elle paſſe

de là dans ſes diſcours ; & ceux qu'il daigne receuoir aupres de luy, & qui ont l'honneur de luy faire la reuerence & de luy parler, s'en retournent ſi ſatisfaits, qu'ils ne peuuent aſſez ſe loüer d'vn ſi grand Prince.

FRED. Ce que vous dittes me fait eſperer de pouuoir ioüir vn iour du méme bonheur.

GVST. Il a vn feu d'eſprit, & des lumieres d'vne conduitte admirable, qui rejalliſſent au dehors, & qui brillent dans ſes yeux. Il a le grand talent de ſe faire egalement craindre & aimer de tous ſes ſuietz; ſinon que l'amour l'emporte par deſſus la crainte, autant que la clemence ſurpaſſe en luy la ſeuerité. En vn mot il a le cœur de ſes peuples, & s'il reſte cinq ou ſix mutins, ils ſe rendront bié toſt

à tant

à tant de bonté, sans donner matiere à la justice.

FRED. Il faut que vous ayez vû le Roy de la Grande Bretagne plus d'vne fois, pour m'en faire le portrait si exactement.

GVST. Ie vous ay dit que je l'ay vû tres souuent, & que j'ay eu méme l'honneur de luy parler en quelques rencõtres. I'estois encore à la Haye lors qu'il s'embarqua pour Londres auec les Princes ses freres, & j'eus l'auantage d'être de la suitte du Prince d'Orange, qui auec la Princesse Royale sa mere, & la Reine de Boheme l'accompagna jusqu'à son vaisseau.

FRED. Ie m'imagine que cet embarquement fut magnifique.

GVST. Quelques jours auparauant, la flotte d'Angleterre composée de vingt & deux grands

vaisseaux,&commandée par l'Admiral Montaigu,depuis Comte de Sanduich, vint moüiller à la rade de Scheuelin petit village sur le bord de la mer à vne heure de la Haye; & l'on en vit sortir toute l'élite de la Noblesse Angloise, & les Deputez de Londres, qui dans toute la magnificence & auec toute la soûmission imaginable vinrent se prosterner aux piés de leur Roy, qui les attendoit dans le Palais du Prince Maurice, & le supplier de venir reprendre la place de ses ancêtres, & de remonter sur le throsne, d'où les factieux, dont le nombre auoit preualu sur les gens de bien,l'auoient chassé méchamment.

FRED. Il me semble que ie suis present à cette pompeuse entrevûe.

GVST. Il n'y eut iamais rien en effet de si pompeux, comme il n'y eut jamais rien de si extraordinaire, sinon que l'entrée du Roy à Lõdres ayt eu quelque chose de plus eclatant, comme on auoit eu aussi plus de temps à s'y preparer.

FRED. Vous me dittes cette apres dinée de plus belles choses, que celles dont vous m'auez entrerenu ce matin.

GVST. Peut être aussi que la matiere est plus belle, puis que ie vous parle d'un des plus Grans Roys du Monde & des plus puissans, en qui la Vertu & la Fortune, comme sur vn Theatre Royal ont representé tant de merueilles & tant de prodiges, que la Posterité aura besoin d'une grande foy pour croire ce que nous auons vû,

& ce que nos yeux méme ont eu de la peine à nous bien perſuader.

FRED. En effet, qui auroit jamais dit que le feu Roy duſt mourir à la porte de ſon Palais d'vne maniere ſi inouïe, & qui auroit jamais crû que le Roy ſon fils fuſt retabli du propre mouuement de ſes ſujets?

GVST. Dieu qui fait pancher le cœur des Roys où il veut, tourne auſſi les cœurs des peuples où bon luy ſemble; il fait deſcendre les Monarques de leurs trônes, & les y fait remonter quand il luy plaiſt ſans auoir beſoin du ſecours des hommes. C'eſt ſur cette penſée que celuy dont je vous ay parlé ce matin, que i'aime comme moy méme & qui m'a tenu fidelle compagnie dans tous mes voy-

ages

ages, fit grauer sur vne planche de cuiure au milieu de diuers emblemes, vne Epigramme en Latin & vn Sonnet, qu'il presenta au Roy, qui témoigna agreer ce petit ouurage par plusieurs signes de teste, & par vn bon nombre de ducats qu'il luy fit donner dans le vaisseau en presence de sa Cour.

FRED. N'allons pas si vîte, ie vous coniure, & dittes moy quelque chose de ce magnifique embarquement.

GVST. La Haye, seiour des anciens Comtes de Hollande, & auiourd'huy des Estats Generaux & des Princes d'Orange qui y attirent toute la Noblesse du Pays, est vn lieu ouuert qui n'est point conté entre les villes, mais qui est plus grand & plus beau

que cent villes considerables que nous auons dans l'Europe. Vn grand bois de haute fûtaye qui la couure d'vn costé ; des vastes & agreables prairies qui l'accompagnent de l'autre, vn petit lac qu'elle enferme, bordé de magnifiques palais & de beaux rangs d'arbres; & le voisinage du grand Ocean où l'on peut se rendre dans moins d'vne heure ; tout cela ensemble vous doit aisément persuader, qu'il n'y a point au monde de lieu si charmant.

FRED. I'en ay souuent ouï parler de la sorte.

GVST. Ce fut donc à la prochaine plage (car il n'y a point de haure le long de ces costes) que la Flotte Angloise attendoit le Roy, qui s'y rendit à neuf heures du matin le... de May de l'année 1660

1660. Toute la Hollande, & toutes les Prouinces voiſines accoururent en foule à ce ſpectacle, & ie ne puis aſſez bien vous en repreſenter la beauté. Apres que nous fuſmes vn peu éloignés du riuage, dans les chaloupes qui nous menoient aux vaiſſeaux; d'vn coſté les Dunes, qui ſont de petites éminences de ſable qui regnent le long de la mer, ſe montrerent comme vn vaſte amphitheatre rempli d'vne multitude incroyable de gens de tous les deux ſexes, & ne nous parurent apres que comme vn epais nuage, lors que nous ne pûmes plus bien diſtinguer les objets. En effet ie ne croy pas qu'il ſe ſoit iamais vû tant ne monde enſemble en aucun lieu, & ces troupes nombreuſes qui tirerent des larmes

des yeux d'vn Grand Roy, ny l'armée prodigieuse que Xerxes mena en Grece n'auoient rien de comparable à ce grand concours de gens de toutes conditions. Pour moy ie crus alors que toutes les villes voisines étoient depeuplées, & les campagnes desertes, & qu'il n'y étoit resté que les malades & les enfans.

FRED. Vous me faittes si bien le portrait des choses, que ie n'en aurois guere plus de satisfaction si ie les auois vûës de mes propres yeux.

GVST. D'autre costé l'on decouuroit des châteaux flottans, des vaisseaux d'vne longueur & d'vne hauteur monstrueuse, auec mille & mille banderoles quivoltigeoient au gré d'vn petit vent d'Orient, qui se leua fauorable le

matin

matin pour le passage du Roy. Ce iour là fut le plus beau jour du monde,& il ne parut pas le moindre nuage dans tout l'horison. Mais tandis que nous n'auions rien à craindre du Ciel, nous fusmes bien surpris, de voir tout à coup vn grand orage s'eleuer des eaux, auec vn tonnerre qui dura vn bon quart d'heure, enfermé dans vn gros nuage qui derobba d'abord les vaisseaux à nôtre vûë. Cet orage toutefois n'enfla point la mer, & ce tonnerre ne nous epouuanta point. Il auoit plustost quelque chose d'agreable; & comme vous iugez bien que tout cecy n'etoit causé que par la decharge de tout le canon de la flotte, ie vous puis assurer que cette musique sourde & martiale auoit alors quelque chose de char-

mant, au lieu que celle qui se fait auiourdhuy entendre presqueau méme endroit donne de l'horreur & de l'epouuante.

FRED. Il faut esperer qu'elle cessera bien tost.

GVST. Ce nuage écarté, nous reuismes les vaisseaux, le Roy y fut receu auec des demõstrations de ioye qui ne se peuuent bien dire, & les cris des matelots qui se portoient d'un bord à l'autre, & faisoient retentir tous les riuages voisins. L'Admiral où le Roy étoit entré, est apres le Souuerain, le plus grand vaisseau & le plus magnifique d'Angleterre, monté de quatre vingt dix pieces de fonte verte, doré au dehors presque iusqu'à l'eau, auec plusieurs chambres, & antichambres, dont les plafonds, sans exagerer, ne le cedent

dent point à ceux des plus beaux Palais de nôtre Europe. Il y eut trois tables seruies pour le disné. A la premiere, qui étoit vn grand quarré, s'assirent le Roy, & la Reine de Boheme à gauche, d'vn costé: le Duc d'Yorck & la Princesse Royale sa sœur en occuperent vn autre, & vis à vis étoit le Duc de Glocester auec le Prince d'Orange. Le quatriéme costé demeura vuide pour la commodité de ceux qui seruoient.

FRED. Vous eûtes bien du plaisir de vous trouuer present à tant de magnificence.

GVST. La seconde table fut destinée pour les Seigneurs Anglois, & pour ceux que les Etats Generaux auoient enuoyez pour conduire le Roy dans son vaisseau. Et la troisiéme fut tenue par l'Ad-

miral Montaigu pour la ſuitte de la Reine, de la Princeſſe Royale & du Prince d'Orange ſon fils, à laquelle ie mangeay à la haſte, pour ne rien perdre du tems que i'auois encore à voir le Roy.

FRED Pour moy, ie croy que ie n'aurois alors ny bû ny mangé, & que ie me ſerois contenté de ſoûler mes yeux de tãt de merueilles.

GVST. Apres le diſné les adieux ſe firent auec des larmes de coſté & d'autre, où deux paſſions bien contraires la triſteſſe & la ioye auoient egalement part. La Reine, la Princeſſe & le Prince rentrerent dans leur chaloupe, les ancres furent leuées, on hauſſa les voiles, & la fumée du canon dont il ſe fit alors vne ſeconde decharge nous cacha derechef la flotte Royale, qu'vn bon vent emporta dés le

dés le soir hors de la vûë des plus hautes tours.

FRED. Cette nauigation deuoit être bien agreable à ces Grands Princes.

GVST. Suiuons les en Angleterre, & reprenons le fil de nôtre discours.

FRED. Il n'est pas encore temps, & vous ne m'echapperez pas de la sorte. Vous m'auez parlé d'vn Sonnet & d'vne Epigramme de vôtre amy, que vous me reciterez, s'il vous plaist, vûque les petites pieces que i'ay ouïes ce matin, me font iuger, que celles-cy ne seront pas moindres, & qu'elles repondront à l'excellence & à la rareté du sujet.

GVST. Ie le veux bien! mais il faut auparauant que ie vous face ressouuenir de la circonstance du

temps, & de la face qu'auoit alors nôtre Europe. Les Roys de France & d'Espagne venoient de signer la paix par la main de leurs Ministres dans vne Isle de la petite riuiere de Bidassoa. Le Roy de la Grande Bretagne par l'ordre du Ciel seulement, & auec les affections de ses bons sujets, sans le secours d'aucune puissance humaine, alloit prendre possession des trois Royaumes qui auoient obeï à ses Ancestres, & dont son Pere auoit été depouillé. Les Couronnes du Nord s'entrechoquoient furieusement, & il s'en falloit peu qu'il n'y en eust vne toute brisée. Les flottes de Suede & de Dennemarck faisoient grand bruit dans le Sond, & ces deux Puissances apres deux années de guerre ne pouuoient encore s'accorder: mais

mais enfin d'vn commun consentement elles prirent pour arbitre de leur different le Roy de la Grande Bretagne, qui dans six semaines rétablit la paix & le commerce entre ces deux Nations. C'est sur toute cette histoire que roule le Sonnet & l'Epigramme de mon ami. Voicy l'Epigramme qu'il fit en Latin.

Miraris toto diuisos Orbe Britannos.
An reliquo felix Orbe Britannus eget?
Ipse nec indiguit Carolus *dum sceptra reposcit*
Quantus sub tanto Rege Britannus erit!

FRED. C'est dire beaucoup en peu de mots, & à l'auantage de la Nation, & à la gloire du Roy, qui n'a eu besoin de personne dans vne affaire qui luy importoit si fort.

GVST. Ie vous ay dit que le

FRED. Cette chûte eſt belle, & dépeint en peu d'eſpace l'eſtat ou l'Europe ſe trouuoit alors. Mais, ſi i'oſe vous dire mon ſentiment, les huict premiers vers ne ſeruent guere que de preparation aux ſix derniers, & ces ſix derniers ſont tout le Sonnet.

GVST. C'eſt le iugement que bien des gens en ont fait, & ie voy par là que vous auez le goût bon pour la poëſie.

FRED. Feu mon Pere eut vn ſoin particulier de me faire apprendre le François & l'Italien, & i'ay toûjours eu aſſez de diſpoſition pour les langues étrangeres. Ie me ſuis ſouuent rencontré auec de gens de l'vne & de l'autre Nation, qui me prenoient pour être de leur pays.

GVST. I'ay eu de même aſſez

de facilité à apprendre le François, & comme ie n'ay iamais guere frequenté que le beau monde, il m'a eſté d'autant plus aisé de me former vn bon ſtyle ; & d'ailleurs i'ay eu auec moy dans tous mes voyages ce cher amy que je tiray de Paris, & qui à la reputation de parler & d'écrire paſſablement.

FRED. Maintenant, ſi vous le trouuez bon, nous retournerons en Angleterre.

GVST. Le Roy fit ſon entrée à Londres le trentiéme de May jour de ſa naiſſance, & le trentiéme de ſon âge ; Iour plein de myſtere, & qui ſembloit luy promettre vn regne heureux. Cette entrée fut pompeuſe & magnifique, digne d'vn Grand Roy, & d'vne Ville ſuperbe. Mais ny les Arcs triom-

triomphaux, ny les Fontaines de vin, ny les riches Tapiſſeries d'or & de ſoye ne contribuerent pas tant à la beauté de ce jour, comme les cris d'alegreſſe de tous les peuples. Enfin le Roy eſt aujourd'huy ſur le troſne, & y eſt auſſi ferme que s'il n'auoit point eu de ſecouſſe qui l'euſt ébranlé. Il aime ſes ſujets, ſes ſuiets le reuerent, & il regne enfin ſur eux beaucoup plus en Pere qu'en Souuerain.

FRED. C'eſt là la meilleure de toutes les Politiques.

GVST. Ie vous donneray maintenant le tableau de la Famille Royale. Le Roy de la Grande Bretagne donna il y a trois ans pour Reine à ſes peuples Catherine de Portugal, fille de Iean IV. Roy de Portugal & des Algarbes, & de Louyſe de Guſman de Me-

dina Sidonia l'vne des Reines les plus accomplies de l'Vniuers. Cette jeune Princeſſe eſt parfaittement belle & parfaittement vertueuſe ; & en vn mot la viue image d'vne Mere qui a vn cœur de Heros.

FRED. Ce grand Prince n'eut pû faire vn meilleur choix.

GVST. La Reine Mere d'Angleterre, Henriette de France, fille de Henry le Grand & de Marie de Medicis, eſt vne Princeſſe, dont la vertu, quoy qu'elle ayt eu de rudes epreuues, n'en a pas encore eu aſſez pour l'épuiſer, & qui a fait voir depuis vingt ans vne grandeur de courage qui a eſté l'admiration de tous les humains.

FRED. Il faut la placer au deſſus de toutes les Heroïnes.

GVST. Iaques Stuart, Duc d'Yorck

d'Yorck, frere vnique du Roy, Grand Admiral, eſt vn Prince bien fait, genereux, vaillant ſur mer & ſur terre, & qui en a donné d'Jlluſtres marques en Flandres, & depuis peu dans cette fameuſe bataille ſur l'Ocean Germanique, qui a fait trembler toutes les coſtes voiſines où il fut couuert de ſang, ſoit du ſien propre, ſoit du ſang de ceux que ſon exemple animoit. Le Roy l'aime tendrement, & le conſidere comme l'appuy de ſon trône, & ſon bras droit dans l'armée. Les peuples de leur coſté le conſiderent & le cheriſſent, & pour enfermer en vn ſeul tous ſes eloges, il faut le nommer les delices des Anglois. Il a epouſé Anne Hide fille du Chancelier d'Angleterre, que ſa haute vertu a dû eleuér à

à ce haut rang, tres bien faitte, tres spirituelle, tres bonne & tres genereuse ; digne femme d'un Prince, qui ne void qu'une teste au dessus de soy ; & digne fille d'un Pere qui a si bien serui son Maître dans l'une & l'autre fortune, & qui le sert encore aujourd'huy auec vn zelle, vne fidelité & vne prudence qui ne trouuent point d'exemple dans l'Antiquité, & qui pourront à peine en trouuer à l'auenir.

FRED. I'ay souuent ouï parler des merueilles de sa conduite, & de la fermeté de son courage, qui l'ont toûjours porté en bien des rencontres au dessus du vent.

GVST. Henriette Stuart Sœur du Roy, femme de Philippe de France, Frere vnique de Louys XIV. Est vne Princesse, en qui la Ma-

la Majesté, les Graces & les Vertus se sont assemblées, la gloire de son sexe, & l'ornement de la premiere Cour de l'Vniuers.

FRED. Il faut que vous ayez vû toutes ces Royales personnes de bien pres, pour me les pouuoir si bien dépeindre,

FRED. Ie vous le dis encore. Je ne vous entretiens de personne que ie n'aye eu l'honneur d'approcher, & qui ne m'ayt accordé la liberté de luy parler. Le Roy auoit vn autre Frere & vne autre Sœur, qui moururent à Londres la méme année de son retablissement. C'estoit Henry Stuart Duc de Glocester, Prince qui a cessé de viure en commençant d'être heureux, qui auoit ioint les belles Lettres aux Armes, & qui fut plus regretté du Roy son

Frere & du Peuple Anglois, que le jeune Marcellus ne le fut d'Auguſte ny des Romains. Pour Marie Stuart Princeſſe d'Orange, Veuue de Guillaume I I. ie croy vous en auoir parlé ce matin, & ie vous prie de ne me pas obliger à vous refaire le portrait d'une Princeſſe, dont ie ne puis me reſſouuenir qu'auec douleur.

FRED. Ie ne vous obligeray à rien qui vous puiſſe être incommode.

GVST. Au reſte ces trois Royaumes ont vn bon nombre de Grans Seigneurs qui leur donnent de l'éclat, comme Ducs, Marquis, Comtes, Vicontes, Barons, Baronnets & Cheualiers, qui viennent ſe rendre en foule autour de leur Roy. Pour commencer par l'Angleterre, vous y verrez

verrez auiourd'huy le Prince Robert, fils de Frideric V. Comte Palatin du Rhin couronné Roy de Boheme, & d'Elizabet Stuart fille de Iaques I. Roy de la Grande Bretagne. Il a serui courageusement la Maison Royale en plusieurs rencontres, & s'il auoit eu par tout autant de bon-heur que de courage, les affaires auroient pris sans doute vn meilleur cours.

FRED. La valeur est souuent enuiée de la Fortune.

GVST. Ie n'acheuerois iamais, s'il me falloit faire vn panegyrique de tous les Mylords que ie pourrois vous nommer. Ie me contenteray de vous donner la liste de quelques vns, & selon l'ordre des trois Royaumes.

FRED. Vous en vserez comme

il vous plaira.

GVST. Vous pourrez donc voir encore en Angleterre le Duc de Richemond, qui s'appelle Duc de Lenox en Ecosse, Prince du sang de la Maison des Stuarts. Le Duc de Norfolck qui est allé changer d'air en Italie pour vne debilité de cerueau dont il est atteint. Le Duc de Buckingham de la Maison de Villars. Le Duc d'Ormond Vice-Roy d'Irlande. Le Duc d'Albermale, autrefois le General Monck, qui a serui si vtilement & si glorieusement son Prince. Le Duc de Monmouth fils naturel du Roy, jeune Seigneur qui a de tres belles qualitez. Le Duc de Neucastel, dont le Roy a reconnu le merite par ce nouueau titre. Le Comte de Northumberland de la maison de Percey

Percey & de la race des anciens Ducs de Northumberland. Le Comte de Southanpton Treſorier du Royaume. Le Comte de Deuenſchire, Baron de Montjoy, l'vn des plus riches d'Angleterre. Le Comte de Leiceſter de la Maiſon de Sidney, qui a eſté Ambaſſadeur en France pour le feu Roy, Seigneur d'un tres grand merite, tres vertueux, tres ſçauant, & qui de la Sœur du Comte de Northumberland a eu quatre fils admirablement bien faits, de grand courage, & de grand eſprit, Mylord l'Iſle, Alge non Sidney, Philippe Sidney Colonnel d'vn Regiment au ſeruice des Prouinces vnies, & Henry Sidney, auec pluſieurs filles dont la beauté fait grand bruit, Le Comte de Sunderland, fils du Comte de Sunder-

land, qui mourut jeune dans vn combat pour le seruice du feu Roy, & de la fille aînée du Comte de Leicester, Dame d'vne vertu exemplaire, & qui a des qualitez admirables de corps & d'esprit. Ce jeune Seigneur ne peut auoir encore vingt cinq ans, & dans les armes, dans les belles Lettres, dans les Langues êtrangeres, il donne tant de marques & d'vn grand cœur, & d'un grand genie, & d'vne heureuse memoire, que de quelque costé que ie le regarde, c'est assurément vn des premiers hommes de son siecle. Il possede ourre cela toutes les vertus galantes, il est ciuil, magnifique & de belle humeur, mais sans sortir jamais d'un certain serieux qui luy sied bien, & qui le tire du pair d'auec tant de jeunes

Seigneurs

Seigneurs emportez. Auſſi a-t-il eſté ſoigneuſement éleué chez ſon Ayeul le Comte de Leiceſter, & il fut compagnon d'étude du feu Duc de Gloceſter, dont on confia l'education à ce Comte. Ie ne pretens pas vous parler de tous les autres Seigneurs d'Angleterre, dont ie ne connois que les noms, ſans connoître les perſonnes, & vous apprendrez vous même à les connoître dans le Pays. Ie vous diray ſeulement que les Principaux ſont les Comtes de Sarisbury, de Suffolck, de Bedford, d'Eſſex de Mongommery, d'Arundel, de warwick, de Saint Alban, de Sandvvich, &c. que je vous nomme comme ils me viennent en la memoire, & non pas ſelon leur antiquité.

FRED. Il ne vous faut pas ou-

blier l'Ecoſſe & l'Irlande.

GVST. Vous verrez entre autres en Ecoſſe le Duc d'Hamilton, dont le Pere mourut de ſes bleſſures dans cette funeſte Iournée où le paſſage de la riuiere de Labrin fut ſi opiniâtrement diſputé, & ou l'armée du Roy fut entîerement defaitte par celle des Factieux. Le Marquis d'Argeile brave Seigneur, Le Comte de Rotheis qui gouuerne toute l'Ecoſſe, les Comtes de Craffort, de Ladredelle, de Dumferling, &c. auec qui j'ay eu l'honneur de me trouuer quelquefois en mon voyage d'Ecoſſe. Alexandre Bruis d'vne ancienne & Illuſtre famille de ce Royaume eſt entré dans la poſſeſſion des grans biens de ſon frere vnique Edouard Bruis Comte de Kinkaerde, mort depuis

puis quelques années sans auoir esté marié. I'ay eu le tems de reconnoître son merite durant deux ou trois mois que je me suis promené auec luy dans quelques Prouinces de l'Ecosse, & si vous pousſez iusqu'à Edimbourg, vous m'en direz des nouuelles à vôtre retour. Il a epousé la seconde fille de Corneille d'Arsen Seigneur de Sommelsdick & de Spik, du College des Nobles de la Prouince de Hollande, & Sœur du Marquis de la Nocle, dont ie vous ay parlé ce matin. C'est vne Dame qui a d'excellentes qualitez, tres belle, de riche taille & de grand esprit, & dont la conuersation est des plus charmantes.

FRED. Ie tascheray de profiter de vos instructions.

GVST. Les Ecossois sont ge-

nereux & vaillans, & ſupportent aiſément la fatigue de la guerre. Ils aiment les belles Lettres, & ſont aſſez ſobres : mais ſur tout ils ſe piquent de garder inuiolablement leur parole, & les Roys de France ne s'en ſeruent pour la garde de leur corps, qu'à cauſe de leur grande fidelité. D'ailleurs ils tiennent vn peu de la fierté Angloiſe ; & portent bien haut leur Nobleſſe d'ans l'occaſion. Ie vous parle des Ecoſſois voiſins d'Angleterre, car pour ceux qui habitent vers le Nord, ils ont quelque choſe de ſauuage & dans leurs coûtumes, & dans leurs habits.

FRED. Il en paſſa icy deux il y a cinq ans qui alloient en Moſcouie, tels que vous me les depeignez.

GVST.

GVST. Quoy que ie n'aye pas trauersé la mer d'Irlande, ie puis vous dire aussi quelque chose de ses principaux Seigneurs que j'ay vûs en Hollande aupres du Roy Si vous auez donc la curiosité D'aller à Dublin, vous y verrez le Duc D'Ormond, Vice-Roy d'Irlande, dont ie croy vous auoir desia entretenu ; le Comte d'Ossery son fils aisné, Vice-Roy en l'absence de son Pere, vaillant & genereux tout autant qu'on le peut être, qui a aussi epousé vne Illustre Hollandoise fille aînée de ..... Nassau, Marquis de Beurevert, &c. dont ie vous ay dit dêja & les dignitez & le merite. Cette Dame & dans son visage & dans ses discours a des charmes inexplicables, & vne generosité qui n'a guere de pareille que celle

de ſon mary. Le Comte d'Arran. cy deuant Mylord Richard, fils puiſné du Duc d'Ormond eſt auſſi vn jeune Seigneur à qui la Naiſſance & l'éducation ont donné mille áuantages., digne fils d'un Pere tout couuert de gloire, d'un Pere tres-bien fait de ſa perſonne, plein de courage & de bon conſeil, & à qui le Roy qui l'eſtime ne permet guere de s'élongner d'aupres de luy. Vous y verrez encore le Comte de Corke, & le Conte d'Orrery Gouuerneur de la Prouince de Mounſter au Midy de l'Irlande, Seigneur dont le Roy a reconnu le merite depuis ſon retour à Londres, & qui ſe void pere de deux fils tres vertueux & tout pleins d'eſprit, du Baron de Broghaill, & de Henry Boyle, qui à la belle education

qu'ils

qu'ils ont euë, ont scû ioindre la belle science du monde, & qui ont âquis par tout vne tres haute reputation. Ie ne puis vous en dire d'auantage, vûque ie ne connois pas assez bien les autres Seigneurs de ce Royaume, qui sont en grand nombre, & qui n'ont peut être guere moins de politesse qu'en Angleterre, la Cour du Vice-Roy d'Irlande n'ayant pas moins d'éclat que celles de Naples ou de Sicile, & étant auiourd'huy plus que iamais vne école de ciuilité & de vertu.

FRED. Ie pourray passer jusqu'à Dublin, mais iusques là seulement, n'ayant pas beaucoup de curiosité pour le Purgatoire de Saint Patrice.

GVST. Il n'y a guere de pays au monde, où l'on ne debite quel-

que fable de la sorte: mais ce n'en est pas vne, si ie vous dis que l'Irlande ne nourrit aucune beste venimeuse, comme l'Angleterre n'a point auiourd'huy de Loups. Au reste les Irlandois sont generalement assez beaux hommes, bien proportionnez, ciuils aux Etrangers, constans dans leurs amitiez, irreconciliables dans leurs haines, gens de cœur, & qui s'exposent hardiment à tous les dangers. Ils ont vn panchant tout à fait grand à l'amour, & les femmes pour se mieux conseruer & pour plaire dauantage à leurs maris, nourrissent fort rarement leurs enfans.

FRED. Les Allemandes n'en font pas de méme, & croyent au contraire qu'il y va de leur gloire & de leur santé de ne pas refuser la mam-

la mammelle à ce qu'ils ont mis au monde.

GVST. En general les peuples de ces trois Royaumes ont de l'inclination à l'étude, & y reüssissent admirablement, sur tout les Anglois & Ecossois, qui nous donnent des ouurages acheuez & qui vont puiser leurs belles lumieres dans les fameuses Vniuersitez d'Oxford & de Cambrige en Angleterre, & de Saint André, d'Aberdon & de Glasco en Ecosse. Il me reste à vous toucher quelque chose du gouuernement.

FRED. Ie m'abandonne à vôtre conduite.

GVST. Vous sçaurez donc en peu de mots, que les Roys de la Grande Bretagne sont absolus & infiniment respectez de leurs sujets. Mais comme vn nuage vient

quelquefois s'arrêter tres à propos entre le Soleil & nous pour temperer l'ardeur de cet aſtre qui nous bruleroit: De méme en Angleterre le Parlement s'interpoſe doucement entre la ſplendeur de la Maieſté Royale & la baſſeſſe des peuples, pour faire vn doux temperament & vne juſte harmonie de l'authorité du Souuerain & de l'obeïſſance des ſuiets. Le Parlement tient lieu d'Eſtats Generaux, que le Roy peut conuoquer & rompre quand il luy plaiſt ſelon l'occurrence des affaires, & eſt composé de deux Chambres, ou Maiſons, dont l'vne s'appelle la Maiſon Haute, & l'autre la Maiſon Baſſe. Dans la premiere entrent les Grans du Royaume tant Eccleſiaſtiques que Seculiers, qui s'aſſemblent dans vne grande ſalle, &

le & tres bien percée, tenduë d'vne ſuperbe tapiſſerie à fond de ſoye, releuée en broderie d'or & de perles fines, qui repreſente la Converſion de S. Paul, & le Martyre de S Eſtienne. Au milieu pareiſt le ſiege du Roy, & au deſſus vn Daiz de broderie d'or & de ſoye, que Marie Reyne d'Ecoſſe, Mere du Roy Iaques trauailla dans la Tour de Londres pour flater les ennuis de ſa priſon. Aux coſtez du Roy le Duc d'Yorck & les Princes du ſang prennent ſeance. Le ſiege du Chancelier eſt au bas de celuy de ſa Majeſté, & les Seigneurs ſe diſpoſent de coſté & d'autre ſelon leur rang.

FRED. Ie croy qu'il ne ſe peut rien voir de plus pompeux que cette aſſemblée.

GVST. La Maiſon Baſſe, ou

la Chambre des Communes pour n'être remplie que des Députez des Prouinces & des Cheualiers, qui font enuiron le nombre de quatre cens, & qui repreſentent le Tiers-Eſtat, a en quelque ſorte de l'aſcendant ſur la Haute, vû que quoy que celle-cy ottroye au Roy, il ne paſſe point, ſi l'autre n'y a conſenti. A quoy il ſe trouue quelquefois aſſez de difficulté, quand il faut faire venir à la raiſon la foule du peuple.

FRED. On m'a dit que ces deux Maiſons s'efforcent à l'enuy de témoigner leur affection au Roy.

GVST. Elles en ont tout ſujet, & cette belliqueuſe Nation n'a iamais eu de Monarque ſi digne de veneration & d'amour que Charles Second.

FRED.

FRED. Sans l'auoir vû, je fais mille vœux pour la prosperité d'vn si Grand Prince.

GVST. Et moy qui l'ai vû, i'aspire à le voir encore, & j'espere étre gueri de tous mes maux, si je puis arrester vn moment sa vûë.

FRED. Vn Roy si puissant peut consoler d'vn coup d'œil mille malheureux.

GVST. Vous ne souhaittez pas que ie vous entretienne des Cours de Iustice, des Charges du Royaume, des Gouuernemens des Places, & d'autres choses de cette nature, qui sont là à peu pres comme dans d'autres Estats.

FRED. Ce que vous m'auez dit me doit suffire, & nous auons besoin de tems pour le reste.

GVST. I'ay oublié de vous dire que l'Ecosse & l'Irlande ont leurs

Parlemens à part, où se vuident les affaires importantes de ces deux Royaumes. Et pour les Comtes dont ie vous ay parlé auparauant, leurs tritres ne sont qu'honnoraires, & sans reuenu, comme si vôtre Roy donnoit la qualité de Comte d'Vpsal à l'vn de ses fauoris sans aucune jouïssance.

FRED. Ie suis bien aise d'être instruit de tout.

GVST. Il ne faut pas s'étonner s'il se trouue des particuliers en Angleterre qui ont dans la Religion des sentimens differens, vû que cette diuersité ne va guere qu'au culte exterieur, & ne s'attaque point aux fondemens; c'est à dire que les Anglois n'ont au fond qu'une méme Religion Protestante, que le vulgaire nomme Calviniste: comme il appelle Thomi-

Thomiſtes dans la Communion de Rome ceux qui ſuiuent l'opinion du plus celebre de ſes Docteurs, opposée à celle de Iean Duns ſurnommé Scot, ſur le fait de la Conception de la bienheureuſe Vîerge. Il y a donc dans d'autres Eſtats & des Thomiſtes, & des Scotiſtes, & des Arnaudiſtes, qui s'accordent tous veritablement à reconnoître le Pape; & s'il y a de méme en Angleterre des Epiſcopaux, des Presbyteriens, des Independans, ils s'accordent tous à y renoncer. Pour l'Ecoſſe, le culte y eſt plus vniforme qu'en Angleterre, & l'Irlande n'a plus de mêlange qui puiſſe l'inquieter.

FRED. Les hommes d'ordinaire ſe mettent plus en peine de ce qu'ils doiuent croire que de

ce qu'ils doiuent faire, & toutefois l'vn & l'autre me ſemble également important.

GVST. Il faut finir cette narration de l'Angleterre par la conſideration de ſes Interets, qui conſiſtent à s'oppoſer en tous lieux à la puiſſance d'Eſpagne, & de viure toûjours en bonne intelligence auec les François. En quoy elle peut d'autant mieux reüſſir, qu'elle a fait depuis trois ans vne alliance étroitte auec la Couronne de Portugal, dont elle doit ſouhaitter les auantages comme les ſiens propres. Deplus il faut qu'elle ait le commerce libre, & dans nos mers; & dans les vnes & les autres Indes, & que ſes vaiſſeaux puiſſent paſſer le Sond & entrer dans l'Archipel auec la méme facilité qu'ils ſe promenent dans

dans le Canal qui la separe du Continent. Enfin il ne luy seroit pas desauantageux de viure en paix auec la Hollande, & de donner les mains à vn bon accord pour leurs communs áuantages. Et ces deux puissantes Nations pourroient alors vnir glorieusement leurs forces pour nettoyer les costes de la Mediterranée, & abbatre les cornes du Croissant.

FRED. Ce sont les souhaits des gens de bien, & le Ciel enfin exaucera leurs prieres.

GVST. Ie vous ay dit des Illes Britanniques tout ce que ma memoire m'en a pû fournir; mais il s'en faut bien que j'aye à vous entretenir si long temps des autres parties de l'Europe, & comme l'heure du Soupé s'approche, j'espere vous ramener dans peu à

Vismar.

FRED. Comment l'entendez vous ? volerons nous en l'air par-dessus l'Espagne, la France, l'Italie, & l'Allemagne?

GVST. Au contraire j'ay dessein de vous les faire voir exactement, & écoutez; s'il vous plaist, ce qui me reste à vous dire.

FRED. Ie n'ay iamais eu plus d'attention poûr qui que ce soit.

GVST. Ie vous diray donc franchement que ie n'ay point vû l'Ebre ny le Tage, & que ie n'ay iamais mis le pié ny en Espagne, ny en Portugal. Et comme ie ne veux rien vous auancer que de mon crû, & dont ie n'aye mes yeux pour garans, ie n'ay pas dessein de me reposer sur la foy d'autruy & de vous aller peut étre debite, des fables. Outre qu'il y a peu à

profiter

profiter dans ces deux Royaumes, où il faut marcher bien de journées auant que de trouuer vne ville raisonnable & qui inuite à s'y arrester. Aussi vous diray-ie que pour vn Etranger qui passe les Pyrenées, il y en a trente qui passent les Alpes; mais si vôtre curiosité l'emporte, ie vous diray ce qui est assez connu de chacun, qu'apres auoir vû en Portugal Lisbone, & en Espagne Seuille & Madrit, vous aurez vû tout ce qu'il y a de plus considerable dãs ces deus Royaumes. PHILIPPE IV. du nom est aujourd huy Roy d'Espagne, & hors de l'Espagne possede en l'Europe les Royaume de Naples, Sicile & Maiorque, l'Isle de Sardaigne, la Duché de Milan, la Comté de Bourgongne, & la meilleure partie des Pays bas: & dans

l'Amerique les vaſtes & riches Royaumes de Mexique & du Perou, la Caſtille d'or & les Iſles de Cuba & Eſpagnole, car les Anglois luy enleuerent la Iamaïque du tems de Cromvel ; & il perdit d'ailleurs l'an 1641. le Royaume de Portugal auec toutes ſes dependances aux Indes Orientales & Occidentales. Ce Grand Prince eut pour ſa premiere femme Elizabeth de France, fille de Henry le Grand & de Marie de Medicis ; & epouſa en ſeconde nopces Anne d'Auſtriche, fille de l'Empereur Ferdinand III. & de Marie Infante d'Eſpagne. Il n'a atteint que les ſoixante ans le huitiéme Auril de cette preſente année mil ſix cens ſoixante cinq; mais il eſt caſsé, & attaqué ſi ſouuent d'vne fâcheuſe colique; qu'on

l'a crû

l'a crû mort plusieurs fois depuis deux ans. Il seroit à souhaitter pour le repos de ses peuples qu'il vécut encore quelque tems, iusqu'à ce qu'il laissast vn heritier en âge de pouuoir agir, & soûtenir le poids de tant de Couronnes. C'est vn Prince qui a de tres belles qualités & que ie trouue plus glorieux d'auoir donné à la France vne Reine incomparable, que lors qu'il étendoit sa domination en Orient & en Occident. Les Grans d'Espagne ont des priuileges considerables par dessus les autres Seigneurs, & le Duc de Medina Sidonia est aujourd'huy le plus auant dans les bonnes graces de son Prince. Le Gouuernement est purement Monarchique, & la Religion purement Romaine: mais pourtant le Roy n'agit guere

que par ſes Conſeils, & ſur tout par vn certain Conſeil de Conſcience qui tient le deſſus; & pour la deuotion, quoy qu'apparemment elle y ſoit tres grande, & fort attachée aux ſtatutz de Rome; elle n'empeſche pas dans les deux Caſtilles, dans l'Andalouſie & dans la Grenade ſeulement, de manger de la chair le Samedy, puiſque des piés de mouton, & vne teſte de Veau ne ſont pas à mon auis d'autre nature que les autres parties de l'animal; c'eſt à dire que l'Eſpagnol mange ſans ſcrupule de bonne viande, tandis que l'Italien n'oze toucher qu'à des legumes & à du poiſſon. Enfin il faut ſuiure en Eſpagne la Religion Romaine de gré ou de force, & les plus zelez pour vne parole legerement ditte, ou par l'artifice d'vn ennemi

ennemi ont quelque fois bien de la peine à se sauuer des rigueurs de l'Inquisition. Ie ne vous dis là que ce qui est connu de tout le monde, & il me reste à vous toucher vn mot des mœurs & du genie de ces Peuples. Les Espagnols, à les prendre en general, ne sont pas de riche taille, & ne passent guere la mediocre; mais d'ailleurs ils sont forts & nerueux, tirans sur le bazané, à quoy peut contribuer leur humeur melancolique autant que la chaleur du climat. Les femmes n'y sont pas aussi fort blanches, mais elles ne laissent pas d'auoir beaucoup d'agrément, & si vn teint trop brun choque la vûe, les traits du visage reparent ce manquement auec auantage, Comme ces peuples ont du courage, & encore plus d'ambition, il

forment toûjours de grans deſſeins, mais pourtant ils ſont lents en leurs conſeils, & ils n'entreprennent rien à la legere. Ils ſont naturellemẽt ſobres, mais ils haïſſent mortellement le trauail, & l'on verroit tous leurs champs en friche, ſi les Etrangers ne venoient les cultiuer. Plùtoſt que de prendre cette peine ils aiment mieux diſner d'vn oignon, ce qui leur rend d'ordinaire l'halcine puante. Pour les gens de qualité, qui ont de grans biens, ils font de la depenſe, mais vne depenſe qui ne paroiſt pas, vû qu'elle s'en va toute à leurs maîtreſſes, pour leſquelles ils s'épuiſent, n'épargnans rien pour ſatisfaire à leur paſſion. Au reſte s'ils ont tant de grauité dans leur demarche, & dans leurs diſcours, elle n'eſt pas ſi étudiée, qu'elle

qu'elle ne parte auſſi toſt de leur temperament que de leur ambition. Ils ont entre autres cette loüable coûtume de ſe tenir étroitement vnis hors de leur pays, de ſe porter du reſpect l'vn à l'autre, de couurir adroitemẽt les defauts de leurs amis, de ne rien épargner pour leur ſeruice, & d'honnorer de beaux tîtres ceux à qui la naiſſance ou le merite n'en ont point donné : tandiſque les autres Nations ſe décrient entre elles dans les pays étrangers, s'entrequerellent & s'entrebattent ſouuent, pour des ſuicts de peu d'importance. Mais ſi les Eſpagnols ont tant de belles qualitez; s'ils apportent du cœur à la guerre, & encore plus d'art & plus d'eſprit; s'ils ont vn grand genie pour les études, s'ils ſont magnifiques & gene-

reux, & sur tout les Castillans ; il faut dire aussi qu'ils ont vn orgueil insupportable qui les perte au mépris des autres peuples, & qui les en fait aussi haïr. Ils sont voluptueux sur tous les hommes du monde, superstitieux & faincans : mais sur tout la jalousie les ronge, & autant que leurs femmes sont gentilles & enjoüées à la maison (car ce n'est guere que dehors qu'elles affectent cette grauité importune) autant aportent ils de procaution à les garder. Soit chez elles, soit dans les rues, elles ont toujours vn nombre d'Argus & de surueillans qui obseruent toutes leurs demarches ; & cette ridicule coûtume de tenir ainsi les femmes esclaues, regne dans toutes les Prouinces Meridionales de l'Europe, & dans l'Espagne, & dans l'Italie,

& chez

& chez tous les Peuples de l'Orient. Ie ne ſçay pas méme ſi cette contagion ne s'eſt point gliſſée dans quelques endroits du Nord, & ie ne voy guere que la France, la Grande Bretagne & les Pays-bas, où les femmes ſoient en pleine poſſeſſion d'agir librement, où elles ſoient bien cheries de leurs maris, & où elles peuuent faire parêtre vne vertu qui n'eſt point forcée. En effet porter ce ſexe de force à l'excez de la vertu, c'eſt le porter à l'excez du vice; & il a naturellement tant de charmes & tant d'empire ſur les cœurs des hommes, qu'on ne le peut traitter auec trop de ciuilité & trop de reſpect. Outre le peu de moyen qu'il y a d'auoir en Eſpagne la converſation des honnêtes femmes, les hommes ſont de leur coſté

tres particuliers, c'eſt rarement qu'ils ſe cõmuniquent, & ny dans leur pays, ny dehors, ils ne font preſque iamais, d'amitié auec aucun Etranger. Iugez apres cela ſi ie n'ay pas raiſon de vous diſſuader vn voyage, d'où vous rapporteriez peu de ſatisfaction.

FRED. Ie n'ay point voulu vous interrompre dans ce long diſcours; & quoy que vous ne m'ayez pas dit tout ce qui ſe peut dire de l'Eſpagne, vous m'en auez pourtant aſſez appris pour m'en ſeruir au beſoin.

GVST. Nous trauerſerons encore plus vîte le Portugal, car quoy que les Hiſtoires & les Relations en publient tant de belles choſes, les dernieres & admirables reuolutions de ce Royaume qui ont fait du bruit par tout le Monde,

Monde, on fait naître en méme tems à chacun la curioſité de bien connoître cette Nation. Ie vous diray donc en peu de mots, qu'entre les éloges qu'on doit donner à des peuples vaillans, ſpirituels, genereux, le plus grand & le plus Illuſtre, eſt l'amour qu'ils portent à leur Prince, pour lequel ils hazardent volontiers leur vie; & c'eſt en effet ſe rendre immortel, que de mourir pour vn ſi noble ſújet. Ils aiment ſouuerainement la gloire, mais ils ſont bon menagers, & entendent mieux l'œconomie que les Eſpagnols, auec leſquels ils ont vne antipatie naturelle. Pour la couleur de leur teint, & pour l'humeur de leurs femmes, il ne faut que vous reſſouuenir de ce que je viens de vous dire de leurs voiſins, vû qu'il

n'y a pas grande difference. Ils cultiuent les Lettres auec grand ſuccez; & pour les armes, ils font aſſez parêtre & ſur la Terre & ſur l'Occean qu'ils entendent bien la guerre, & qu'ils ne ſçauent point reculer. La decouuerte qu'ils firent du Cap de Bonne Eſperance l'an 1498. ſoûs ce grand Capitaine Vaſco de Gama; les fameuſes & difficiles conquêtes de toutes les coſtes de l'Afrique & de l'Aſie ſoûs vn Albuquerke : vn Magellan, & tant d'autres vaillans Chefs, tandis que dans l'Amerique les Eſpagnols n'auoient qu'à chaſſer dans les montagnes, ou qu'à tuer ſans peine de pauures gens nuds & deſarmez; & enfin leurs victoires dans le Breſil, dans les Heſperides, dans Madere & aux Açores, donnent à toute la

Terre

Terre des marques bien éclatantes de la valeur, des forces & des richeſſes des Portugais, Ces peuples ont aujourd huy pour leur Souuerain ALPHONSE VI. Roy de Portugal & des Algarbes, deçà & delà la mer en Afrique, Seigneur de Guinée, & de la conquête, nauigation & commerce des Indes, fils de Iean IV. Roy de Portugal, &c. & de Louyſe de Guſman de Medina Sidonia, à laquelle, apres l'ordre du Ciel & les affections des Portugais le Pere & le Fils doiuent la couronne; le Pere, parce qu'il fut porté à la receuoir par les conſtantes & genereuſes ſollicitations de ſa Femme; & le Fils, parce qu'elle luy a eſté conſeruée durant ſa Minorité par les ſoins & le courage d'vne Mere, qui étoit née pour le

sceptre, & qui est en effet vne des Reines les plus accomplies de l'Vniuers. Ce Prince a toutes les inclinations excellentes, il est tres bien fait, & âgé seulement de vingt & deux ans. Ses sujets l'aiment passionnément, & dans la fidelité & le zelle qu'ils conseruent pour leur Roy, ils ne cedent à aucuns peuples du Monde. Le Gouuernement en Portugal n'est pas fort different du Gouuernement d'Espagne. Auant que Iean IV. fust sur le Trône, la Maison des Ducs de Bragance dont il est le chef, estoit la premiere du Royaume, & l'vne des plus Illustres de l'Europe. De la sorte, le Roy comme Duc de Bragance, du sang de Portugal par Catherine Fille d'Edouard Infant de Portugal fils du Roy Emanuel, &

femme

femme de Iean Duc de Bragance, poſſede trois Marquiſats, ſept Comtez, pluſieurs Seigneuries, & a plus de cinquante Villes & châteaux, & deux cens mille ſujets. Apres, ſuiuent les Ducs d'Auero de Lancaſtre, le Duc de Uillareal, les Marquis de Ferreira, de Caſtel-Rodrigo, de Villa-Vizoſa, de Terra-noua, & grand nombre de Comtes & autres Seigneurs, dont la Cour de Portugal eſt tres bien remplie. Pour la Religion, c'eſt la méme qui eſt ſuiuie de leurs voiſins, & l'Inquiſition y eſt pour le moins auſſi rigoureuſe qu'en Eſpagne, vû que s'il y a encore en celle-cy des reſtes *d'Alumbrados* ou d'Illuminez, il y a de méme en l'autre des reſtes de Iuifs qui ſe tiennent cachez dans la multitude. Au reſte

le grand Intereſt du Portugal eſt de cultiuer toûjours l'affection de la France, & de rechercher l'ápuy des Anglois, qui ne luy peut deſormais manquer apres l'alliance qu'il a faite auec leur Roy, cimentée par vn heureux mariage. Il doit auſſi ſouhaitter que l'Eſpagnol ayt affaire hors de chez ſoy, quoy que depuis pres de ſix ans qu'il eſt en paix auec tout le monde, il n'a pû faire ſix pas dans le Portugal. Il eſt enfin ávantageux à la Nation Portugaiſe que les Hollandois ne ſe rendent pas trop puiſſans, afin qu'ils n'en puiſſent être inquietez dans leur commerce des Grandes Indes, ny dans les petites, où ils ſe ſont rendus maîtres de tout le Breſil. Au contraire l'intereſt du Roy d'Eſpagne demande que le Roy de Portu-

Portugal ſoit abandonné de tout ſecours, que l'Empereur face toûjours bien ſes affaires en Allemagne, que les Griſons ne luy refuſent point le paſſage en ſa Duché de Milan, & que les Princes d'Italie ne ſe meſlent point de ce qui ſe paſſe de deçà les monts. Ie croy que vous deuez être ſatisfait de ce petit Abbregé de ces deux Royaumes, & ie ne vous en ay rien appris que ce que tout le monde auroit pû vous dire. Si vous voulez ſçauoir leur Hiſtoire au long, il y a diuers Autheurs qui y ont trauaillé auec grand ſoin. Vous pouuez lire entre autres pour celle d'Eſpagne, Roderic Ximenes qui l'a ecrite en dix liures, & Luce Marinée en vingt & deux: & pour celle de Portugal vous aurez aſſez d'Oſore, qui s'en

eſt aquitté tres dignement.

FRED. Ie ſuiuray vôtre conſeil, & nous entrerons, s'il vous plaiſt, en France.

GVST. Vous auez raiſon de vous haſter de ſortir d'Eſpagne, vû qu'on y a de ſi mechantes hôtelleries (ſi toutesfois des maiſons vuides meritent ce nom) & qu'on y eſt ſi mal traitté de toutes façons. Mais vous vous trompez ſi vous croyez que j'aille vous faire vn long recit de la France, de l'Italie & de l'Allemagne, qui nous reſtent à courir, j'ay des raiſons qui m'en doiuent diſpenſer, & que vous approuuerez quand je vous les auray dites.

FRED. Ie vous écoute.

GVST. Voyez vous ſur ma table ces trois petits liures d'egale groſſeur. Ie les achetay il y a vn

a vn mois passant à Hambourg, & ie les ay leus d'un bout à lautre. Celuy cy est *l'Estat de la France* selon la face qu'elle a aujourd'huy. I'auois oublié de le prendre à Paris dans ma valize, & l'on m'a assuré qu'il s'imprime tous les ans. Vous y verrez bien exactement depeint tout ce beau Royaume, son gouuernement, & les noms & dignitez des principales Familles. Que pourrois-ie vous dire de plus ? Ce petit liure vous instruira amplement de toutes choses. En voicy vn autre de l'Estat d'Italie par dialogues dans la langue du Pays, & dans vn style fort net par le Sieur Leti trés habile homme que j'ay connu à Geneue. Il ne se peut guere âjoûter à ce qu'il a recueilli, & comme toute la Noblesse par toute l'Europe se

pique aujourd'huy de ſçauoir l'Italien, chacun ſe peut rendre ſçauant dans ce liure de tout ce qui ſe passe dans l'Jtalie. Ce troiſieme eſt celuy dont ie vous ay fait l'éloge ce matin ; c'eſt l'Etat de l'Empire de Monſieur du May, ſi poliment & ſi doctement écrit, & rempli de tant de belles obſeruations Morales & Politiques, qu'on ne peut rien ſouhaitter dauantage pour l'inſtruction d'vn jeune Seigneur, qui veut ſçauoir parfaittement l'Eſtat d'Allemagne. Apres cela n'eſtes vous pas ſatisfait, & exigez vous de moy quelque autre choſe?

FRED. Sur vôtre parole j'honore beaucoup les Autheurs de ces trois livres, mais j'aurois été bien aiſe que vous ne les euſſiez iamais vûs, & ie vous ay toûiours temoi-

gné

gné que ie ſouhaitte d'auoir vôtre ſentiment particulier, pour lequel j'ay beaucoup de deference.

GVST. Puiſque vous êtes opiniâtre, tout ce que vous pouuez obtenir de moy pour cette heure, eſt vne deſcription fort courte & fort generale de ces trois parties de l'Europe qui nous reſtent, & qui meritent veritablement d'etre vûes au delà de tout ce qui ſe peut imaginer.

FRED. Vous en vſerez comme il vous plaira, mais ie vous declare que ie ne pourray ſouper qu'auec inquietude, ſi vous ne me ramenez auparauant au gite à Viſmar.

GVST. Ne vous plaignez point, ie veux faire pour vous dauantage que ie ne vous ay promis. Nous repaſſerons apres ſoupé par tous

les lieux que nous auons vûs le long du jour, & ie vous donneray vn second tableau de toute L'Europe.

FRED. Ie vous ſuis obligé de tant de bontez.

GVST. Puiſque vous m'aucz mis en humeur de diſcourir, je veux vous entretenir encore demain de toutes les Cours, & ſi je vais paſſer vitement la France, l'Italie & l'Allemagne, puiſque ie vous offre là de bons conducteurs, cet entretien que nous aurons pourra ſuppléer au reſte.

FRED. Vous me mettez en peine, & je ne ſçay comment me reuancher de tant de faueurs.

GVST. La France pour ſon étenduë eſt le plus beau Royaume de l'Vniuers, ſoûs la region du Ciel la plus temperée, & entre deux larges

larges mers, d'où par vn grand nombre de belles riuieres elle enuoye à toute l'Europe des marques de son abondance & de sa felicité. Elle puise ses richesses de son propre sein, & la fertilité de ses campagnes est vn tresor bien plus grand que tout ce qui sort des mines du Perou & de l'Asie. Le nombre de ses peuples est étonnant, la fecondité des femmes y est admirable; & si les hommes sont les meilleurs remparts des Villes, & les meilleures défences des frontieres d'vn Etat; je ne voy pas qui pourroit aujourd'huy entreprendre sans temerité d'attaquer la France, & à qui la France ne se doiue faire redouter. Les François sont donc en effet redoutables par le nombre, puis qu'ils sont contraints

d'aller peupler tant de colonies; & le ſont bien d'auantage par la valeur, puiſque toute l'Europe a l'œil ſur eux, & qu'ils tiennent tous leurs voiſins en haleine. Mais diſons qu'apres auoir vû les François dans la guerre, on a de la peine à les reconnoître dans la paix; & comme il n'y a rien de plus effroyable que de les voir au combat, il n'y a rien de plus charmant que de les voir à la Cour ſe demêler d'une affaire de galanterie. Tous les Etrangers ſe loüent de leur franchiſe & de leur ciuilité, tous les Etrangers viennent étudier & leurs mœurs & leurs coûtumes, & s'en retournent ſi ſatisfaits de leur entretien, qu'ils áuoüent par tout que les François ſont incomparables. Leurs femmes ſont belles, & ont vne grace natu-

naturelle dans toutes leurs actions. Elles ont vn petit caquet & vn enjoûment qui charment le monde, leur conuersation est pleine d'esprit ; & comme on peut les mener, à la promenade, & les voir chez elles, jugez s'il n'y a pas plus de plaisir à s'arréter en France qu'en ces autres Prouinces où les femmes sont prisonnieres, & les hommes Loupgarous.

FRED. Si j'eusse voulu vous croire, je naurois pas entendu de si belles choses.

GVST. Ce n'est pas que les François n'ayent leurs manquemens, & qu'on ne les accuse d'vn peu d'inconstance. Ils ne tiennent pas aussi toûjours bien ponctuellement ce qu'ils promettent, parce qu'ils promettent quelquefois

narque qui commande à cet e glorieuſe Nation. Soit que nous conſiderions la ſuitte de ſes Ancêtres & de ſes Predeceſſeurs, ſoit que nous jettions les yeux ſur ſa puiſſance & ſur ſa conduite, ſoit enfin que nous les tournions ſur ſa perſonne, c'eſt le premier Roy du Monde, le plus abſolu ſur ſes ſuiets, le plus redouté de ſes voiſins, le mieux fait, le plus vaillant, le plus ſage, le plus heureux; & s'il eſt permis d'en parler familierement, mais auec vne verité qui ne fait point de honte à la Majeſté Royale, c'eſt le plus homme de bien, & le plus habile de ſon Royaume. Par la premiere de ces qualitez il ſe fait aimer, & par la ſeconde il ſe fait craindre, & à l'âge de vingtſept ans il a vne prudence conſommée, & ſe voit

Minorité du Roy son Fils a fait assez voir par sa conduitte admirable dans les derniers troubles qui ont agité la France, qu'elle est la plus grande Reine qui fut iamais. Le Roy a vn Frère Vnique nommé Philippe de France, Duc d'Orleans, qui a épousé Henriette Stuart sa cousine germaine, fille de Charles I. Roy de la Grande Bretagne, & de Henriette de France, &c. Ce ieune Prince & cette ieune Princesse possedent toutes les vertus dignes de leur rang. Il faut faire suiure icy Anne Louyse Marie d'Orleans, Fille de Gaston Fils de France, Oncle du Roy, Duc d'Orleans, & de Marie de Bourbon Fille vnique de Henry de Bourbon, Duc de Mont pensier. Son visage a beaucoup de traits de celuy d'Henry le

ſuccedé à ſon Pere en toutes ſes qualitez, en toutes ſes charges & en ſes Gouuernemens; & ayant plus fait en ſa vie que tous ces Grans Capitaines Grecs & Romains, il a atteint vne gloire, où jamais perſonne ne pourra monter. Armand de Bourbon Prince de Conty ſon Frere, a donné auſſi en Catalogne des marques de ſa valeur, à la teſte des armées de ſa Majeſté qu'il commandoit; il en a donné mille fois à la Cour de ſon excellent genie, & il en donne maintenant de ſa bonne conduitte dans ſon Gouuernement de Languedoc. Ces Princes ont vne Sœur vnique Marie de Bourbon, veuue de Henry d'Orleans Duc de Longueuille, deſcendu en ligne directe & maſculine de Iean Comte de Dunois, fils naturel de

Louys Duc d'Orleans, frere de Charles VI. Prince Souuerain de Neufchaſtel, viuant Chef de l'Ambaſſade pour la paix de Munſter. Cette Princeſſe eſt admirablement bien faitte, & a de l'eſprit infiniment : mais elle a fait diuorce auec la belle galanterie pour embraſſer les vertus ſolides; & celle à qui tous les beaux Genies de la France rendoient hommage de leurs Romans & de leurs Poëmes, ne veut plus lire que des ouurages de Picté. Le pere du cher Compagnon de mes voyages a eu l'honneur de ſeruir le feu Prince de Condé quarante ans de ſuitte dans vne charge qu'il auoit au Conſeil du Roy. Qu'il faiſoit beau voir le Roy & ces Princes trauerſer la premiere Ville du Monde dans ce magnifique Carrouzel.

rouzel qui se fit à Paris il y a trois ans.

FRED. Obligez moy de m'en dire quelque chose.

GVST. Il estoit composé de cinq Quadrilles, & l'on demeura bien vne heure à les voir passer. Le Roy marchoit à la teste, & conduisoit la premiere en habit Romain. Quelques vns à le voir dans cet équipage s'imaginerent de voir vn Cesar, mais pour moy je ne pûs le prendre que pour ce qu'il estoit, & mon imagination fut alors toute remplie de LOVIS XIV. plus glorieux que tous les Cesars. Monsieur, Frere vnique du Roy étoit Chef de la seconde, le plus beau Prince qui fut iamais. Monsieur le Prince marchoit deuant la troisieme, le plus grand Guerrier

du Monde. Monsieur le Duc son fils conduisoit la quatrieme, le plus sçauant Prince de son siecle. Et feu Monsieur le Duc de Guise menoit la cinquiéme, le Prince le plus poli de l'Vniuers.

FRED. Vous m'auez fort obligé de me donner vn petit tableau de ce pompeux Carrouzel; & je crois aisément qu'il y a plus de diuertissement en France qu'en lieu du monde.

GVST. Tres assurément, & brisons là. Ce petit traitté de l'Estat de France que vous voyez, vous instruira du reste, & vous donnera la liste des autres Princes & des principales Familles du Royaume, auec la face presente du Gouuernement. I'ajoûteray seulement que comme la Monarchie Françoise est la plus ancienne & la

ne & la plus puiſſante des Monarchies, c'eſt auſſi la plus belle & la mieux fondée, vûque les Maſles ſeuls ont droit de la gouuerner, & que la Couronne ne tombe point en quenouïlle. Et pour ſes Interets, je croy que tandis que ſes Peuples demeurent dans l'obeïſſance & qu'ils ſont fideles à leur Roy, elle ſe doit peu mettre en peine des progrez des autres Princes, & de ce qui ſe paſſe dans l'Europe, ſi ce n'eſt dans le deſſein qu'elle auroit de s'aggrandir. Ie pourrois pourtant vous dire, que la France, quoy que tres puiſſante, ne doit point ſouffrir que l'Empereur face trop le Maître en Allemagne, & qu'elle doit faire en ſorte que les Electeurs ne perdent rien de leurs droits, ſur tout ceux qui ſont affectionnez à ſon ſerui-

ce, & qui ont plus de panchant vers elle que vers la Maison d'Austriche. Il est bon aussi qu'elle soit toûjours assurée des Suedois qui ont besoin de sa bourse, & il y va de sa gloire de proteger les Princes Italiens qui ont plus d'inclination pour elle que pour l'Espagne. Il est enfin de son interest de tenir la balance égale entre l'Angleterre & les Prouinces vnies, ou du moins de ne pas permettre que celles cy soyent maltraittées ny de l'Anglois, ny de l'Espagnol. Mais i'en reuiens encore là, que la France, comme je vous l'ay depeinte, est seule suffisante à soy méme, & auec le nombre prodigieux de ses vaillans hommes capable elle seule de tenir ferme contre toutes les Puissances qui voudroient ensemble

ble l'attaquer. La Religion Romaine eſt la dominante en France, & la Proteſtante y eſt permiſe par les Edits & par la bonté du Roy, qui veut que tous ſes Sujets viuent en paix. C'eſt tout ce que ie puis vous dire de ce Royaume.

FRED. Vous m'en auez aſſez dit, pour me donner des impatiences extremes de l'aller voir.

GVST. Ie veux donc auoir le plaiſir de les accroître, en vous diſant encore deux choſes qui y attirent particulierement les Etrangers.

FRED. N'importe, apprenez moy tout.

GVST. L'vne eſt, que tous les exercices bienſeans à la Nobleſſe s'y montrent en diuers lieux, & qu'on va puiſer en France la Politeſſe comme à ſa ſource. Et pour

l'autre, c'eſt que vous auez parmi les François tous les diuertiſſemens imaginables,& plus en deux jours que vous n'en auriez en deux ans ailleurs.

FRED. Ie m'arreſteray d'autant moins dans les autres Eſtats, pour faire vn plus long ſejour en France.

GVST. Paſſons donc en Italie, & faiſons en proñtement le tour. Ie ne pourray guere vous ſeruir de guide que juſqu'au milieu, vûque le voyage que j'y fis il y a pres de deux ans ſe borna aux Eſtats du Grand Duc, quoy que j'euſſe fait mon conte d'aller bien plus loin, & de porter mes ennuys juſqu'aux extremitez de l'Aſie.

FRED. Vous me blâmiez pourtant tantoſt d'y auoir eſté.

GVST. La curioſité vous fit entrepren-

treprendre cette courſe, le dépit & le chagrin m'y portoient, & j'auois plus de moyen de me contenter dans mon deſſein, que vous n'en auez eu de vous ſatisfaire dans le vôtre.

FRED. Tous vos amis doiuent être bien aiſes que vous ayiez treué de l'Obſtacle à vn voyage d'où vous ne ſeriez peut eſtre iamais revenu.

GVST. I'aurois deliuré ces amis d'vn grand fardeau, & ſi i'y fuſſe mort, j'aurois ſoulagé la terre d'un poids inutile.

FRED. Ne r'entrez point dans vos triſtes penſées, & ſongez ſeulemẽt que nous ſommes ſur le mont Cenis.

GVST. Ce n'eſt pas la route que j'auois deſſein de vous faire prendre ; ie voulois vous embar-

quer à Marseille, & vous conduire en Italie le long de la coste. Car il n'y a rien de plus beau que cette plage qu'on appelle vulgairement Riuiere de Gennes ; & vous découvrez le long du riuage vn si grand nombre de petites villes bien baſties, & sur le panchant des montagnes tant de beaux villages, que vous n'auez pas le tems en faisant voile de les bien contempler separément. Il est vray que cette route qui est commode & de peu de frais, est quelquefois vn peu dangereuse, & sur tout dans le beau tems.

FRED. Comment donc ? Y a-t-il autre chose à craindre que les orages.

GVST. Les Corsaires de Barbarie sont plus à redouter que toutes les bourrasques de la mer.

Mais

Mais sur tout le long des costes de Prouence, & plus l'Esté que l'Hyuer, parce qu'ils n'osent tenir la mer dans la mauuaise saison. Le plus grand peril est depuis Marseille jusqu'aux Isles de Saint Honorat, à cause de quantité de rochers & de petits Caps, derriere lesquels se cache souuent vn Brigantin chargé de soldats pour enleuer les Fallouques qui vont terre à terre, & les mener dans le grand vaisseau, qui est plus auant. Ceux qui veulent passer auec plus de seureté font auancer vne petite chaloupe pour decouurir les embusches: mais pour les barques qui quittent la terre & qui font canal, elles n'ont de defense que dans leurs voiles, en taschant de se sauuer dans vn port.

FRED. Il ne seroit pas impossi-

ble aux Puissances Chrêtienes de couper la racine à ces brigandages, & de nettoyer pour iamais la Mediterranée de ces pyrates, soûs la tyrannie desquels gemissent tant de Chrêtiens.

GVST. Ou Dieu ne le permet pas pour le châtiment des mémes Chrêtiens, qui ne viuent pas selon les regles du Christianisme; ou ces Puissances Chrêtiennes treuuent plus de gloire & de satisfaction à se heurter les vnes les autres, qu'à détruire ces fiers ennemis du Nom de Christ. Mais enfin j'ay tenu cette route auec plaisir, & sans mauuaise rencontre, & mille autres font tous les jours le méme chemin.

FRED. Ie suiuray vôtre conseil en toutes choses.

GVST. On va coucher tous les soirs

soirs à terre, & l'on gagne ainsi Gennes commodement. Mais auant que d'entrer en Italie, faisons vne petit denombrement de ses Estats, quoy que ie ne puisse guere vous entretenir que de trois comme temoin oculaire.

FRED. Ie vous ecoute.

GVST. Les voicy donc selon l'étendue des Terres que chacun possede. Le Roy d'Espagne comme Roy de Naples & Duc de Milan, sans parler du Royaume de Sicile qui est presque ioint à l'Italie, & que l'on croit y auoir esté autrefois attaché. Le Pape qui possede auec Rome & son territoire, les Duchez d'Vrbin & de Spolete, la Marche d'Ancone, la Romagne, le Boulonnois & le Ferrarois. La Sereniſſime Republique de Veniſe, qui étend sa do-

mination dans le Frioul, dans la Marche Treuiſane, dans le Padoüan, le Veroneſe, le Breſſan, & le Pays de Bergame ; & hors de l'Italie, dans l'Iſtrie & la Dalmatie, dans les Iſles de Corfou, Cephalonie, Zante, Cerigo, & dans la Candie, où elle tient touſiours ferme dans la Capitale contre le Turc, qui s'eſt rendu maître de la Campagne. Le Duc de Sauoye comme Prince de Piemont, qui peut marcher ſur ſes terres depuis Evian ſur le Lac Leman, iuſques à Nyſſe ſur la Mediterranée. Le Grand Duc qui s'eſt aſſuietti toute l'ancienne Hetrurie, que nous appellons aujourd'huy Toſcane. La Republique de Gennes, qui s'étend aſſez loin le long de la mer ; mais qui eſt preſſée par les montagnes qui la ſeparent

separent du Montferrat, du Milanois & du Parmesan. Le Duc de Mantouë, le Duc de Parme, le Duc de Modene, l'Euêque de Trente, la Republique de Luques, & vne vingtaine d'autres petits Estats, dont les Maîtres portent les tîtres de Princes, Ducs, Marquis, ou Cõtes, mais que vous n'irez pas voir sás doute, sinõ les Princes de Monaco & de Masse le long de la coste en faisant chemin.

FRED. Ie tascheray de voir exactement l'Italie.

GVST. Ces beaux Dialogues du Sieur Leti vous la depeindront parfaittement, & vous apprendront comment le Roy d'Espagne est Roy de Naples & Duc de Milan; de quelle maniere les Papes se sont rendus Maîtres de tant de petits Estats; s'ils doiuent

la plus grande partie de leurs richesses à Pepin & à Charlemagne, & si la donation de Constantin est vne verité ou vne fable. Mais pourtant afin de vous donner mon sentiment de cette partie de l'Europe, comme des autres, je vous diray du Royaume de Naples & de Rome ce que j'ay recueilli de l'entretien de mes amis qui y ont esté ; car quoy que ie ne fusse qu'à cinq iournées de Rome, mes affaires ne me permirent pas de pousser iusques là, & ie fus contraint de rebrousser prontement vers vn autre lieu, où ma presence estoit necessaire. Mais pour le reste de l'Italie d'vne mer à l'autre, ie puis vous en dire quelques nouuelles.

FRED. Ie voy que vous ne me voulez rien dire, dont vous ne soyez

ne soyez bien assuré.

GVST. Vous ne me sçauriez pas de gré si j'allois vous debiter des mensonges, & j'aime mieux ne vous par dire tout ce qui se peut sçauoir de chaque Prouince, que de parler au hazard sur la foy d'autruy, & de vous faire vn meslange de bourdes & de veritez.

FRED. Ie vous ay d'autant plus d'obligation de me vouloir ainsi traitter en amy.

GVST. Le Royaume de Naples embrasse plusieurs belles Prouinces, les deux Calabres, la Basilicate, l'Abruzzo, les Terres de Labour, de Barri, d'Otrante, &c. & tant pour ses mines que pour la fertilité de ses campagnes est estimé vn des riches Pays de l'Italie. Les Vice-Roys en peu-

beaucoup de la fierté Eſpagnole, & ont de l'eſprit. Le Cardinal d'Arragon eſt maintenant leur Vice-Roy, & Gianettino Doria le General des Galeres. Pour la Sicile, que l'abondance de ſes grains fit ſurnommer le Grenier de Rome, deux ou trois mille Eſpagnols ſont diſtribuez dans ſes garniſons, outre la milice du Royaume de dix mille hommes de pié & de quinze cens cheuaux. Elle eſt auſſi commandée par ſon Vice-Roy, qui eſt auiourd huy le Duc Gaëtan, & la Sardaigne de méme par le ſien ; & pour le Milanois qui eſt vn des bons endroits de l'Italie, Milan ſa Capitale grande & bien peuplée, & l'vne des fortes places du Monde, peut aiſement defendre tout le Pays. Pour vous dire en vn mot quel eſt le genie de

ces peuples, les Siciliens veuleut être gouuernez auec douceur, les Napolitains auec addreſſe, & les Milanois auec authorité. Enfin ſi lors que vous ſerez à Naples, la demangeaiſon vous prend de paſſer à Meſſine & de pouſſer juſqu'à Malte, vous verrez vne petite Iſle que Charlequeint donna au fameux Ordre des Cheualiers de Saint Iean de Ieruſalem apres la perte qu'il fit de l'Iſle de Rhodes, d'où il fut chaſſé par l'Otthoman l'an 1522. Mais cette petite Iſle dont l'on peut faire le tour en peu de temps, fait grand bruit dans la Mediterranée, pour être de ce coſté là vn boulcuart inexpugnable de la Chretienté, & le ſejour du Grand Maître, qui eſt eſleu indifferemment de toutes les Nations. Cet Ordre Illuſtre eſt traitté de

Souuerain

Souuerain, & ses Ambassadeurs sont receus comme les Ambassadeurs des grandes Couronnes, & peuuent se couurir deuant les Roys. Aujourd'huy le Grand Maître est Majoricain; & outre les grans biens que cet Ordre possede en tant d'endroits de l'Europe, il a aquis depuis peu dans l'Amerique la Souueraineté des Isles Antilles qui étoient du partage des François. Allons, s'il vous plaist, à Rome.

FRED. Vous étes mon guide.

GYST. N'attendez pas que ie vous face icy vn long discours de cet Estat, qu'on appelle communément l'Estat de l'Eglise. Tant d'Autheurs en écriuent, tant de gens en parlent, que ie ne croy pas que vous l'ignoriez. Le Pape en est le Maître & temporel &

ſpirituel, & dans l'un & dans l'autre ſe porte au deſſus de tous les Monarques, qu'il tient pour ſes ſuiets, iuſques là qu'vn iour il en foula vn aux piés comme le témoigne vn riche tableau que i'ay vû à Veniſe dans la grande Sale de Saint Marc. Il les depoſe, il les rétablit ſelon qu'il le iuge à propos, & quand on le ſoufre; car Philippe le Bel & Louys XII. Roys de France, Henry VIII. Roy d'Angleterre & d'autres Princes encore que ie puis nommer, n'ont pas bien goûté cette Puiſſance ſi abſoluë, & n'ont pû croire qu'elle fut incapable de iamais errer. Pour moy ie n'en ſçay pas l'origine, & ne me ſuis iamais mis en peine de la chercher. Il eſt de plus le Diſtributeur des Couronnes, & Alexandre VI. partagea

gea vne bonne partie du Monde entre les Roys de Castille & de Portugal, dont les vns & les autres se sont preualus. Et de la sorte les Papes ne sont pas maîtres seulement du Monde connu, mais encore du Monde, qui est à connoitre. Il est vray que cette grande Authorité luy est contestée par quelques vns, & que tous ne tombent pas d'accord qu'il soit au dessus des Rois & au dessus des Conciles; & ce que ie vous en dis n'est que pour vous faire voir ses pretentions. C'est aux Princes & aux Theologiens à juger si elles sont bien fondées; j'ajoûteray seulement ce que j'ay souuent ouï dire en France, que la Seine n'est pas toûjours bien d'accord auec le Tybre, & que l'Eglise Gallicane a des priuileges tout particuliers.

Le Pape encore en beaucoup de lieux a droit de conferer les benefices, & par tout, de confirmer ceux qui ſont nommez, dequoy il tire vn grand reuenu. Il donne ordinairement à ſes plus proches, ou à ſes creatures la Legation des Prouinces qui ſont de ſa domination, le gouuernement des villes, & autres marques du deſir qu'il a de les auancer. Sa Cour eſt magnifique & compoſée d'un grand nombre de Cardinaux qui ſe diſent Princes de l'Egliſe, & qui veulent marcher deuant les Princes, comme le Pape veut marcher deuant les Roys. Pour la Police de Rome tant Eccleſiaſtique que ſeculiere, c'eſt vne mer où l'on ſe perdroit, & vn Gentilhomme qui voyage n'a pas beſoin d'en ſçauoir tout le detail. Les Romains ſont

les

les plus affables & les plus ciuils de tous les peuples de l'Italie, & ceux de qui l'on peut auoir le plus aisément la conuersation. Ils ont l'esprit bon, & retiennent encore beaucoup de coûtumes de l'ancienne Rome; & comme elle est au milieu de l'Italie, la Langue Italienne y est dans sa pureté. Boulongne est apres Rome la plus grande Uille de l'Estat du Pape, belle & bien bastie, & dans vn terroir si bon, qu'il luy a donné le surnom de Grasse. Mais j'appris en y passant que la vie d'un honnête homme n'y est pas en seureté, qu'on y loüe des assassins pour peu de chose, que l'on fauorise leur suite apres le coup, ou, s'ils sont pris, qu'ils euitent le supplice auec de l'argent, & qu'il ne se passe guere de iour que trois ou quatre per-

sonnes ne sentent par derriere la pointe du Stilet, ou ne soient abbatues par vn arme à feu. Ie n'y couchay qu'vne nuict, & ie vids le lendemain auant mon depart vn exemple de ce que ie dis, dans vn homme qui fut cruellement assassiné vis à vis de mon hostellerie dans la boutique d'vn Parfumeur. L'Impunité est cause par tout de beaucoup de crimes. Le Pape qui regne aujourd'huy est ALEXANDRE VII. de la Maison de Gisi, qui fut Legat à Munster pour Innocent X. son Predecesseur. C'est vn Prince qui a grand esprit, prudent & bon politique, agé de cinquante cinq ans, ou enuiron. Il a rétabli dans Venise les Iesuites qui en auoiyent esté bannis pour jamais; & a banni pour jamais les Corses de Rome, depuis l'audace qu'ils

qu'ils eurent d'attaquer le carrosse de l'Ambassadeur de France. Passons dans les Etats du Grand Duc.

FRED. Ie me laisse conduire.

GVST. Quoy que Florence capitale de la Toscane soit vne tres-belle Ville, & qu'elle enferme grand nombre de raretez dignes d'être vûës, ie vous áuoüe que n'estant point de l'humeur de la plus part des Voyageurs, qui croyent auoir bien vû vne ville quand ils l'ont découuerte du haut d'vne tour, ou quand ils en ont arpenté toutes les ruës, j'aimay mieux employer le peu de tems que ie me proposois de demeurer à Florence, à jouïr de l'entretien de quelques honnêtes gens, qu'à voir tout ce que cette Ville a d'admirable & de curieux. La conuersa-

tion de Monſieur Pelletier Medecin de la Grande Princeſſe, qui l'auoit eſté auparauant du feu Duc d'Orleans, & du P. Reſtaurant, Docteur en Theologie de la Maiſon de Sorbonne, ſon Predicateur, me plut dauantage que la vûë de la Gallerie du Grand Duc, & de ſa fameuſe Chappelle de ſaint Laurens, qui ſera vn jour le premier ouurage du Monde. C'eſt d'eux que j'appris, que les Florentins ont tres bon eſprit, mais qu'ils ſont peu ſociables; que les meilleurs Ecriuains de l'Italie, ſoit en proſe, ſoit en vers ſont ſortis de Florence ou de Sienne; que la Langue Italienne y eſt tres pure de méme qu'à Rome, & la Nobleſſe bien plus polie qu'ailleurs. Vous ſeriez le ſeul, ſi vous ignoriez de quelle maniere le Grand

Duc

Duc eſt paruenu à cette haute puiſſance & a ces treſors immenſes qui le font ſi fort conſiderer, & ie ne veux pas vous faire ce tort de douter que vous ſçachiez ce que ſçait toute la Terre. FERDINAND de Medicis II. du nom, cinquiéme Grand Duc, qui regne auiourd huy, eſt fils de Coſme de Medicis II. du nom, & de Magdelaine d'Auſtriche, fille de l'Empereur Ferdinand. II. Il eſt âgé enuiron de cinquante ans, & a pris vne femme de la Maiſon d'Vrbin, de laquelle il a vn fils, qu'on appelle le Grand Prince, qui a épouſé Mademoiſelle d'Orleans, fille de Gaſton Iean Baptiſte Fils de France Duc d'Orleans, & de Marguerite de Lorraine. Le Grand Duc a trois Freres, le Prince Matthias qui prend ſoin

DANS le calme profond où l'on void
aujourd'huy.
La Seine & le Tesin, & le Rhin & le
Tage,
Le Tybre paroissoit couuert d'vn gros
nuage,
Qui iettoit toute Rome en vn mortel ennuy.

Tandis que des Humains elle attendoit
l'appuy,
Le Dieu de l'Etrurie a dissipé l'Orage,
Et l'Arne desormais aura cet âuantage
Que bien plus que du Tybre on parlera de
luy.

Mais ce fleuue est jaloux de voir qu'vn
seul Liuorne,
Du nom de Medicis rend la gloire sans
borne,
En attirant chez soy tant de peuples diuers:

Ils s'en vont publier du Couchant à
l'Aurore
Que Rome qui jadis fit trẽbler l'Vniuers,
Sans le Grand FERDINAND
pourroit trembler encore.

Auant que vous m'en donniez vôtre jugement, ie vous diray que l'Arne eſt vne aſſez belle riuiere qui tombe de l'Appennin, & apres auoir arrousé les champs de la Toſcane, & trauersé les villes de Florence & de Piſe, vient ſe degorger dans la mer a trois mille de Liuorne; & que Liuorne eſt vne ville aſſez bien fortifiée, tres riche & tres marchande, à cauſe de ſa bonne plage qui y attire toutes les flottes du Leuant & du Ponant, d'où l'on void ſortir en foule des Aſiatiques & des Africains.

FRED. Cet éclairciſſement n'eſt pas inutile, & ie vous diray que ſans cela le Sonnet m'auoit dêja aſſez plû.

GVST. Voyons Luques en paſſant, & entrons de là dans l'Eſtat de Gen-

de Gennes. La Republique de Luques a vne juriſdiction de peu d'étendue enfermée entre les Genois & les Toſcans, qui ont l'œil ſur elle, vû que le Grand Duc ne ſeroit pas faſché de la joindre à ſes Eſtats, auſſi bien que l'ancienne Republique de Piſe, & la Republique de Sienne. Mais les Luquois aiment ſouuerainement leur liberté, & depuis qu'ils ſe ſont affranchis de la domination des Phaſeoles, des Caſtruces, d'un Spinola & d'vn Charles de Boheme, ils ont pris vne forte reſolution de ſe maintenir libres contre tous, & d'y employer juſqu'à la derniere goutte de leur ſang. Leur Ville eſt grande, tres belle & tres forte, aſſiſe dans vne agreable ouuerture de montagnes, dont elle n'eſt pas preſſée,

& les Magiſtrats donnent ſi bon ordre à ſa garde, qu'elle ne pourroit être aiſément ſurpriſe. Les Luquois ont de tres belles qualitez, dont quelques vnes ſont rares parmi les autres Peuples de l'Italie. Ils apportent beaucoup de franchiſe & dans leur conuerſation & dans leurs affaires, ils ſont courtois & fidelles aux Etrangers, ils ſe pardonnent aiſément les injures, ce qui n'eſt pas ordinaire à leurs voiſins; ils ont de l'eſprit, & reüſſiſſent parfaittement aux études.

FRED. I'ay connu à Veniſe des Luquois tels que vous me les repreſentez.

GVST. La Republique de Gennes eſt la ſeconde Republique de l'Italie, & vn Eſtat qui a eu diuers maîtres, & d'étranges reuo-

reuolutions. Elle a eſté autrefois tres puiſſante ſur la mer, & y a fait des exploits conſiderables, juſques à étendre ſa domination à l'emboucheure du Tanaïs au delà du Boſphore Cimmerien, où ils ſe rendirent maîtres de Theodoſie, qu'on nomme aujourd'huy Caffa. Comme Gennes eſt vne Ville ſuperbe dans ſes baſtimens, les Genois ſont altiers dans leur humeur, & ſi portez aux reuoltes & aux factions, que lorſqu'on vint dire à François I. Roy de France que les Genois ſe vouloient donner à luy, il repondit qu'il n'en vouloit point, tant leurs reſolutions ont peu d'aſſeurance. Ils ſont Eſpagnols d'inclination, & méme d'habit ; & leurs femmes portent de ces grans vertugadins, qui enflent de ſorte leur

robbe, qu'elles pourroient cacher deux ou trois hommes dessous. On a raison de les nommer les Caissiers du Roy d'Espagne, puisqu'ils manient vne partie de ses affaires, & qu'ils sont entierement dans ses interets. Ils sont assez menagers chez eux, mais tres splendides où il le faut être, & pour le commerce ils y sont tout à fait intelligens. Pour du courage, ils n'en manquent pas, & sur tout les Corses qui leur sont suicts, dont l'on en a vû vn exemple en France dans la personne du Mareschal d'Ornano. Mais & les Genois & les Corses sont vindicatifs sur tous les hommes du Monde, & ne pardonnent iamais. Les vns & les autres ont generalement plus d'inclination à la marchandise qu'aux belles Lettres; mais il s'en

treuue

treuue pourtant de tres ſçauans & ciuiliſez. Cet Etat eſt gouuerné par vn Duc qui s'eſlit tous les deux ans d'un petit nombre de Familles les plus conſiderables de Gennes, comme ſont celles des Doria, des Spinola, des Adornes, des Fregoſes, &c. & ce Duc a grande authorité, eſt chef de la Republique, & occupe le Palais public durant les deux années de ſon regne, où il a pour ſa garde ordinaire cinq cens Allemans. Le Grand Conſeil eſt composé de quatre cens teſtes, qui eſliſent auſſi de leurs corps huit Gouuerneurs, qui enſemble auec le Duc ont ſoin de l'Eſtat durant deux ans. Pour ce qui eſt des Princes qui commandent aut decà & au delà du Po, comme les Ducs de Parme, de Mantouë, de Modene, &c.

dans les Estats desquels les Etrangers ne s'arrêtent point, je vous diray en general que leur Gouuernement est presque de méme nature, & le genie de leurs peuples assez semblable au genie des autres Italiens ; Que les Ducs de Parme ont de grandes obligations à la France ; & que le Mantoüan & le Modenois ne s'en peuuent guere détacher. Passons l'Apennin, & rendons nous à Veniſe.

FRED. Nous allons entrer dans la plus admirable ville du Monde, comme ie l'ay oüi dire à bien des gens.

GVST. Vous dittes vray, & cette Ville entre toutes les autres merite que ie vous en face vne petite description.

FRED. Vous me ferez vne grace particuliere.

GVST.

GVST. Veniſe eſt vne tres-grande & tres belle Ville, baſtie dans vn marais à quatre mille de la Terre ferme; ou ſi l'on veut Veniſe eſt vn amas de quantité de petites Iſles, qui ne ſont ſeparées que par des canaux, & peu éloignées les vnes des autres. Elle doit ſes commencemens à vn petit nombre de gens des Terres voiſines qui vinrent ſe cacher dans ces marais pour euiter la fureur des Gots & de leur Chef Alaric, enuiron le tems que l'Empire fut partagé par Theodoſe entre Arcadius & Honorius. On peut aller dans toute la ville par terre & par eau; par terre le long de petits cays aſſez étroits; par eau dans des gondoles fort commodes & enjoliuées, conduittes par deux hommes, qui voguent legere-

ment. D'ordinaire les Ambaſſadeurs & les perſonnes de la premiere qualité en tiennent trois, vne gondole ne coûtant gueres moins qu'un carroſſe à entretenir. C'eſt dans ces gondoles, & le long du grand Canal que le Cours en Eſté ſe fait tous les ſoirs, où ſe treuuent les Dames, ſans que les courtiſanes y ozent parétre à ces heures là que traueſties, à moins que de courre riſque d'y receuoir quelque affront, & dêtre culbutées dans le Canal. Ce Canal eſt fort large & bordé de manifiques Palais, n'ayant point de cay de côté ny d'autre : mais il n'eſt pas droit, & il coupe la Ville en ſerpentant. Le point de Realte ſe rencontre au milieu, c'eſt vn ouurage le plus hardy qui ſe puiſſe imaginer, car ce n'eſt qu'vne arcade, longue

gue, large & haute prodigieuſement, qui ſoûtient quatre rangs de boutiques jusqu'au nombre de quarante huict, auec trois belles rues pour les paſſans. Et ce Pont, & l'Arſenal dont ie vous parleray incontinent, ſont deux merueilles du Monde, & pour mieux dire, Veniſe toute entiere eſt vne merueille. La Place de S. Marc, de la maniere qu'on la continue, eſt à mon gré plus riante & plus ſuperbe que la Place Royale de Paris. Le Palais du Prince en eſt vn des ornemens, & a vn grand nombre de ſalles & chambres, dont les lambris ſont les plus riches que j'aye vûs de ma vie; & c'eſt dans la plus grande de ces Sales qu'on void ce tableau dont je vous ay parlé, où l'Empereur Frederic, & le Pape Alexandre III. joüent

deux perſonnages bien differens. La ville eſt remplie de diuers Palais, de belles places & de pluſieurs Temples enrichis de marbres & de dorures. Saint Marc eſt vn grand vaiſſeau compoſé de cinq gros domes en croix, couuerts de plomb, & tout le dedans en haut & en bas eſt trauaillé à la Moſaïque. Au deſſus de la principale de ſes cinq portes, il ſe void quatre cheuaux de cuiure doré, d'vn méme trauail & d'une méme grandeur, qui furent apportez de Conſtantinoble, & faits ſur le modele des quatre qui ſeruirent à l'Arc de Triomphe, quand Neron victorieux des Parthes, fit ſon entrée dans Rome. Pour ce qui eſt de l'Arſenal, c'eſt vn grand enclos de trois mille pas; & c'eſt vne choſe étonnante, de

voir

voir la prodigieuſe quantité d'armes de toutes les ſortes arrangées dans vn tres bel ordre en trente ou quarante ſalles, ſi nettes & ſi polies, qu'elles ne le ſont pas plus quand elle ſortent de chez l'ouurier. Ie n'auois pas encore vû des canons ny en ſi grand nombre, ny d'un calibre ſi monſtrueux, & des enfans de quinze ans entrent à l'aiſe dans leurs larges bouches. Au reſte chaque choſe a ſon appartement ſeparé. Le lieu où ſe font les cordages eſt long de mille pas, pluſieurs femmes ſont employées à coudre les voiles, & chaque Galere a ſon couuert, ſoûs lequel elle repoſe. Cette Galere admirable nommée le Bucentaure, qui a coûté cinq cens mille liures, toute dorée de la proüe à la poupe, de-

dans & dehors, plus longue que la plus grande salle de nos Palais, est toute l'année soûs vn couuert, d'où l'on ne la tire que deux jours deuant la feste de l'Ascension, lorsque le Prince auec les Ambassadeurs va épouser la mer, & temoigner à tout le monde par cette pompeuse ceremonie, que la Republique est maîtresse du Golphe, comme elle l'étoit autrefois de tout le commerce d'Orient. La fabrique de cette magnifique Galere est & si belle & si riche; l'or & lazur y entrent en telle confusion; le Sculpteur a apporté tant d'art dans les compartimens & dans les figures; le tapis qu'on étend sur le dernier couuert, comme les housses qu'on jette sur l'Imperiale des carosses de nos Princes, de velours rouge cramoisi

cramoisi auec de larges bandes d'or & vne crepine de méme étoffe qui regne autour, a quelque chose de si superbe, & l'artifice dont on s'est serui pour faire qu'on ne voye que le bout des rames peintes de mille couleurs, sans voir ceux qui les manient, est si particulier & si admirable, que je ne puis bien vous representer les choses comme elles sont. Huict cens bouches sont entretenuës dans cet Arsenal; & outre sa paye, chacun va prendre autant qu'il en veut du vin blanc de Dalmatie, dont on a temperé la force par la moitié d'eau, à d'eux canelles de cuiure, qui ne manquent jamais par les soins de ceux qui ont la charge d'entretenir vne source qui fait mouuoir plus gayement tant de bras. On a besoin

de trois bonnes heures pour bien visiter tout ce grand enclos, & ie me suis vn peu étendu contre ma coûtume sur la descriptiõ de cette miraculeuse Ville, dont ie ne vous ay pourtant pas dépeint toutes les beautez, pour vous faire mieux juger de la splendeur d'une Republique, qui semble effacer la gloire de l'ancienne Rome. Car enfin, si Rome s'est vûë autrefois maîtresse de l'Vniuers, elle n'a pû conseruer sa liberté plus de sept cens ans; & Venise s'est maintenuë dans la sienne plus de douze cens. Elle a toujours tenu ferme contre tout le Monde; & seule & sans beaucoup d'assistance, elle donne de la peine à vn Prince qui possede presque autant de terre que les Romains en ont eu sous leur domination

mination. Auſſi cette Republique comme tres ancienne & tres puiſſante, eſt traittée de Sereniſſime, & ne reconnoiſt ny Rome, ny l'Empereur. Ses reuenus peuuent malaiſement monter à deux millions de Ducats, ce qui ſemble ne pouuoir ſuffire aux frais de l'Eſtat, & aux depenſes de la guerre qu'elle ſoûtient ſi glorieuſement par mer & par terre contre vn puiſſant ennemy. Mais ſi le public n'eſt pas riche, le particulier y peut ſuppléer, & il n'y a pas long tems que douze familles de Bourgeois offrirent iuſqu'à cinq millions de Ducats pour aquerir le titre de Nobles. La Republique a vn Chef, qu'elle appelle Dogge créé par les Nobles, qui repreſente la Majeſté de l'Empire, & qui dans l'exterieur & au reſpect qu'on luy

rend porte toute la mine d'vn Prince absolu : mais au fond, & pour ce qui regarde l'authorité, il n'est pas plus que l'vn des principaux Nobles, & n'a que sa voix. De sorte qu'il ne répond au nom de la Republique aux lettres des Princes & à leurs Ambassadeurs, que selon que le Senat a determiné. Le Gouuernement consiste en plusieurs Conseils, dont ie ne veux pas vous entretenir. Ie vous diray seulement que les Nobles qui peuuent entrer au Grand Conseil sont au nombre de plus de 2500. Mais comme il y en a toûjours beaucoup dehors dans diuerses charges, & d'autres occupez à leurs affaires, il ne s'y en trouue jamais plus de quinze ou seize cens à la fois, qui s'assemblent d'ordinaire le matin tous

les Di-

les Dimãches & toutes les Fêstes. Le Duc qui vit aujourd'huy est de l'Illustre Famille des Contarini, & âgé enuiron de 60. ans. La coiffure qu'il est obligé de porter dans les actions de ceremonie est vn peu bigearre, & il a vne espece de beguin blanc sur la teste au dessus de sa calote, qui diminue quelque chose de sa grauité. Mais son bonnet Ducal qu'on porte deuant luy, couuert de gros rubis & de grandes emeraudes, & son daiz de toile d'or richement brodée, offrent à la vûë quelque chose de fort magnifique, & qui n'a rien pourtant de comparable à la majesté des Senateurs vêtus de longues robbes d'ecarlatte de riches étoffes, tous hommes bien faits, comme le sont generalement tous les Venitiens. Pour les Nobles, ils sõt

obligez de porter à toute heure vne longue robbe de drap de Hollande noir, ou de ſimple ſerge ſelon la ſaiſon, auec vne ceinture de velours large de trois doigts, garnie de boucles d'argent. Elle doit être fourrée de petit gris depuis le mois de Septembre juſqu'à la Feſte de l'Aſcenſion ; & ils ont ſur la teſte vn bonnet de laine noire en forme de calotte, qu'ils ôtent de la main gauche en ſaluant, tandis qu'ils portent la droite ſur le cœur, comme pour l'offrir. Auſſi n'y a-t-il guere d'hommes au Monde plus ciuils que les Vénitiens, plus ſpirituels & plus genereux. On peut auoir leur conuerſation, qui eſt douce & agreable, & l'on peut s'aſſurer de leur amitié quand ils l'ont promiſe. Ils ſont preuoyans & ſages, & ſi quelqu'un

qu'vn tire l'épée dãs vne assemblée, chacun en fait autant, de peur que ce ne soit vne feinte pour surprendre celuy qui n'y pense pas. Enfin pour quelque accident que ce soit, leur esprit est touiours en ferme assiette, & comme ils ont de la passion pour le jeu, ils paroissent les mémes dans le gain & dans la perte, sans temoigner ny de ioye, ny de mecontentement. Les Nobles ont vn quartier de la place de Saint Marc le long du Palais, & à la vûë de la mer, où ils s'assemblent & se promenent à certaine heure du jour, sans qu'il soit permis à d'autres de se messler alors auec eux. Les Enfans des Nobles sont Nobles comme leurs pere, vûque la Noblesse court de peres en fils; mais ils ne peuuent prendre la robbe qu'en se faisants

immatriculer, & à l'âge seulement de vingt ans, à moins qu'ils ne donnent quelque argent, pour pouuoir anticiper d'un an ou deux. Voila tout ce que ie puis vous dire maintenant de l'Estat des Venitiens. Trauersons le Milanois, & allons voir à Turin le Duc de Sauoye.

FRED. Il me fasche de sortir si tost d'un si beau Pays.

GVST. Ne vous faschez point, nous allons entrer dans le plus beau & le meilleur pays de l'Italie, & quiconque a vû le Piémont n'en peut parler autrement. Il est si abondant & si peuplé, qu'on pourroit, dire que ce n'est qu'une Ville de trois cens mille de tour, mais vne Ville entrecoupée & embellie de jardins delicieux; qui produisent tout ce que la Nature à

de

de plus rare. Pour la Sauoye qui eſt remplie de hautes montagnes, & par conſequent plus froide, elle eſt moins fertile, quoy que dans des Interualles, il ne ſe peut guere treuuer au monde de meilleures terres. Les Sauoyards ont beſoin entre eux d'vne grande diſtinction, vû que le petit peuple eſt aſſez ruſtre & aſſez groſſier, peu courtois & peu affable : mais pour la Nobleſſe, elle eſt toute remplie de ciuilité, d'eſprit & de gentilleſſe, ſa conuerſation eſt agreable & polie, & de ce coſté là Chamberry n'a pas lieu de le ceder à Turin. Elle eſt magnifique, & quelquefois méme trop magnifique, juſques à s'incommoder. Elle eſt vaillante, & vn peu altiere, & la Sauoye pretend le pas deuant le Piémont. Pour les Pié-

montois, ils ſont courageux, & excellens pour la guerre & pour les Lettres. Ils ne ſe montrent pas fort âpres au gain, & quoy qu'ils ayent la commodité du Po pour trafiquer dans le Milanois & à Veniſe, ils ſe contentent de peu, & ne s'appliquent pas fort à la marchandiſe. Les meurtres ſont rares parmi eux, ils oublient facilement les iniures & autant qu'ils ſont obeïſſans & fideles à leur Prince, autant ont ils entre eux de franchiſe & de generoſité. Mais de méme qu'entre les Anglois & les Ecoſſois, entre les Eſpagnols & les Portugais, il y a vne antipatie naturelle entre les Sauoyards & les Piémontois, qui ont de la peine à ſe ſouffrir; & qui ne ſe veulent rien ceder les vns aux autres. La Sauoye fournit au

Duc

Duc vn million de liures tous les ans, & le Piemont plus du double; & dans l'une & l'autre de ces Prouinces il se trouue de tres bonnes places, comme Montmelian au voisinage de Chamberry, la Citadelle de Turin, Carmagnole, Ville franche, Nysse; & cette derniere, où l'art & la nature ont également contribué, est peut estre la plus forte place de l'Vniuers. La Maison de Sauoye est tres Illustre, & la pluspart des Escriuains rapportent son origine à celle de Saxe. Amedée VIII. du nom fut premier Duc, & declaré tel par l'Empereur Sigismond l'an 1415. Louys son fils luy succeda & fut Prince de Piémont, & vn fils puisné de ce dernier nommé Louys comme son pere, épousa Charlotte fille vnique & heritiere

du Roy de Cypre, & à cauſe de ſa femme fut Roy de Cypre : mais ils furent tous deux chaſſez du Royaume par Iaques le Baſtard, aſſiſté des forces du Souldan d'Egypte qu'il auoit ſçû engager dans ſes interets. C'eſt par là que les Ducs de Sauoye pretendent à la Couronne de Cypre, en quoy ils ne ſemblent pas être mal fondez. Cette Maiſon à toujours fait de tres grandes alliances, & je remarque dans ſon hiſtoire, que les cinq deniers Ducs ont epousé cinq filles de Roys.

PHILIBERT. II. ſurnommé le Bel eut pour femme Marguerite d'Auſtriche fille de l'Empereur Maximilian I. du nom.

CHARLES III. Surnommé le Bon, epouſa Beatrix de Portugal, fille d'Emanuel Roy de Portugal.

EMANVEL

EMANVEL PHILIBERT eut Marguerite de France Ducheſſe de Berry, fille de François I.

CHARLES EMANVEL obtint en Mariage Catherine d'Epaſgne fille du Roy Phillippe II.

VICTOR AMEDE'E epouſa Chriſtine de France, fille de Henry le Grand, &c.

CHARLES EMANVEL II. du nom Duc de Sauoye, Prince de Piemont, & Roy de Cypre, à preſent regnant, âgé de vingt ſept ans, a eu en premieres nóces Françoiſe d'Orleans, fille de Gaſton fils de France Duc d'Orleans, & petite fille de Henry le Grand, qui eſt morte vn an apres ſans enfans; & a epouſé en ſecondes nóces Marie Ieanne-Baptiſte de Sauoye, fille de ..... de Sauoye, Duc de Nemours, & d'une fille

du Duc de Vendoſme. Ce Prince eſt tres bien fait, & adroit a toutes les ſortes d'exercices. Il a du cœur, il eſt ciuil & galant, & ce n'eſt pas ſans vn bon augure qu'il porte le nom de ſon Aycul, qui fut vn des plus habiles Princes de ſon tems. Au reſte, quoy que les Ducs de Sauoye ſoient Vicaires de l'Empire en Italie, ils ne releuent pourtant pas de l'Empire, & ne reconnoiſſent aucune puiſſance au deſſus d'eux.

FRED. Nous n'auons pas deſſein de luy diſputer ce priuilege.

GVST. Il me reſte à vous dire que la Religion Romaine domine ſouuerainement dans tous les Eſtats de l'Italie, ſans mélange apparent d'aucune autre doctrine qui luy ſoit contraire : mais s'il y a par tout vne méme Religion, il n'y a

n'y a pas par tout mémes interets. L'intereſt du Pape eſt d'entretenir vne bonne intelligence auec la France & l'Eſpagne & de ne pancher pas dauantage vers vne Couronne que vers l'autre. Le Grand Duc ne cerche point la guerre, & aime mieux accumuler des treſors La Republique de Gennes eſt tout à fait Epagnole, & celle de Veniſe eſt vn peu Françoiſe. Son grand intereſt demande que les Turcs ſoient occupez contre les Perſans, & que les Princes Chrêtiens viuent en paix, pour en pouuoir tirer plus aiſément du ſecours dans le beſoin. Et l'intereſt du Duc de Sauoye, eſt de ne ſe mettre point mal ny auec la France ny auec les Suiſſes, & de ne facher point auſſi le Roy d'Eſpagne, dont il eſt proche voiſin. Diſons en ge-

neral, que les Italiens ſont ciuils, qu'ils ont de l'eſprit, & qu'ils ſont fort ſobres à la table : Mais diſons d'ailleurs qu'ils ſont peu ſobres au lit, qu'ils ſont diſſimulez & vindicatifs, & qu'il faut viure auec eux dans vne grande precaution. Sur tout il faut détourner la vûe de ſur leurs femmes, vû qu'vne œillade innocente a ſouuent causé la mort. Vous pouuez vous ouurir auec les Romains, mais ſoyez reſerué auec les Toſcans. On peut viure à Veniſe auec toute liberté ; mais à Gennes, il faut conter & ſes pas & ſes paroles. Et pour Turin tres belle & tres agreable Ville au dedans & au dehors, il s'en faut peu qu'on n'y viue de l'air qu'on vit à Paris. Enfin n'oubliez pas lors que vous irez en Italie de prendre en toutes les Villes des Bullettes de ſanté

ſanté, méme hors le bruit de contagion, pour éuiter cent inconueniens; & ne vous ſcandaliſez pas de la coûtume qu'on obſerue dans toutes les bonnes places, comme à Milan à Livorne, &c. de vous faire poser les armes à feu à l'entrée de la porte, que l'on vous garde juſqu'à ce que vous ſortiez. C'eſt tout ce que vous aurez de moy pour l'Italie, car quoy que ie puſſe vous en dire dauantage, ie veux menager vn quart d'heure qui nous reſte, pour vous remener à Uiſmar par l'Allemagne & par la Pologne.

FRED. Puisque ie me ſuis engagé à vous ſuiure, ce m'eſt vne neceſſité d'aller méme train que vous.

GVST. Nous paſſerons donc le Mont Cenis, par où vous vouliez

entrer en Italie, & nous viendrons tomber à Geneue, Ville ancienne des Allobroges, dont ie vous entretiendray apres le soupé.

FRED. Le bruit que fait cette Ville dans nôtre Europe m'a fait naître cent fois le dessein de l'aller voir.

GVST. L'Allemagne, si j'en excepte la Russie & la Pologne est la plus grande Region de toute l'Europe; qui embrasse vn Royaume, vn Archiduché, & plusieurs grandes Prouinces, remplie de tres belles villes, tres fertile & tres peuplée, le Siege de l'Empire, & le veritable Champ de Mars. Pour la diuiser en Geographe, il faut en faire trois portions, qui sont la Haute Allemagne, la Basse Allemagne, & les Pays des Suisses & des Grisons, & en Politique

tique il faut en faire dix Cercles, qui ſont pour aller de rang, les Cercles de Franconie, de Bauiere, d'Auſtriche, de Suaube, le Haut Cercle du Rhin, le Cercle Electorat du Rhin, le Cercle de Vveſtphalie, le Haut Cercle de Saxe, le Bas Cercle de Saxe, & le Cercle de Bourgongne. L'Allemagne enferme vn grand nombre de Souuerainetez grandes & petites, & ſous diuers titres, de Royaume, d'Electorats, d'Archiduché, de Duchez, de Land-Grauiats, de Marquiſats, de Comtez, de Baronies, d'Archeueſchez, d'Eueſchez, d'Abbayes, & de Villes Libres, dont celles qui ſont au voiſinage de la mer s'appellent Anſeatiques; & tous ces diuers membres ne ſont qu'vn grand corps de Republique, dont le Gouuerne-

ment ſe trouue meſlé & d'Ariſtocratie & de Monarchie. L'Empire n'eſt qu'vn tître & vne dignité ſans reuenu: mais l'Empereur poſſede en propre les Royaumes de Boheme & de Hongrie, l'Auſtriche, le Tirol, la Carinthie, la Stirie, la Carniole, la Morauie & la Sileſie, outre pluſieurs petites portions, & pluſieurs villes qui luy obeïſſent en diuers lieux. Les principaux Souuerains qui le ſuiuent, ſont les huict Electeurs, trois Eccleſiaſtiques & cinq ſeculiers, dont les noms ſont connus de tout le monde; le Duc de Lorraine le plus ancien de l'Europe, les Ducs de Holſtein, de Brunſvvic, de Vvirtemberg, & de Meclkbourg, outre ceux de la Maiſon de Saxe, & le Duc de Neubourg, Les Land-Graues de Heſſe-Caſſel & de

de Hesse-d'Armstat, les Archeuêques de Magdebourg & de Saltzbourg ; les Euêques de Munster & de Paderbone; L'Abbé de Fulde ; les Princes d'Anhalt, de Nassau,& de Hohenzollern ; les Marquis de Bade ; les Comtes de Solmes, de VValdeck, de Hanau, d'Oldembourg, d'Embdem, de Mansfeld,& autres ; les Barons libres de Limbourg, de VVesterbourg, &c. Sans parler des Princes, Ducs & Comtes de Silesie, & des autres Pays que la Maison d'Austriche s'est assujettis ; & d'un grand nombre de Duchez, Comtez, Euêchez & Abbayes qui sont sous l'obeïssance des Princes, dont je viens de vous faire le denombrement. Les Villes principales où le Magistrat est Souuerain, sont les Villes Imperiales & libres de

Ratisbonne, Ausbourg; Nuremberg, Strasbourg, Spire, VVormes, Francfort, Cologne, Aix la Chappelle, Roſtock, auec plus de trente autres moins conſiderables, & les quatre Anſeatiques Hambourg, Breme, Lubeck & Dantzic; mais cette derniere, de méme qu'Elbing, compriſe autrefois dans la matricule de l'Empire, en ont eſté démembrées, & obeïſſent maintenant aux Roys de Pologne. Enfin les Principales Prouinces ou Regions d'Allemagne, apres celles que j'ay données à l'Empereur, les Pays-bas & la Suiſſe, ſont la Bauiere Duché & Palatinat, la Suaube, l'Alſace, la Lorraine, le Palatinat du Rhin, la Franconie, la VVeterauie, la Weſtphalie, les trois Archeueſchez de Mayence, Treues, & Cologne; les

Duchez

Duchez de Cleues, Iuliers, & Mons; la Heſſe, la Thuringe, la Saxe, l'Archeueſché de Breme, le Pays d'Oſt-Friſe, les Duchez de Brunſvvic & de Lunebourg, la Duché de Mecklebourg, la Marche de Brandebourg, la Pomeranie, & les deux Pruſſes ſelon quelques Geographes. Mais les Suedois ſont Maîtres de la Pomeranie, & méme de l'Archeueſché de Breme, ſi j'en excepte la Ville qu'ils n'ont pû s'aſſujettir. Pour la Pruſſe Royale, elle reconnoiſt le Roy de Pologne; & vne partie de l'Alſace le Roy de France, qui y a ſur le Rhin vne des fortes places de l'Vniuers. Iugez quel tems, & quelle memoire il me faudroit pour vous donner le détail de tout ce que je viens de vous debiter en gros: mais encore vne fois, je

vous renuoye à ce docte Traitté de l'Eſtat de l'Empire de Monſieur du May, qui vous ſatisfera amplement ſur toutes choſes. Il eſt vray qu'il n'y parle point des Pays bas, mais ie vous en ay fait ce matin la deſcription ; n'y des Suiſſes, mais ie me diſpoſe à vous en entretenir dans vn moment, apres que ie vous auray âpris en general ce que ie penſe du genie des Allemans.

FRED. I'auoüe que je n'ignore pas tout à fait ce que vous pourriez m'apprendre de l'Empire, & quoy que ie demeure à vne lizicre, & que ie ſois ſûiet d'une autre puiſſance, ie crois qu'il eſt honteux à vn homme de ne pas ſçauoir l'Eſtat du Pays où il eſt né, & ie me perſuade aiſement qu'il y a peu d'Allemans qui ne connoiſ-

noissent tres bien l'Allemagne. Ie vous suis pourtant obligé de ce petit portrait que vous venez de-m'en faire, & il m'a rafrâichi la memoire de beaucoup de choses que le tems fait oublier.

GVST. La Nation Allemande connue des Anciens soûs le nom de Germanique, est vne des plus vaillantes & des plus genereuses qui soyent soûs le Ciel. C'est elle qui defit autrefois Varus & ses Legions, & qui porta de douleur le plus sage des Cesars à vne action de frenesie. Les Romains eurent mille peines à les soûmettre, ou plûtost n'ont iamais sçû parfaittement les assuiettir. Vn Arminius ne fait guere moins de bruit dans l'Histoire qu'un Germanicus, & dans tous les siecles cette fameuse Region a produit

des Capitaines & des Soldats capables de conquerir tout le monde, si la Fortune eût secondé leur valeur. Les François, peuples belliqueux & inuincibles, n'ont point de honte de deuoir en partie leur Origine à vne si Illustre Nation, & ce leur est de la gloire de, la voir pompeuse & triomphante, receuoir encore des hommages de dehors, & être le Siege d'vn Empire, soûs lequel autrefois tout l'Vniuers a tremblé. Cet auantage, à dire vray, est bien dû aux Allemans, qui sont tous nez à la Guerre, qui voudroient tous mourir à la guerre, qui sont infatigables soûs le harnois endurcis à la rigueur des saisons, patiens dans la faim & dans les veilles, ardens au combat, & tels qu'il en eut fallu à Darius pour repousser

repouſſer Alexandre dans la Grece. Quand ils ſont en preſence de l'ennemy, leur joye éclate dans leurs yeux & dans leurs geſtes, ils auancent toûjours & ne reculent jamais; & ils aiment tellement la gloire, qu'il n'y a point de peril qui les puiſſe épouuanter. Ie vous en parle ſans intereſt & ſans flatterie, ne ſçachant pas trop bien en quel pays je dois loger le lieu où i'ay pris naiſſance, & ſi ie ſuis Polonois ou Alleman; vû que les Geographes, non plus que les Iuriſconſultes & les Medecins ne ſont pas toûjours d'accord des choſes. Quoy qu'il en ſoit, ie ne puis taire mon ſentiment, & en cela ſans doute ie n'en ay point d'autre que le ſentiment de toute l'Europe. Mais c'eſt aſſez parler des vertus guerrie-

res, parlons des vertus tranquilles, & disons les choses comme elles sont. Si les Allemans cherchent la gloire dans la guerre, ils ne la cherchent pas moins dans la paix, & ils font parêtre dans toutes leurs actions vne generosité qui n'est point fardée. Comme ils viuent sous vn climat vn peu froid, ils manquent de ce feu & de cette viuacité des Italiens, mais ils les surpassent d'autant plus en vertu & en sagesse; & s'ils sont vn peu lents à agir & à parler, ils ont l'auantage de n'agir & de ne parler que prudemment. Ils sont generalement gens de bonne foy, vertu rare chez les autres peuples; & quand ils ont donné leur parole, ils la tiennent au peril de leur vie & de leurs biens. Tous les Etrangers, áuou-

ent qu'ils ſont bons & charitables ; & s'ils ont quelque defaut, c'eſt d'être vn peu defians, & de venir aux éclairciſſemens pour peu de choſe. Mais enfin l'vn eſt vne marque de leur prudence, & l'autre de leur courage, & que la gloire entre eux eſt ſi delicate, que la moindre atteinte la peut bleſſer...

FRED. De quelque Nation que vous ſoyez, les Allemans vous ſont obligez d'auoir d'eux des ſentimens ſi fauorables.

GVST. Dittes ſi juſtes & ſi bien fondez. Mais ſi l'Allemagne a des Heros, elle ne manque pas auſſi d'Heroïnes, & ie ne pourrois vous faire aſſez dignement le portrait de cette Illuſtre Princeſſe Amelie Elizabet de Hanau, Veuue de Guillaume V. Land-

Graue de Hesse, dont la vertu & le courage furent admirables, qui tint sur pié quatorze ans de suitte vint mille Hessiens pour l'intereſt de la France, & pour la defence de son Pays; & qui daigna plusieurs fois appeller mon amy dans son cabinet, pour luy donner de sa propre bouche des memoires de sa vie, durant le tems que nous fusmes à Cassel.

FRED. Vous auez autant couru que le Iuif errant.

GVST. Les Suisses qui font vne partie considerable de l'Allemagne, ont grande part à sa gloire, & n'ont pas moins de courage & de vertu que ceux qui habitent le long des riues du Danube, de l'Elbe & du Rhin. Ce furent les premiers au deçà des Alpes qui deffirent les Romains; & Cesar,

quoy

quoy qu'il euſt eu en ſuitte quelque áuantage ſur eux, les jugea ſi redoutables, qu'il fit conduire vn large mur du Lac Leman iuſqu'au mont Iura, pour leur fermer le paſſage, & s'oppoſer au deſſein qu'ils eurent d'aller dans les Gaules chercher vn Pays plus gras que le leur. On peut iuger qu'ils ſont invincibles, puis qu'ils n'ont iamais été vaincus depuis ſeize ſiecles, & ils ne veulent point d'autres defenſes à leurs villes que la multitude & le courage de leurs combatans. Ils peuuent mettre au beſoin dans deux ou trois iours cent mille hommes en campagne, & leur donner de bons Chefs, dont ils n'ont iamais eſté ſi bien pourvûs qu'auiourd'huy. Car, à ne vous parler que du ſeul Canton de Berne, où i'ay fait quelque ſeiour, & le plus puiſſant de tous,

il a pour la conduitte de ſes troupes le General Sigiſmond d'Erlach, dont le nom eſt ſi fameux dans le Monde; le Colonnel Morlot, qui a aquis tant d'eſtime; le Colonnel VVeis, qui a tres bien ſerui les Venitiens; tous trois du Conſeil des Uingtcinq; & du Conſeil de Guerre; le Colonnel May Bailly de Nion, qui s'eſt ſignalé au ſeruice de la France; le Colonnel de Vateuille, qui a fait en Flandres de tres belles actions, & pluſieurs autres tant de ce Canton, que de tous les treze, qui ſçauent bien conſeruer la gloire de leurs Ayeux. Ce Canton a conquis ſur la Sauoye preſque toutes les Terres qui s'étendent entre le Lac & le Iura, qu'on appelle communement le Pays de Vaux. C'eſt vn Pays d'une étendue

due considerable, des plus agreables du Monde & de bon rapport, & rempli de quantité d'Illustres Maisons, comme (à les prendre d'ordre du Midy au Nord) des Baronnies, de Copet, possedée aujourd'huy par le Comte de Dona; De Prangin, par le General de Balthazar; D'aubonne, par le Marquis de Montpouïllan de la Maison de la Force, qui a commandé en France en qualité de Lieutenant General; De la Serra, par François de Gingin, dont le merite est egal à la naissance; De Chastelar, par ..... de Blonay la plus Illustre Maison du Pays de Vaux, issue des anciens Comtes de Gruyere (& de la Seigneurie de L'Isle, par Albert de la Maison de Chandieu, qui a servi en Hollande auec reputation, & qui est

vn des plus beaux esprits de nôtre Siecle. Ce Pays est tout ouuert, mais s'il est vray que les hommes sont de meilleures defenses que des bastions, Leurs Excellences de Berne depuis quelques années ont de ce costé là vn bon boulevart, & vn Chef Illustre qui apres auoir fait son apprentissage soûs le Grand Gustaue Roy de Suede, apres auoir esté compagnon du vaillant & redoutâble Gassion; apres auoir porté la terreur en Flandres, & en Espagne, où il commandoit les troupes du Roy de France, peut faire bruire encore plus fortement que jamais le Grand nom de BALTHAZAR.

FRED. Quand ie passay à Venise, j'ouis parler de luy auec beaucoup d'auantage.

GVST. Au reste Cette Republique

que des Suisses, distinguée aujourd'huy en treize Cantons, est bien plus ancienne que l'on ne pense, vû que ces Peuples se gouuernoient à peu pres de la méme sorte du tems de Cesar, & qu'ils estoient dêja diuisez en quatre Cantons. Leur Gouuernement est meslé, & tient de l'Aristocratie & de la Democratie. Ils sont meslez de meme au regard de la Religion; les quatre grans Cátons, qui ont bien plus d'etenduë que les autres neuf, suiuent la Protestante, appellée vulgairement Caluiniste; & les autres la Romaine, sins conter quelques petits pays meslez de l'vne & de l'autre. Il en va de méme du reste de l'Allemagne, où ces deux Religions dominent separément en diuers lieux, & où en d'autres on les void re-

gner, enſemble. Les Suiſſes ont pour leurs Alliez les trois Ligues des Griſons, gouuernées par Eſtats, qui s'aſſemblent d'ordinaire à Coïre, & qui poſſedent de plus la Comté de Chauennes & la Valtoline; Les Euêques de Sion & de ſaint Gal, la Comté de Neufchaſtel, & la Republique de Geneue. Ie vous ay promis de vous dire quelque choſe de celle cy en particulier; car pour les autres Pays renfermez entre les Alpes, & où carroſſe ne fut iamais, vn Etranger n'y va guere que lors qu'il eſt contraint d'y paſſer, comme il m'arriua quand ie partis de Veniſe, voulant tomber à Zürich. Les Interets de l'Allemagne, dont la Suiſſe fait partie, veulent en general, que perſonne ne la vienne inquietter, comme elle n'a nul deſſein

deſſein d'attaquer perſonne. Que la France ny la Suede, dont le ſecours quelquefois ne luy eſt pas inutile, ne ſe meſlent pas trop auant de ſes affaires, & n'enjambent pas trop dans le pays; Que les Polonois ne s'occupent qu'à empeſcher les courſes des Moſcouites & des Tartares, & que le Sophi détourne l'orage qui ſe vient ſouuent jetter ſur ſes frontieres, en amuſant dans l'Aſie le Grand Seigneur. Les Aſſemblées Generales des Suiſſes ſe tiennent à Bade; Soleurre eſt le ſejour ordinaire de l'Ambaſſadeur de France, & celuy d'Eſpagne s'arreſte à Fribourg. Enfin les Suiſſes ſont tout enſemble ſi vaillans & ſi fideles, qu'il n'y a guere de Princes qui n'ambitionnent d'en auoir à ſon ſeruice; mais ſur tout

ils ſont fort attachez à la France, & ont depuis deux ans renouuellé leur alliance auec elle par vne ſolennelle Ambaſſade qui fit éclat à Paris.

FRED. Vous m'apprenez là de belles choſes.

GVST. Diſons prontement vn mot de la Pologne, car ie veux finir, & l'heure s'approche qu'il faut s'aller mettre à table. La Pologne eſt vn vaſte & grand pays, couuert de bois & entrecoupé de marais en beaucoup de lieux, & en beaucoup d'autres s'épandant en des plaines tres fertiles qui fourniſſent de grains juſqu'à des Prouinces bien éloignées. Les Polonois ſont d'vn naturel aſſez liberal, mais fier & ſuperbe, & ils aiment ſi fort leur liberté, qu'il ſe trouue ſouuent de

grandes

grandes reuoltes dans leur pays, comme fut celle qui y attira le Roy de Suede, & celle qui cauſe encore aujourd'huy Lubomerſk. Vn ſimple & pauure gentilhomme, qui ne ſe trouuera pas du ſentiment general de l'aſſemblée, par la Loy fondamentale du Royaume, peut rompre tout ce que les autres auroient reſolu. De là vient que la puiſſance du Roy eſt ſi limitée, que ce Gouuernemẽt ſemble tenir autãt de l'Ariſtocratique que du Monarchique. C'eſt le ſeul Royaume Electif qui nous reſte dans l'Europe. Les Eſtats éliſent vn Roy, & d'ordinaire étranger. Le Roy Caſimir qui regne aujourd'huy a eſté Ieſuite, & a epouſé la femme de feu Roy ſon frere, connuë autrefois en France ſous le nom de la

Princesse Marie, de la Maison de Mantouë. La Religion Romaine est suiuie en Pologne, & les Iuifs y sont soufferts. Entendez vous le signal, la cloche nous appelle, & à vous le dire franchement, i'ay assez parlé pour me repoſer. Allons voir si nôtre hoſte nous recompensera ce soir de la mauuaise chere qu'il nous a faitte à dîsné. Vous deuez auoir bon appetit.

FRED. Ie vous jure que j'aimerois mieux vous écouter que d'aller à table.

GVST. Allons, vous dis-ie, ie vous acheueray le reſte tantoſt.

FIN.

ENTRE-

ENTRETIEN VNZIEME.

CONCLVSION DE L'EVROPE.

GVSTAVE, FREDERIC.

FREDERID. SI vôtre hoſte vous traite toûjours comme il vient de faire, vous aurez toûiours ſuiet de vous en loüer.

GVST. Ie n'y prens plus guere d'intereſt, vû que ie ſuis ſur mon départ pour aller buſquer fortune auec mon amy, qui eſt allé é Stralſond, & qui doit être de retour-

dimanche.

FRED. En verité vous auiez tort de vous plaindre ce matin de l'iniuſtice que vous font vos Proches ; & ſi vous auiez joüi de vôtre bien, vous vous ſeriez ſans doute attaché à vn ſeul lieu, & n'auriez pas aquis tant de belles lumieres, & de ſi illuſtres habitudes.

GVST. Et ces lumieres quelles qu'elles ſoient, & ces habitudes ne me ſeruent maintenant qu'à m'affliger. Mais briſons là, & écoutez ce qui me reſte à vous dire.

FRED. Ie taſcheray de n'en pas perdre vn ſeul mot.

GVST. L'EVROPE, pour vous la remettre toute vne ſeconde fois deuant les yeux, eſt la plus petite des trois parties du Grand Continent : mais vniuerſellement

c'eſt

la plus belle, la plus peuplée, & la plus polie. Ie veux vous entretenir maintenant en general de son Gouuernement, de ses Langues & de ses Religions. Pour son Gouuernement, ou il est purement Monarchique, ou purement Aristocratique, ou meslé de tous les deux; car ie n'en connois point qui soit purement Democratique, & auquel les plus honnêtes gens n'ayent la meilleure part; si ce n'est en quelques petits Cantons des Suisses, où il ne se trouue que des Payſans, mais qui ne sont qu'vn petit membre de ce Grand Corps, & de cette Illustre Republique. Vous aurez vû dans le cours de ma Narration, à quelle sorte de ces trois Gouvernemens se rapportent tous les Etats de l'Europpe, dont ie veux bien vous

faire encore ce petit denombrement.

Les principales Couronnes de l'Europe, & les Estats Souveraines, peuvent se reduire aux Empires, Royaumes, Principautez, Duchez, & aux Republiques. De la sorte l'Europe à deux Empires; Sept Royaumes, Sept Electorats, & depuis peu vn huitiéme; Sept Grandes Duchez, & Sept Republiques, auec trois Grandes Principautez, à quoy il faut ajoûter le Pape, qui peut marcher dans le rang qu'il luy plaira.

Les deux Empires sont l'Empire d'Allemagne, & l'Empire des Othomans.

Les Sept Royaumes sont les Royaumes de France, d'Espagne, d'Angleterre, de Portugal, de Dennemark, de Suede & de Pologne.

logne. Le premier de ces Royaumes ne peut être possedé que par des masles, le dernier est Electif, les cinq du milieu tombent en quenouille, & tous sont hereditaires, mettant la Pologne à part. Mais il y a encore en Europe d'autres petits Royaumes compris soûs sept, comme ceux de Boheme & de Hongrie que possede la Maison d'Austriche : celuy de Navarre sous la Couronne de France : ceux de Naples, Sicile, Sardaigne & Majorque soûs le Roy d'Espagne : & ceux d'Ecosse & d'Irlande qui obeïssent au Roy d'Angleterre.

Les Sept Electeurs sont l'Archeuêque de Mayence Grand Chancelier de l'Empire en Allemagne : L'Archeuêque de Treues Grand Chancelier de l'Empi-

re dans les Gaules : L'Archeveque de Cologne Grand Chancelier de l'Empire en Italie : Le Roy de Boheme (c'eſt aujourd'huy l'Empereur) Grand Eſchanſon de l'Empire : Le Comte Palatin du Rhin Grand Maître d'Hoſtel : Le Duc de Saxe Grand Mareſchal : Le Marquis de Brandebourg Grand Chambellan : & le huitiéme créé de nouueau , le Duc de Bauiere.

Les Sept Grandes Duchez, qui ont chacune leur Maître particulier , ſont , la Duché de Moſcouie , dont le Prince prend le tître d'Empereur , comme en effet c'eſt vne tres vaſte Région , qui ſurpaſſe en etenduë l'Allemagne & la Pologne , & qui malgré ſes campagnes froides , ne laiſſe pas de nourrir vn grand nombre d'ha-

d'habitans : La Duché de Sauoye, aujourd'huy la premiere de l'Europe : La Duché de Toſcane : La Duché de Lorraine : La Duché de Saxe & la Duché de Bauiere, dont les Ducs ſont Electeurs ; & la Duché de Holſtein. Pour la Duché de Milan, elle eſt, comme ie vous l'ay dit, ſoûs l'obeïſſance du Roy d'Eſpagne ; & les autres petites Duchez d'Allemagne ne ſont pas de la force de ces ſept.

Les Sept Republiques ſont celles des Suiſſes, de Veniſe, des Prouinces Vnies, de Gennes, de Luques, de Geneue, & de Raguſe. Cétte derniere eſt vn peu matée par le Ture, & ſuit la Religion Romaine ; & pour celle qui la precede, & qui embraſſe la Proteſtante, je vous en parleray incontinent.

Les trois Grandes Principautez, ſont la Tranſyluanie, la Valachie & la Moldauie, toutes trois tributaires du Grand Seigneur. Le Prince de la premiere eſt eſleu par les Eſtats, & s'appelle aujourd'huy Michel Abaffi, qui a ſuccedé aux Redei, aux Racoci, aux Gabor, & aux Battori: mais dont la puiſſance eſt preſque abbatue, & que quarante mille Ducats qu'il paye au Turc annuellement ne peut guerir de la peur qu'il a d'en être à tous momens accablé. Dailleurs les petits Tartares luy courent ſus bien ſouuent, & dépeuplerent preſque le pays il y a quelques années de ſorte qu'encore qu'il ſoit le meilleur du Monde, il eſt de peu de rapport, pour n'eſtre pas cultiué, & n'auoir pas le commerce libre. Tous les peuples y ſuiuent la Reli-

la Religion Proteſtante ſelon le rit & la doctrine de l'Egliſe de Geneue;& de méme que les Hongrois ils ont vne grande bonté pour les Etrangers. La condition des deux autres Principautez eſt encore pire; elles ſont dechcuës de leur droit d'Election, & le Grand Seigneur y établit pour Prince ou Vaiuode qui bon luy ſemble de ſa propre authorité.

Les Roys & les Princes de L'Europe qui ſont aujourd'huy dans vn bel âge, & qui ſelon le cours de Nature regneront long tems ſur leurs ſújets, ſont, l'Empereur, le Roy de France, le Roy d'Angleterre, le Roy de Portugal, le Roy de Suede, L'Electeur Palatin, l'Electeur de Brandebourg, l'Electeur de Bauiere, le Duc de Sauoye, le Duc de Holſtein, le

Prince de Transsyluanie, & le Grand Seigneur.

Les Roys & Princes qui panchent à leur Couchant, sont le Pape, le Roy d'Espagne, le Roy de Dennemarck, le Roy de Pologne, l'Electeur de Saxe, le Grand Duc, & le Duc de Moscouie.

FRED. Il paroist assez par ces remarques, que vous meritez de voyager.

GVST. Venons aux Langues viuantes, dont on se sert dans l'Europe; car je ne parle point des Langues mortes, comme de celles que nous appellons la Langue Sainte, la Greque & la Latine qui ne sont que dans la bouche des Sçauans. ET je vous diray en passant que la Langue Arabique est dans l'Asie, ce qu'est dans l'Eu-

l'Europe la Langue Latine, & qu'auec ſon ſecours on peut aller depuis le Boſphore juſqu'aux dernieres terres des Indiens. Ie ne trouue donc en Europe que deux fameuſes Langues Matrices, & viuantes, qui ont chacune leurs Dialectes; auec quelques rejettons de deux Langues mortes, dont je vais vous faire le denombrement en peu de mots.

Les deux Langues Matrices, ſont la Sclauonne & la Germanique. La Sclauonne eſt familiere à Conſtantinople & au Grand Caire, & elle a pour principaux rejettons la Ruthenique pour les Moſcouites; la Dalmatique pour les Hongrois & les Tranſyluains; la Bohemienne & la Polonnoiſe, auec quelques autres qui ont cours entre les Valaques

& les

& les Moldaues, & chez les petits Tartares.

La Germanique ou Allemande a trois Dialectes principaux, le Theuton, le Saxon, & le Danois ; & ceux cy ont derechef d'autres rejettons : comme l'Anglois, le Flaman, le Suedois, le Langage de Noruege, & le Langage des Suisses.

La Greque, Langue morte, mais moins corrumpúe que la Latine, a diuers idiomes dans diuerses Isles de l'Archipel, dans l'Achaïe & dans la Morée ; & elle s'est mieux conseruée dans celle cy, qui est le Peloponnese des Anciens, que dans aucune autre Prouince de la Grece. Les Estats Generaux des Prouinces Vnies fournirent liberalement il y a quelques années aux frais de l'impression du Nou-

ueau

ueau Testament en Grec Vulgaire, auquel on a joint le Grec ancien, pour la consolation de ces pauures peuples, qui gemissent soûs la Tyrannie de l'Ottoman.

La Latine, autre Langue morte, n'a que trois rejettons principaux, l'Italien, le François & l'Espagnol: mais celuy cy a vn grand mélange de termes barbares qui luy sont restez des Mores. Et sous ces trois Langues doiuent être compriſes la Sauoyarde, & la Piemontoise, celles de Grisons, de la Sicile & de la Sardaigne.

Enfin vous trouuerez en Europe sept autres Langues matrices, de moindre étenduë : qui sont l'Albanoise en Epire & en Macedoine ; celle des Bulgares, pour la Seruie, la Bosnie & la Bulgarie; celle des Cosaques, ou Tartares Pre-

copenſes le long des riues du Tanaïs; celle des Finlandois & L'appons de Suede; celle des Irlandois & des Ecoſſois ſauuages; l'ancienne Britannique, qui s'eſt conſeruée au Pays de Galles au Couchant de l'Angleterre, & dont ſe ſert encore aujourd'huy le menu peuple dans vne moitié de la Bretagne Armorique; & enfin celle des Baſques ou de la Biſcaye deça & delà les Pyrenées, qui eſt la Langue des anciens Cantabres, auſſi peu intelligible au reſte du Monde que le bas Breton.

FRED. Vn voyageur ſeroit trop heureux, s'il ſçauoit vne partie de toutes ces Langues.

GVST. Auec la Latine on peut aller dans toute la Chrêtienté.

FRED. Vous pouuez dire auſſi auec

ſi auec la Françoiſe, qu'en tous lieux les honneſtes gens ſe piquent d'entendre & de parler.

GVST. Paſſons maintenant aux diuerſes Religions de l'Europe.

FRED. I'ay de l'impatience de vous entendre ſur cet article.

GVST. Trois Religions partagent auiourd'huy toute la Terre, la Payenne, la Mahometane, & la Chrêtienne. La premiere eſt ſans doute la plus étenduë, & occupe de plus vaſtes Regions; la ſeconde l'emporte de même ſur la troiſiéme: mais auec cette difference, que cette derniere eſt mieux ramaſſée, & qu'elle remplit des Prouinces les plus peuplées de l'Vniuers. Pour les Iuifs, dont le feble corps eſt tout demembré, qui ne dominent enau-

cun lieu, & n'ont ny Principautez, ny Magiſtratures, ie ne leur donneray point de place dans mon diſcours, comme ils n'en ont point de fixe dans le Monde, dont ils ſont l'opprobre & le rebut. Quoy qu'à dire vray cette Nation deplorable ayt beaucoup de teſtes, & que le nombre en ſoit grand & dans la Grece, & dans la Pologne, & dans toutes les Terres des Mahometans. Si vous n'êtes point de ceux que le ſommeil attaque apres le ſoupé, ie vous feray faire derechef vne promenade par toute la Terre, & vous donneray en raccourcy vn Tableau Geographique des Religions.

FRED. Qui pourroit dormir en écoutant de ſi belles choſes?

GVST. Le Paganiſme embraſſe plus de

des trois quarts des deux Ameriques, & plus des deux tiers de l'Afrique & de l'Asie, selon le compas & les mesures des bons Geographes. Dans les Ameriques les Royaumes d'Anian, de Quiuira, de Californie, du Nouueau Mexique, de la Floride, de Chili, de Chica, & de Paraguay, la Terre Magellanique, & toutes ces vastes Regions qui s'étendent entre les Andes & le Bresil, de même que cette grande partie du Nord au dessus de la Floride & de Canada; toute cette prodigieuse étendue de pays est remplie d'Idolatres qui adorent les animaux, les vegetables, les Astres & les Demons. Dans l'Afrique tous les Roys du Cap Verd, de la Guinée & des Negres; les Roys d'Angola, de Lo-

anga, & de Monomotapa, toutes les coſtes des Caffres, d'Abex & de Zanguebar, & tous ces vaſtes pays au deçà & au de la du fleuue Niger ſont dans les épaiſſes tenebres du Paganiſme. Dans l'Aſie enfin les Roys de Ceylon, d'Arachan, de Pegu, de Siam, de Tunquin, de Macaſſar, de la Chine & du Iapon: le Prince de Cocinchine, & tous les Princes des Montagnes tant dans l'Empire du Grand Mogol, que dans les Royaumes de Viſapour & de Colconda; & en general tout le menu peuple au deçà & au delà du Gange; Toute cette multitude effroyable d'hommes vit dans l'ignorance du vray Dieu; de ſorte que pour un Mahometan on peut bien conter ſix Idolâtres, qui veritablement ne ſont

pas

pas puiſſans à proportion de leur étenduë & de leur nombre, ſoit à cauſe de leur deſunion, ſoit pour être laſches & deſarmez en beaucoup de lieux, comme on les trouua dans la Méxique, & chez les Yncas.

Le Mahometiſme n'eut jamais de pié dans l'Amerique : mais dans l'Afrique il occupe toute la Coſte Septentrionnale, qui fait face à l'Europe & à la petite Aſie depuis les Colonnes d'Hercule iuſqu'à l'Iſthme de Suez, où ſe treuuent les Royaumes de Fez & Maroc, de Tremiſen, d'Alger, de Tunis, de Tripoli, de Barcé, & l'Egipte. Dans l'Aſie les Princes Mahometans ſous le Grand Seigneur, tous les Roys & Princes des trois Arabies, le Grand Cham de Tartarie, le Roy de Perſe, le Grand Mogol, les Roys

de Visapour & de Colconda, les Roys des deux Costes de Coromandel & de Malauar, le Roy des Maldiues, le Roy d'Achem & tous les Princes de la Grand Isle de Sumatra, l'Empereur de Iaua, le Roy de Bantam, & autres Princes des Jsles de ce grand Archipelague Oriental.

La Christianisme fait trois grandes branches, dont le tronc est dans l'Europe, & qui de là s'etendent & dans l'Asie & dans l'Afrique & dans l'Amerique. Les Chrêtiens Grecs, soûs lesquels ie comprens les Abyssins, les Armeniens & les Moscouites, font vne ample multitude, & occupent de grans Pays. Les Chrêtiens Romains & les Chrêtiens Protestans peuuét disputer du nombre, & entrer en concurrence; & ie ne

les

les mets icy en parallele, qu'à l'égard seulement des Prouinces & des forces qu'ils possedent, sans toucher à la preference de leurs maximes, qu'il faut laisser aux Theologiens. Ie passe ainsi sous silence quelques differens qui se sont glissez dant l'Eglise Orientale, où les Grecs tiennent le haut bout, quoy que les deux Armenies, qui font bande à part, composent vn gros tres considerable; & de la sorte ie ne veux point vous parler de Nestoriens, de Cophites, de Iacobites, ny de Maronites. Ie ne fais point de méme de distinction entre les Lutheriens (comme le vulgaire les appelle), les Caluinistes, vû qu'ils sont joints d'interest ensemble contre les Romains; & vû principalemeut que les deux partis,

entre qui peu de choſe a causé iuſqu'icy quelque meſ-intelligence, pourroyét trouuer des voyes aſſez faciles d'accommodement. Ie comprens les vns & les autres ſous le nom de Proteſtans qu'on ne leur diſpute point, & pour lequel ils n'ont point de repugnance. Ie n'éplucheray point enfin exactement tous les lieux, où chacune de ces deux Religions peut auoir des ſiens cachez dans la foule du parti contraire, ſe ne vous rapporteray que ceux où l'exercice eſt public ; & je diray en paſſant qu'il eſt à croire que ſi les Chrêtiens Romains ont quelques aſſemblées ſecretes en Angleterre & ailleurs, où les Chrêtiens Proteſtans dominent ; ceux cy en peuuent auoir de même & en Eſpagne & en Italie ; ce que

me per-

me perſuade l'Inquiſition rigoureuſe de ces Prouinces, qui autrement manqueroit de matiere, & dont l'on verroit les Directeurs demeurer les bras croiſez. Tant le zele des Religions eſt extreme, que ny la largeur de l'Ocean, ny la crainte des ſupplices ne peut refroidir. Car enfin de méme que nous blamons l'orgueil des Chinois, qui auant que les Tartares l'euſſent rabbatu, croyoient qu'au delà des montagnes & des murailles qui les enferment, le reſte de l'Vniuers fuſt ou tout depeuplé, ou tout barbare: ie ne puis auſſi entendre auec patience une infinité d'ignorans, qui pour ne voir, par exemple, dans Cologne qu'une centaine de Proteſtans, s'imaginent qu'il en va de même dans toute l'Allemagne & dans

tout le Monde, & qui n'eſtimant les choſes que par l'éclat & par le brillant, paſſent du mépris des hommes au mépris de leur doctrine & de leur vertu. Mais au reſte l'áuantage du nombre n'eſt pas vn grand auantage, les Mahometans de ce coſté là l'emportent ſur nous; & ſi nous faiſons comparaiſon de ce Monde inferieur auec le plus éleué des Orbes Celeſtes, ſi la Terre au deſſous de l'Empyrée ne pareſt qu'un point; ny les vns ny les autres n'ont pas grand ſujet de ſe glorifier de la poſſeſſion de moins qu'un atome. Ou ſi de cette reflexion Philoſophique, nous paſſons à vne reflexion Morale, Que ceux des Chreſtiens, qui par les Relations des voyageurs ſe voyét les plus éreudus & en plus grand nombre, conſiderent

siderent auec ce Saint Roy des Hebreux, qui se repentit de la vaine curiosité qu'il eut de voir la liste des sujets de son Empire, que ce n'est ny sur la multitude des combatans, ny sur des possessions magnifiques, ny sur les Grans du Siecle qu'il faut s'appuyer; qu'il faut s'appuyer sur Dieu seul, dont la misericorde est sans fin, la prouidence infaillible, & qui tient lieu aux hommes de tout ce qu'ils peuuent mandier d'ailleurs.

FRED. Il n'y a point au Monde d'esprit raisonnable qui ne tombe d'accord de ce que vous dites.

GVST. Ie parle des choses de fait; & quoy que nous ne soyons icy que nous deux, ie m'imagine que tout le Monde m'écoute, & ie ne vous veux rien dire, dont vn autre se pust offencer. Mainte-

nant donc il faut que ie vous distribue l'Europe selon ses differentes Religions.

FRED. Ie vous écoute auec le plus grand plaisir du Monde.

GVST. L'Europe dans son contour a toutes les sortes de Religions, & la Payenne, & la Mahometane, & la Chrestienne, & la Iuifue méme : il est vray que la premiere n'en occupe qu'vne portion peu considerable, que le Soleil n'éclaire que de fort loin, & comme à regret; & que la derniere est clair-semée dans de petits coins, où elle ne peut se montrer qu'auec quelque marque d'infamie. Il se trouue donc encore des Idolâtres dans la froide Region des Lappons, où la chaleur du zele Chrestien ne s'est point portée; & quoy qu'on les distingue en Danois;

nois, Suedois & Moſcouites, ils n'obeïſſent guere ny au Duc de Moſcouie, ny au Roy de Suede, ny au Roy de Dennemarc. Les Iuifs ont leurs principales ſynagogues à Amſterdam, à Auignon, à Rome, à Veniſe, & en diuers autres lieux de Hollande & d'Italie. Il s'en trouue encore à Francfort, à Humbourg & en d'autres Villes d'Allemagne: mais ils ont leurs coudées plus fráches en Pologne & en Boheme; & tant par le nombre, que par les priuileges qu'ils ont obtenus en ces deux Royaumes à force d'argent, ils y font vn peu plus de bruit qu'ailleúrs. La Grece en eſt encore plus remplie, ils negocient librement & à Conſtantinople & au Caire, ils traittent des principales affaires, ils ont les doüanes, & en general

ils ſont puiſſans dans tout l'Empire Ottoman. Pour le Mahometiſme, il n'eſt pas fort répandu dans l'Europe, il eſt ſuiui à Conſtantinople, dans la Romanie, & dans les lieux de la Damaltie & de la Hongrie, dont le Turc s'eſt rendu maître. Il court encore dans la Querſonneſe Taurique, & chez les Petits Tartares; & comme tous ces Pays ne font guere qu'vne dixiéme portion de nôtre Europe, on a raiſon quelquefois de confondre les noms d'Europe & de Chrêtienté. Il me reſte donc maintenant à vous diſtribuer l'Europe, ſelon qu'elle eſt diuerſement occupée par les trois branches du Chriſtianiſme, ou les trois Religions, & Greque, & Romaine, & Proteſtante.

FRED. Ie n'ay jamais ouï parler

ler perſonne auec tant d'ordre & tant de clarté, que vous.

Gust. La Religion Greque, ou ſi vous l'aimez mieux, l'Egliſe Greque, partage auantageuſement auec les Mahometans & auec les Iuifs, toute la Grece, & toutes les Iſles voiſines de l'Archipel; & dans le ſeul Mont Athos, auquel depuis pour ce ſujet on a donné le nom de *Monte Santo*, on void vingt & quatre grans Monaſteres de *Caloyers*, ou de certains Moines de l'Ordre de Saint Baſile, juſqu'au nombre de ſix mille. La Religion des Grecs s'eſt reſpandue encore dans toute la Moſcouie; & les Ruſſites ſujets du Poy de Pologne, comme en Afrique les Abyſſins, ont la méme Liturgie.

Fred. Ie croy que cette Re-

ligion n'eſt guere plus éloignée de la Proteſtante que de la Romaine.

GVST. Ie ne le vous puis bien dire, & les ſentimens des hommes ſont differens.

FRED. Pourſuiués donc, je vous prie.

GUST. La Religion Romaine, qu'on appelle ainſi, à cauſe de Rome qui en eſt la ſource, eſt maîtreſſe abſolue en Eſpagne, en Portugal & en Italie: La Religion Proteſtante, qu'on appelle ainſi, parce qu'elle proteſte d'erreur contre la Romaine, eſt maîſtreſſe abſolue dans la Grande Bretagne, dans la Suede & en Dennemarck.

La Religion Romaine domine entierement dans les Prouinces Eſpagnoles du Pays-Bas : La Reli-

Religion Protestante domine entierement dans les Prouince-Vnies.

La Religion Romaine regne seule dans les petits Cantons de la Suisse, La Religion Protestante regne seule dans les grans Cantons.

La Religion Romaine n'a point de compagne dans les Pays des trois Electeurs Ecclesiastiques, de Mayence, de Treues & de Cologne : La Religion Protestante n'a point de compagne dans les Pays des trois Electeurs Seculiers, le Palatinat ; la Saxe & le Brandebourg.

La Religion Romaine n'a guere ou point de mélâge dans l'Austriche, dans la Boheme & dans la Bauiere : La Religion Protestante n'a guere ou point de mé-

lange dans la Silesie, dans les deux Prusses, dans la Pomeranie, dans l'Archeuêché de Breme, en Hesse & en Brunsvvic. Mais sans vous faire vn plus long denombrement, dans les autres Prouinces d'Allemagne & dans la Hongrie, les deux Religions semblent à peu pres egalement partagées; il n'y a que la France, où le nombre des Romains surpasse de beaucoup le nombre des autres, & où toutefois par la bonté du Roy chacun vit en pais. Enfin.

La Religion Romaine a esté portée aux bouts du Monde, en Orient & en Occident, par les Espagnols & les Portugais : La Religion Protestante a été portée aux méme plages par les Anglois & les Hollandois ; & s'il etoit necessaire, ie vous ferois le detail

des

des lieux où chacune de ces Nations s'eſt allée établir hors de l'Europe. Voila tout ce que je ſçay ſur ce ſujet, & tout ce que j'ay crû vous deuoir dire de cette noble partie de la Terre, ſelon l'Etat où elle ſe trouue aujourd'huy.

FRED. Ie ſuis le plus ſatisfait du monde, mais comme ie ne puis me laſſer de vous écouter, il faut que ie vous face ſouuenir de la promeſſe que vous m'auez faite par deux fois de m'apprendre quelque choſe de Geneue.

GVST. Ie ne l'aurois pas oublié, & il n'y a guere de Ville au Monde qui ſoit plus digne de la curioſité d'vn Etranger.

FRED. Elle fait aſſez de bruit dans l'Europe, pour m'obliger d'y faire quelque ſejour.

Gust. La Republique de Geneue est tres Illustre & ancienne, Les Aigles de l'Empire qui paroissent taillées au frontipisce de son grand Temple, témoignent assez par les breches que les années ont fait à la pierre, qu'elle a toujours esté vne Ville libre; & il luy reste tant d'autres marques d'antiquité, qu'on ne peut douter que le nom de Geneue n'ayt precedé le nom des Cesars. Le premier de tous, selon l'opinion commune, y eleua vne tour, qui est encore de bout, & fit sa place d'armes de cette Ville, tandis qu'il eut à demesler auec les peuples voisins. Elle conserue dans ses Archiues des monumens inuincibles de sa liberté, & c'est sans fondement que quelques vns ont voulu la contester.

FRED.

FRED. Iamais le Monde ne fut plus rempli de pretenſions.

GVST. Cet Eſtat ſe trouue ſous le climat le plus temperé, à 45. degrez & quelques minutes d'eleuation, dans vne egale diſtance de l'Equateur & du Pole; & ſi les ſaiſons y ſont vn peu plus irregulieres qu'en d'autres pays logez ſoûs la méme Ligne, il faut s'en prendre aux montagnes qui l'enuironnent. Au reſte il eſt de peu d'etendue, preſſé & entrecoupé de toutes parts de la France, de la Suiſſe & de la Sauoye, & proche voiſin des Francontois. Il n'a qu'vne Ville que le Rhône coupe inegalement à ſa ſortie du plus beau Lac de l'Europe, ſur lequel elle eſt baſtie; & ſon aſſiette au milieu d'une vaſte ouuerture de montagnes, qui demeurent dans vn juſte

êlognement, & à la vûe d'vne petite mer & d'vne plaine fertile, est la plus belle & la plus riante qui soit au monde. Elle est flanquée de plusieurs grans bastions reuêtus de pierre, que le Rhosne vient battre, autant que le panchant du terrein le luy permet, & qu'il y est aidé par l'adresse d'vn habile Ingenieur. Son Arsenal est tres bien fourni & tres bien entretenu, & chaque Bourgeois a un autre petit Arsenal dans sa maison. Elle a de bonnes Fregates toûjours en estat, & plusieurs grosses Barques sur le Lac qu'elle peut au besoin equipper en guerre dans vingt & quatre heures, & qui ne seruent maintenant qu'au transport des marchandises, qui par la jonction du Lac de Geneue auec le Lac d'Yuerdun, qui ne depend

plus

plus que d'vn petit eſpace qui reſte à couper, ſe pourront rendre ſur l'eau ſans interruption depuis Geneue juſqu'à l'Ocean. Le Rhône d'autre coſté qui ſe laiſſe domter un peu plus bas, luy facilite le chemin à la Mediterranée ; & joint qu'elle eſt au grand paſſage de l'Allemagne & de l'Italie, & qu'à cinquante lieües à la ronde elle n'a pour le commerce que Lyõ au deſſus d'elle, vous pouuez juger de là que ſes habitãs qui entendent le trafic, ſont à leur aiſe, & le public eſt toûiours aſſez riche, quand il y a de riches particuliers. La Garniſon de la Ville eſt de neuf compagnies ſoudoyées, outre vn plus grand nombre de Bourgeois qui montent en garde toutes les nuits. De ſorte que Geneue eſt maintenant tout à fait

hors de ſurpriſe, & méme ne pourroit être facilement attaquée, vû la nature de ſa ſituation qui eſt fauorable ; le courage de ſes habitans, qui eſt ſans pareil; le pront ſecours qu'elle peut auoir de ſes Alliez, & la bienueillance que les Roys de France luy ont toûjours temoignée.

FRED. Elle eſt de la ſorte bien appuyée de tous les coſtez.

GVST. Vous auez aſſez d'Itineraires qui traittent du Gouuernement de cet Eſtat, je vous diray ſeulement qu'il en va à peu pres comme de celuy des Suiſſes, & qu'il ne peut être nommé Democratique que lors qu'il s'agit de l'Election en dernier reſſort de ſes principaux Magiſtrats. En tout autre tems il eſt Ariſtocratique, & les plus conſiderables de l'Eſtat,

qui composent les trois Conseils, des Vingtcinq, des Soixante, & des deux Cens, en ont toute la conduite. Ils rendent exactement la justice & de peur que le peuple ne s'emporte au luxe & à la debauche, ils appuyent le bras Ecclesiastique du bras seculier, & la douceur des exhortations qui se font en chaire, est secondée de la vigueur d'vne Chambre de Reformation, qui ordonne sur des peines pecuniaires que chacun marche dans la modestie & selon sa qualité.

FRED. Les Romains regloient de méme autrefois les festins & les habits.

GVST. Geneue suit la Religion des Cantons Euangeliques des Suisses. Son Ecole Illustre est pourvûe de Doctes Professeurs

& pour la Theologie, & pour les Langues Saintes, & pour la Philosophie; & il en eſt ſorti de Grans Hommes en diuers tems. Et pour les belles Lettres, elle a vn tres beau College, ou elles s'enſeignent parfaittement.

FRED. Les gens ſçauans ſont tout l'ornement des Villes.

GVST. Les Geneuois ont naturellement de l'eſprit, & ils ſçauent le polir dans leurs voyages; d'où ils retournent auec de belles lumieres pour la conduitte de la vie, & pour l'entretien : Ils ſont adroits à tous les exercices du corps, & ils excellent de ſorte dans celuy du mouſquet, où ils s'appliquent le long de l'année, qu'ils manqueront rarement vn homme de ſept cens pas. Ils ſont portez d'inclination à la vertu

leur

leur conuerſation eſt facile & agreable, ils reçoiuent charitablement ceux qui ſont perſecutez, & ont pluſieurs bourſes pour l'aſſiſtance des pauures. Ils s'attachent aſſez à leurs affaires, & ſont tres bons œconomes, ſans quoy il leur ſeroit difficile de ſubſiſter. Ce n'eſt pas qu'il ne ſoient aſſez ſplendides quand ils traittent leurs amis, & auec leurs merueilleux chapons & leurs monſtrueuſes truites, ils n'ont pas lieu de porter enuie aux meilleures tables. Quoy que leur Religion & l'exemple de leurs ſages Conducteurs les portent à vne vie reglée, ils ne ſont pas ſi auſteres qu'ils ne prennent quelquefois le tems de ſe diuertir, ſans qu'il ſe paſſe rien dans leurs agreables ſocietez que les plus ſeueres puſſent

juſtement reprendre. Pour leurs femmes, elles ſont bien faites, elles ſont ſpirituelles, elles ſont ſages, elles ſõt ciuiles, & d'une douce conuerſation; & elles ſe tiennent ſi propres, qu'auec la grace qu'elles ont naturellement, elles paroiſſent auſſi ajuſtées que celles à qui il eſt permis ailleurs de porter le Point de Veniſe, & vne confuſion de rubans. Il y a de plus à Geneue vn Ecuyer tres expert, qui a toûjours nombre d'Ecoliers, & des Maîtres pour tous exercices, dont ie croy vous auoir parlé auant hyer. Iugez apres cela ſi vn Etranger n'a pas dequoy ſe plaire à Geneue.

FRED. Il me tarde que ie ne voye ce beau lieu, & cette agreable ville; & comme ie veux monter à cheual, ie pourray bien m'ar-

m'arrêter à Geneue quelques mois.

GVST. C'eſt vne Ville tres-propre pour les Etrangers ; les Penſions y ſont raiſonnables, les honnêtes gens y parlent tres-bien François (car le petit peuple parle mal par tout) & l'on y peut non ſeulement degroſſir la Langue, mais encore s'y polir ; iuſques là que j'y ay connu des gentishommes de Pruſſe & de Saxe, qui au bout de ſix mois couchoient par écrit auſſi purement que le Maître qui les auoit enſeignez.

FRED. Ie conſeilleray à tous mes amis d'y paſſer quelque tems auant que d'entrer en France, pour n'eſtre pas neufs quand ils viendront à Lyon ou à Paris.

GVST. Il faut ajoûter qu'il y a bien moins d'occaſions de debau-

ches à Geneue, qu'en d'autres lieux.

FRED. C'eſt ce que ie fuis tant qu'il m'eſt poſſible.

GVST. Enfin vous auez le moyen d'apprendre à Geneue le bel air dont les gens de qualité viuent en France, & de vous former à cette gentille humeur d'vne Nation qu'on eſtime tant. Car cette Ville, ſur tout dans la paix, n'eſt jamais guere ſans Marquis & ſans Barons, qui ont vû la Cour & ont ſerui dans l'armée; & ſans parler de cette Illuſtre Nobleſſe du Pays de Vaux dont ie vous ay entretenu auant ſoupé, qu'on void ſouuent à Geneue, j'y laiſſay il y a ſix mois Le Marquis de Roiſſac de la Maiſon de la Rochefoucaut ſi Illuſtre en France, Seigneur en qui le beau genie, le courage & la vertu

ſe font

se font également admirer ; & le Baron de Montarnaud, dont le nom est considerable dans sa Prouince, qui a commandé les Regimens de Balthazar & de Viuonne, & qui a de l'esprit infiniment. Vous y treuuerez encore des Conseillers des Cours Souueraines de France, qui y viennent ou par la curiosité de voir cette belle Ville, ou pour leurs affaires ; & j'y ay connu aussi entre autres Monsieur De la Pierre, de la Noble & ancienne Famille des Sarrasins, Conseiller au Parlement de Grenoble, dont la conuersation est des plus spirituelles, & qui à l'âge de vingt cinq ans a toute la capacité d'un vieux Senateur.

FRED. Vous m'en dites assez pour m'obliger à demeurer plus

d'un an dans cette Ville.

GVST. Vous y aurez assurement de la satisfaction. Cependant minuit s'approche, vous coucherez auec moy, ie ne veux pas vous laisser sortir si tard.

FRED. Ie feray ce que vous m'ordonnerez.

FIN.

ENTRE-

ENTRETIEN DOVZIEME.

DE LA COVR.

CHRISTIAN, AVGVSTE, FREDERIC, Gentilshommes Eſtrangers.

VN MARQVIS François:

LA MARQVISE ſa Femme.

LA SOEVR du Marquis.

GEORGE Valet de chambre de Chriſtian.

FREDERIC. VOus voyez, Meſſieurs, que ie ne manque point à l'aſſignation, & ie ne croy

pas qu'il ſoit encore dix heures.

CHR. Vous eſtes aſſeurement homme de parole, mais à vne heure pres, & ie croy qu'il eſt vn peu plus tard que vous ne dites.

AUG. Vous perdrez voſtre cauſe, ſi les horloges de la ville s'accordent auec celles du fauxbourg.

FRED. Ie n'entreprens pas de vuider le different de tous les laquemars de Paris, mais ie vous aſſure qu'il n'eſt pas encore iour au Louure.

CHR. Comment donc? le Ciel eſt il plus couuert de delà la Seine qu'il n'eſt de deça, & le Louure n'eſt il pas aſſez bien percé pour receuoir le jour de tous coſtez?

FRED. Ie voy bien que cela vous ſurprend d'entendre qu'à dix heures du matin il n'eſt pas encore

encore jour au Louure: mais c'eſt le langage de la Cour, que i'ay aſſez hantée pour ne le pas ignorer.

AUG. Il eſt vray que dans toutes les nations l'vſage eſt le grand maître & des mots & du langage; pour ne pas dire que quelquefois il s'en rend Tiran, & qu'il ne donne point de raiſon de ce qu'il fait.

FRED. Mais icy cette expreſſion ne me ſemble pas mal fondée; car de méme que nous diſons qu'il eſt jour dés que le Soleil ſe montre, il ne doit être iour à la Cour que lors que ſon veritable Soleil ſe leue, & ſe montre aux yeux de ceux qui briguent ſes premiers regards.

CHR. Il eſt vray que les Princes font d'ordinaire le iour de la nuit, & la nuit du iour.

FRED. On peut dire du Roy

de France ſans le flatter, qu'il n'y a guere de nuit pour luy, ſi par la nuit nous entendons le repos.

Aug. Tout le Monde luy donne cette gloire d'être le plus vigilant des Roys.

Fred. Quand j'y penſe, nous venons de faire un étrange écart, & pour vous perſuader qu'il n'eſt que dix heures, nous en ſommes venus juſqu'aux eloges d'un Grand Monarque.

Chr. C'eſt ainſi que d'ordinaire dans la conuerſation on paſſe inſenſiblement d'une choſe à l'autre.

Aug. Il n'y auroit rien quelquefois de plus plaiſant, que d'auoir un ſecretaire aux écoutes, qui priſt le ſoin de recueillir l'entretien de deux ou trois perſonnes durant une apreſdinée.

Fred. Ie croy en effect qu'on y verroit d'étranges galimatias, & que ce qui pareſt ſouffrable dans la bouche ne le ſeroit point du tout ſur le papier. Mais ne perdons point de tems, & menageons bien cette journée, puiſque nous auons dequoy l'employer.

Chr. A vôtre conte il nous reſte encore deux heures auant le diſné.

Fred. Nous ne ſçaurions les aller paſſer plus agreablement qu'au Louure dont nous venons de parler. C'eſt auiourd'huy la Saint Hubert, & nous verrons partir le Roy pour la chaſſe.

Aug. C'eſt ſans doute quelque partie extraordinaire, car j'ouïs parler hyer des preparatifs.

Fred. Cela ſe pratique preſque tous les ans en ce même iour,

& la Cour auiourd'huy sera sans doute plus grosse que de coûtume; il y aura beaucoup de gens au leuer du Roy.

CHR. Le Roy ne va donc pas loin, puis qu'il part si tard.

FRED. La chasse se fait dans la plaine de Vincennes, & l'on croit méme que la Reine y veut aller.

AUG. Depeschons nous donc, & pour couper chemin, passons l'eau vis a vis du Louure. Nos porteurs sont ils là bas?

GEORGE. Ouy Monsieur, il y a vne heure qu'ils vous attendent, & qu'ils ne font que grenouïller dans vn cabaret.

CHR. Ces coquins là nous mettront par terre. Descendons, Monsieur.

FRED. Allons, nous deurions déja estre hors d'ici.

CHR.

CHR. Paſsés donc, Monſieur.

AUG. Monſieur, ie vous ſuiuray.

CHR. Faiſons viſte, je vous conjure.

AUG. Il ne tient qu'à vous.

CHR. Vous eſtes à la porte.

AUG. C'eſt pour vous la tenir ouuerte.

CHR. Nous faiſons morfondre là bas Monſieur le Baron.

FRED. Meſſieurs, je pers patience, le tems nous eſt cher.

CHR. Monſieur, finiſſons.

AUG. Ie ne puis faire autrement.

CHR. Depuis que nous ſommes enſemble nous deurions bien auoir banni ces ceremonies. Ce n'eſt pas viure en amis.

FRED. Meſſieurs; vos complimens ſont hors de ſaiſon, nous

viendrons trop tard, les porteurs disent qu'il est plus d'onze heures.

Aug. Vous estes la seule cause de tout le desordre.

Chr. I'ay honte de faire languir nôtre amy; je veux bien vous obeïr encore vne fois, mais à condition que nous marcherons desormais comme nous nous trouuerons.

Fred. Ma foy, Messieurs, vous n'entendez pas encore trop bien la mode du païs où vous viuez, les complimens sont maintenant decriez de tout le monde.

Chr. I'espere que Monsieur n'en fera plus.

Aug. Vous deuriez auoir cessé il y a long tems.

Chr. Mon valet nous l'a bien dit, voila vn porteur qui ne se peut

peut soûtenir.

AUG. Les autres ne sont en guere meilleur estat; ils nous iront briser entre deux carrosses.

FRED. S'ils font quelque sottise, mes laquais ne les épargneront pas. C'est vn priuilege qu'on a en France de pouuoir rosser impunément vn coquin qui vous fait piece, tandis qu'ailleurs vn honneste homme n'oseroit souffler contre vn maraut qui le prend d'vn aussi haut ton que luy.

CHR. Entrons, Messieurs. Marche, & pren garde de ne me pas culbuter. Allons passer l'eau deuant le Louure.

AUG. Nous aurons à faire auec des battelliers qui nous feront enrager. Nous n'allongeons guere de passer sur le Pont neuf.

FRED. Monsieur a raison. Au

pont neuf, maraut, & ne me secoüe pas de la sorte. Enfin nous voicy au Louure.

CHR. Voila vn grand nombre de chaises & de carrosses.

FRED. Ie vous l'ay bien dit, que la Cour seroit aujourd'huy fort grosse. Souuenez vous au moins, Messieurs, que chez Dieu & chez le Roy l'on entre & l'on sort sans ceremonie. I'entens dire que le Roy est à l'appartement de la Reine, coulons nous y promptement.

AUG. Vous êtes nôtre guide.

FRED. Allons nous cantonner vers cette fenestre, pour n'estre pas au passage.

CHR. En verité, je ne croy pas que toutes les Cours de l'Europe ensemble facent tant de bruit que celle cy.

FRED. I'en puis dire quelque chose

choſe, moy qui les ay preſque toutes vûes. Ma foy ny la Cour d'Eſpagne, ny celle d'Auſtriche, ny la Cour méme d'Angleterre n'en approchent point.

AVG. Ie vous croy;

FRED. La pompe & l'éclat de la Cour de France effacent toutes les autres ; ſoit que lon conſidere le nombre des gens qui la compoſent ; ſoit qu'on regarde ſa magnificence, ſoit enfin qu'on arrêſte les yeux ſur le Prince qu'elle enuironne, qui eſt le mieux fait de tous les hommes, & le plus glorieux de tous les Roys.

CHR. C'eſt en peu de mots nous la bien depeindre.

FRED. Il faut áioûter à cela (ce qui eſt aſſés rare dans les Cours) que le nombre des honnêtes gens & des gens d'eſprit y ſurpaſſe ce-

luy des fourbes & des ignorans.

AUG. C'eſt donc ſans doute bien iniuſtement qu'on craignoit que ſous le Gouuernement du dernier Miniſtre, quelques maximes de ſon Pays ne s'y vinſſent introduire.

FRED. Ie puis me vanter de connôître vn peu cette Cour, & de ne m'en être guere êloigné depuis dix ans; mais ie ne m'apperçois point qu'on y peche en aucune ſorte contre la franchiſe.

CHR. Toute nôtre Allemagne s'eſt entretenue aſſez diuerſemẽt de ce Grand Homme; mais pour moy qui ne iuge guere des choſes que par leur euenement, jay toûjours crû que la France luy eſtoit redeuable de ſes victoires & de ſon repos.

FRED. Il eſt vray que ſous ſon Miniſtere

Miniſtere la France a beaucoup gagné, & n'a rien perdu, & qu'il a eu la gloire de conclurre vne paix qui s'eſt répandue dans toute l'Europe: Mais il eſt vray auſſi que ceux qui ſont appellez aujourd'huy au Miniſtere y marchent d'un pié qui ne fait point regretter le dernier gouuernement.

AVG. C'eſt ce que i'entens dire à tout le Monde, & que le Roy n'auroit iamais pû appeller en ſon Conſeil de meilleures teſtes.

CHR. Ce n'eſt quen cela que ie trouue vne Cour heureuſe, lors qu'elle ſe peut vanter d'auoir des gens capables, & des gẽs de bien.

FRED. Vous voyez maintenant cette foule de Courtiſans, tous gens bien-faits, & cette magnificence dans les habits; tantoſt ſi nous faiſons, nôtre viſite chez la

Marquiſe, vous m'auoûrés que la galanterie ne ſçauroit aller plus loin, & qu'il ne ſe peut imaginer rien de ſi poli que la conuerſation des Dames en France.

CHR. Ien ſçay dêja quelque choſe, mais ſur tout j'ay oüy parler de nôtre Marquiſe pour auoir de l'eſprit infiniment.

FRED. Vous en iugerés. Ce n'eſt point de ces eſprits coquets, d'où il ne part que des bagatelles. Ce n'eſt point auſſi de ces femmes qui s'ecoutent parler, & qui peſent tous leurs mots. C'eſt vn eſprit aiſé & ſolide, qui s'ouure d'abord, déſque ſon monde luy eſt connu. Enfin c'eſt vn entretien qui vous plaira, & qui plaiſt à tous ceux qui en ioüiſſent.

AVG. Vous nous faites là vn portrait qui nous rauit.

FRED.

FRED. Pour la sœur du Marquis, elle est plus enjoüée & plus gaye, & ne se contraint pour qui que ce soit. Il luy est impossible de deguiser sa pensée, & si quelque chose la choque, elle ne s'en peut cacher. Mais d'ailleurs elle est bonne & obligeante, & vous ne serez asseurement pas moins satisfaits de celle cy que de l'autre.

CHR. Ie meurs d'enuie de faire cette visite, & il n'y a rien de plus auantageux pour vn Etranger qui veut aquerir la perfection & la beauté d'vne langue, que de la chercher dans la conuersation des femmes.

FRED. Ie l'auoüe, parce que le respect que nous auons pour ce sexe nous attache plus fortement à ce que nous écoutons & à ce que nous disons, & que nous nous

piquons le plus alors de ne parler que bien à propos. Mais ſans doute le Roy ſort.

AUG. Cette grande foule & cette confuſion de Princes & de Seigneurs ſentent admirablement bien la ſuitte d'vn grand Monarque.

FRED. Le voila qui paſſe, & qui paſſe auſſi de la teſte tous les autres.

CHR. A dire vray, ie ne croy pas qu'il y ait au monde vne Cour pareille.

FRED. La Cour de Saxe où j'ay paſſé quelque temps eſt ſans contredit vne des plus belles d'Allemagne, & remplie d'excellens hommes qui font honneur à leur Maître. Et l'Electeur, & le Prince ſon fils ſe voyent tous les jours enuironnez de gens d'eſprit, & Dreſde

Dreſde l'emporte ſans doute ſur beaucoup de lieux que ie vous pourrois nommer.

Aug. Vous ne nous dittes rien de Stockolme, ny de Coppenhague?

Fred. Pour ce qui eſt de la Cour de Dennemarck, je ne vous en puis rien dire de bien certain, ne l'ayant pas vûë; mais au rapport de tous ceux qui y ont eſté, elle a toûjours eu beaucoup d'éclat. Et pour celle de Suede il eſt conſtant que ſous la Reine Chriſtine & ſous le feu Roy, elle étoit galante & magnifique, au jugement meſme des François.

Chr. I'en ay toûjours oüy parler comme d'vne cour tres-belle & des plus polies, & il ne ſe peut qu'elle ne le ſoit toûjours, ſi l'on en doit iuger par la nobleſſe

Suedoise que nous voyons à Paris, n'y ayant rien de plus leste ny de plus galant.

FRED. Suiuons, puis que tout le monde suit. I'entens dire là que la Reine ne sortira point, il y aura d'autant moins de monde chés la Marquise.

AUG. Le Roy est en carrosse, & le monde s'eclaircit. Ie croy que nous ne pouuons mieux faire que de gagner l'auberge, & d'aller disner.

FRED. I'iray vous prendre sur les trois heures pour nôtre visite.

CHR. Vous nous ferés, s'il vous plaist, l'honneur de venir disner chés nous.

AUG. Ne nous separons point pour si peu de tems.

FRED. Ie ne veux pas faillir contre

contre les áuis que ie vous donne, & ne me feray pas prier dáuantage.

CHR. C'eſt comme il en faut vſer, nous ne vous refuſerions pas en pareille occaſion.

FRED. Allons donc, puiſque vous le voulez de la ſorte. Renuoyons nos chaiſes, ſoulageons ces pauures diables, voila le carroſſe d'un de mes amis qui s'en retourne à vuide au faubourg, mettons nous dedans. Laquais, abba la portiere ; hé cocher, mene nous juſqu'au Roy de Dennemarck. Entrons, Meſſieurs, & ſans façon, ie tiens la place du Maître. Touche, Cocher.

CHR. Laquais, di aux porteurs qu'ils nous viennent prendre ſur les trois heures.

AUG. Vous ferez mauuaiſe

chere chez nous, car noſtre hoſteſſe ne ſe pique pas de nous la faire trop bonne.

FRED. Ie trouue que voſtre table n'eſt pas mal ſeruie, & vous n'aués pas lieu de vous plaindre. I'ay vn appetit enragé, & ie voy dequoy me ſatisfaire.

CHR. Comment donc? vous vous repoſez déja!

FRED. C'en eſt fait, ie depeſche mieux qu'homme du monde, & les François m'ont appris à expedier.

CHR. C'eſt vne méchante coûtume, & nuiſible à la ſanté, à laquelle ie n'ay pû encore me ſoûmettre; c'eſt, ce me ſemble, le moins qu'on puiſſe donner à la table que l'heure entiere.

FRED. Quand vous mangés auec les François, ſi vous ne les ſuiués

ſuiuez, ſi vous ne vous haſtés comme eux, vous perdés de bons morceaux, & les plats paſſent deuant vous comme vn éclair. Vn laquais vous enleue ſubtilement vôtre aſſiette, auant que vous ayés bien reconnu ce qui eſt deſſus.

Aug. Ie ſeray deſormais de vôtre auis, & en toutes choſes il faut ſe conformer au pays où l'on ſe trouue;

Il faut viure en vn mot, pour viure en galant homme,
A Dresde comme à Dresde, à Rome comme à Rome.

Chr. I'entens l'a bas nos porteurs, ſeroit il dêja trois heures?

Fred. Les heures s'ecoulent inſenſiblement dans la conuerſa-

tion aupres d'une bonne table & d'un bon feu. Il eſt tems d'aller à nôtre viſite.

AUG. Vous aurez donc la bonté de nous produire, & de ſuppléer à nôtre defaut, ſi nous ne pouuons encore bien nous exprimer.

FRED. Vous parlez déja de ſorte, qu'on auroit de la peine à iuger que vous êtes Etrangers, & vous feriez honte à bien des François.

CHR. Nous nous hazarderons ſur vôtre parole. Allons, Monſieur, puis que vous jugez qu'il eſt tems.

FRED. Porteurs, à la place Royale. Voila déja vn carroſſe deuant la porte. Suiſſe, qui eſt la haut?

LE SUISSE. Monſieur le Comte de Vautour-blanc, qui vient de monter.

CHR.

CHR. Pour vne premiere visite ie suis bien aise de rencontrer peu de monde.

FRED. C'est vne maison qui ne desemplit jamais, & il est bien rare de n'y trouuer qu'vn seul carrosse à trois heures.

CHR. Montez, Monsieur, nous suiuons.

FRED. Ie vous ay auerti tantost qu'on vit icy auec toute liberté, & qu'il n'y a point de meilleures personnes au Monde ny de plus ciuiles que le Marquis & la Marquise & leur sœur; vous serez charmé de l'air dont ils reçoiuent les gens, & vous les desobligeriez de viure auec eux dans cette premiere visite autrement que vous feriez si vous leur en auiez rendu cent.

AUG. Nous profiterons de

vos áuis.

FRED. Madame, ces deux gentishommes qui ont beaucoup de merite prennent la liberté de vous venir faire la reuerence, & vous supplier de leur faire la mesme grace que vous accordez à d'autres, & de les souffrir quelquefois chez vous.

LA MARQVISE. Il me suffit, Monsieur, pour estre persuadée de leur merite, qu'ils me soyent presentez par vne personne que i'estime comme vous; mais vous voulez bien que ie m'en laisse aussi persuader par eux mesmes, & que vôtre seul témoignage ne m'en donne pas toute l'opinion que i'en dois auoir.

CHR. Madame, il nous seroit sans doute plus áuantageux que vous vouluſſiez en demeurer à ce qu'vn

qu'un amy vient de vous dire en nôtre faveur, & nous permettre seulement apres cela de vous faire offre de nos respects & de nôtre tres-humble obeïssance.

Avg. Si vous demandiez, Madame, autre chose de nous, il nous seroit malaisé de vous satisfaire.

La Marq. Non, Monsieur, ie n'exige rien de tous ceux qui me font l'honneur de venir chez moy, que de viure auec moy auec beaucoup de franchise, & de bannir d'abord tout ce qu'on appelle compliment.

Fred. Voila Monsieur le Marquis.

La Marq. Monsieur, ce sont ces deux gentishommes, dont Monsieur le Baron nous a si souuent entretenus, & qui nous font l'honneur de nous venir voir.

LE MARQ. Messieurs, vous êtes les tres-bien-venus, & ie n'ay rien à âjouter à ce que Madame vous a pû dire, que les asseurances de mon tres-humble seruice. Apres quoy, s'il vous plaist, nous viurons ensemble de la maniere qu'on vous aura dit sans doute que l'on vit chez moy.

CHR. Ie ne puis pas bien répondre à tant de ciuilitez à la fois; Ie vous diray seulement qu'en recevant les gens de la sorte, il ne faut point de tems pour se les aquerir entierement.

LA MAR. Brisons là, Monsieur, parlons d'autre chose, & tandis que ces Messieurs attaquent ma Sœur, & que Monsieur le Marquis entretient Monsieur le Comte, aprenez moy, ie vous prie, quelque chose de vostre Province,

& si

& si l'on y vit à peu pres comme à Paris.

CHR. I'áuoüe, Madame, qu'entre les Cours d'Allemagne, nôtre Cour de Berlin fait assez de bruit, & qu'elle n'en fait pas moins quelquefois à Cleues, quand toute la Maison d'Orange la vient grossir.

LA MARQ. Auec toutes ces Princesses si spirituelles & si bien faites, vôtre Cour ne peut être alors que tres-magnifique: mais sans cela ie ne me l'imagine pas moins pompeuse dans vôtre Marché, ne voyant point de Prince au Monde, qui ayt de plus belles qualitez que vostre Electeur, ny de Princesse plus accomplie que vôtre Electrice, qui ne marchent guere sans le Prince & la Princesse d'Anhalt, dont on m'a fait de tres beaux portraits.

CHR. Nôtre Cour est verita-

blement remplie de braues Seigneurs ; mais ie ne vous parleray que de celuy qui par sa naissance, & ses grandes charges y tient aujourd'huy le premier rang ; du Comte Christian de Dona, de l'ancienne & Illustre famille des Burgraues de Dona, & qui par ses hautes Alliances se trouue Cousin germain du feu Prince d'Orange & de l'Electrice de Brandebourg. Il est General de l'Infanterie, & Gouuerneur de la Nouuelle Marche & du Pays d'Halberstat. Mais ces hauts employs ne le font pas tant considererer, que son grand cœur, son eminente vertu, ces excellentes lumieres & son beau genie, qualitez inseparables du nom de DONA.

LA MAR. Tout ce que vous me dites me persuade assez que vôtre Cour est des plus polies, & qu'il n'y

n'y en a point en Allemagne qui puisse passer deuant.

Le Marq. Nous vismes icy il y a quatre ou cinq ans les Barons d'Houvalt, deux jeunes Freres les plus accomplis du monde, qui vous temoignerent assez que vôtre Pays produit des gens tres bien faits, & qui sçauent viure du bel air aussi bien qu'en France.

Christ. Il est vray qu'ils meritent tous deux beaucoup, & ils sont fils d'un Pere qui a fait assez de bruit en Allemagne, & dans la Pologne, où il a commandé en qualité de Lieutenant General. Ie n'ay pas vû l'aisné qui s'est retiré en Saxe: mais ie me puis vanter d'auoir quelque part dans l'amitié de l'autre que j'ay connu particulierement à Geneue, où l'Amour qui a sçû prendre son

tems, l'a attaché fortement durant la paix. Et quand cette amitié dont il m'honore me deuroit rendre ſuſpect, ie ne puis desáuoüer qu'il a de l'eſprit infiniment ; que pour être né en Pruſſe, il parle vôtre langue & couche par écrit admirablement, & en vn mot qu'il ne luy manque rien de tout ce qui fait vn honnête homme. Mais, Madame, cela ne m'empeſche pas de croire que toute la galanterie d'vne année en Allemagne ne vaut pas la galanterie d'un ſoir à Paris. Vous auez icy vne certaine liberté d'agir, qui ne ſeroit pas ſouffertе au delà du Rhin. Nos Dames n'ont pas l'humeur ſi enjoüée, ou ne l'ozent pas auoir. Vn certain air ſerieux ne bouge jamais de ſur leur viſage, & dans leurs plus grands

grands diuertiſſemens, elles marchent toûjours d'vn pas meſuré.

Le Marq. Nous autres qui appellons les choſes par leur nom, nous appellerions cette maniere d'agir vne geſne & vne contrainte épouvantable. Mais auſſi pour ne nous point flatter, ie crains bien que vous ne donniez en reuanche à nôtre gayeté & à nôtre franchiſe le nom de folie & d'emportement.

Fred. Ie vous écoute, Madame; non, non, ny Monſieur, ny moy ne ſommes pas ſi iniuſtes que vous penſez, & nous auoûrons par tout le Monde que cette ſorte de folie des François eſt à preferer à la ſageſſe de beaucoup de Nations. Mais nous rendrons, s'il vous plaiſt, la converſation

generale, & Monsieur & Mademoiselle qui s'entretiennent là en particulier ne refuseront pas d'en être, & de s'approcher.

La Soevr. A quoy en estiez vous donc?

Fre. Nous êtions sur vne matiere, dont vôtre sexe est & l'arbitre & le maître; & ie croy, Mademoiselle, que vous decideriez admirablement vn point de galanterie.

La Soevr. Vous n'auez guere bonne opinion de moy, si vous ne me iugez capable que de bagatelles, car ie ne voy pas que ce qu'on appelle galanterie puisse être nommé autrement.

Fred. Vous expliquez mal ma pensée, & quoy que ie sçache que vous ayez vn esprit vniuersel, je ne croy point vous faire de tort de vous iuger aussi capable en

matiere

matiere de galanterie qu'en toute autre choſe.

LA SOEVR. Ie vous auoüe que ie ſuis tres peu intelligente en toutes choſes, & ie ne crois pas l'être dauantage en ce que vous appellez galanterie, qui ne peut être l'occupation d'un bon eſprit.

FRED. C'eſt pourtant ce que nous venons étudier en France, & ce que nous admirons en vôtre Cour; & toutes les autres ne ſe defendent pas d'y être ſçauantes comme vous faittes. Il arriue ſouuent que nous n'aymons pas le nom des choſes que nous ne hayſſons pas.

LA MARQ. Ie voy bien que vous ne finirez de long tems vôtre querelle. Dittes moy, ie vous prie, vous qui connoiſſez toutes les Cours de l'Europe, dans la-

quelle apres la nôtre, la galanterie & la politeſſe regnent le plus?

FRED. La Cour de Madrid eſt vieille à preſent, & depuis que l'Infante eſt paſſée en France, les amours, les graces, les jeux & les ris y ſont paſſez auec elle. Le Roy ne peut preſque marcher pour être trop vieux; ny le Prince ſon fils pour être trop ieune; Dom Iean d'Auſtriche s'en eſt retiré; qui pourroit là donner le branle à quelque galanterie? Outre que le peu qu'il y en a & en Eſpagne & en Italie n'a garde d'eclater comme à Paris. L'Amour n'oſe preſque s'y montrer qu'*Incognito*; & l'on cache en ces lieux là ſes bonnes fortunes auec autant de ſoin que la plus part de vos François en apportent à faire ſçauoir les leurs. Pour

la Cour

la Cour de Florence, elle fait peu de bruit, elle eſt comme morte, & les amours depuis quelque tems ne ſemblent pas s'y plaire beaucoup. Celle de Turin auant la mort de Madame Royale & de la ieune Ducheſſe, alloit du bel air. On y êtoit bien vêtu, on s'y rejoüiſſoit, on y faiſoit des parties; & toutes ces magnificences qui auoient fait place au deuil des Princeſſes, vont recommencer au Mariage du Duc, qui eſt vn Prince des mieux faits, & des plus polis. La Cour de Bruxelles eſt des plus galantes, & celle de la Haye qui a eſté des plus belles de l'Europe il y a quinze ans, va faire plus de bruit que iamais, & attirer ſur elle & ſur le Prince d'Orange les yeux de tout l'Vniuers. Pour celle de Suede & celle de

Dennemarck, elles ont assuremẽt beaucoup de splendeur. La Cour de l'Empereur n'est pas plus belle, à ce que i'en puis apprendre, que l'a esté quelquefois celle de Sauoye; & pour les Cours Palatine & de Bauiere, de Hesse & Brunsvvic, elles ne peuuent tenir rang auec la vôtre. En vn mot il n'y a guere que celle d'Angleterre, qui en galanterie, en politesse, en magnificence en puisse approcher.

CHR. Monsieur, retirons nous sans bruit, & faisons place à ce grand monde qui entrent.

FRED. Ie le veux bien, sortons. Ie vous feray voir demain d'autres personnes, qui ne vous deplairont pas.

FIN.

LIIO

Aa1146761G